

Le **R**

éseau
des médiathèques
de Paris - Vallée de la Marne

JUIN 2021

Recueil de nouvelles

" TRANSFORMATIONS & MÉTAMORPHOSES "

Textes créés dans le cadre
du 5^e concours de nouvelles



©Anna Prangé

Vous dites Transformations & métamorphoses ?

Durant les périodes de restrictions de cette année écoulée, beaucoup de sont changés en écrivain, et les jurés, en lecteurs compulsifs... Près d'une centaine de textes reçus ! Record battu.

La concurrence a été rude, la qualité quasi omniprésente. Le virus et ses conséquences ont bien entendu nourri l'imaginaire. Ainsi, quantité de variations autour du thème ont été abordées : la métamorphose en animal, en végétal, en minéral ; celle en monstres de tous genres, en démons ; la transformation du corps, son évolution à travers les âges de la vie (l'enfant qui grandit, la grossesse, la vieillesse...) ; l'évolution de son état d'esprit, de sa mentalité, voire de son moi profond ; la transformation du monde qui nous entoure, de la nature comme des sociétés... Parfois, la métamorphose est dans la forme du texte-même. Et, comme nous nous y attendions, quelques emprunts à l'œuvre d'Ovide ont ressurgi dans certaines nouvelles. Nous avons même passé quelques moments de lectures en compagnie de divinités de l'Olympe.

Quoiqu'il en soit, le jury a pris beaucoup de plaisir à lire tous ces fruits d'imaginaires féconds. Vous retrouverez dans ce recueil les huit lauréats des deux catégories et pourrez continuer la lecture des autres textes sur le portail des médiathèques. Et ainsi vous rendre compte de la richesse des écrits reçus.

Bonne lecture.

Et rendez-vous lors de la prochaine édition...

Sommaire

• Les participants	P. 5-7
• Les lauréats	P. 8
• Les membres du jury	P. 8
• Catégorie moins de 16 ans	P. 9-43
1 ^{er} prix : Mille et une teintes de violet de Ninon Audard	P. 10-17
2 ^e prix : Le souffle d'Aela de Solange Riquit	P. 18-25
3 ^e prix : Après la pluie de Juliette Buthod	P. 26-34
4 ^e prix : Légendes bretonnes d'Astrid Landry	P. 36-43
• Catégorie plus de 16 ans	P. 45-83
1 ^{er} prix : L'Eau et le Cygne d'Amélie Schwendimann	P. 46-57
2 ^e prix : El Montalban de Jean-Marie Palach	P. 58-64
3 ^e prix : La dernière promenade de Lucifer de Thierry Caspar	P. 66-73
4 ^e prix : Le Matin des Métamorphoses de Pierre Sensfelder	P. 74-83

L'Agglomération décline sa responsabilité sur les propos écrits qui engagent leurs auteurs.

Les participants

CATÉGORIE - DE 16 ANS

- **Lucien Rocques** - Métamorphose virtuelle
- **Antoine Trevisiol** - Double-Je à Scotland Yard
- **Solange Riquit** - Le souffle d'Aela
- **Nina Faure** - Le reflet de l'horreur
- **Célestine Gileni** - Entre deux mondes
- **Astrid Landry** - Légendes bretonnes
- **Adèle Majerus-Robillard** - Le pays des oiseaux
- **Dara Fossa** - Le roi Tigre et la pleine lune
- **Bérénice Mohandoss** - Par amour
- **Naiyani Partheepan** - Les bebews
- **Gabriel Mouradian** - Le chaos
- **Chloé Lucchese** - Pour mon père !
- **Noémie Guennoune** - La Transformation
- **Juliette Buthod** - Après la pluie
- **Ninon Audard** - Mille et une teintes de violet
- **Romane Caron** - La pierre qui a changé ma vie...
- **Amina Medhi** - Une sombre rencontre
- **Joshua Dixon** - OmegAlpha
- **Mathias Theophile** - Histoire de magie

CATÉGORIE - DE 16 ANS

- **Stéphane Poirier** - Un long cheveu roux
- **Jean-Marie Palach** - El Montalban
- **Franck Lefebvre-Billiez** - Vingt-secondes
- **Richard Kibler** - Métamorphoses
- **Jean-Claude Loncka** - Le Zockenfresser
- **David Equy** - Monstre
- **Jérôme Ema** - Deux
- **Nicole Demeester** - Un coup du destin
- **Mireille Héros** - D'une culture à l'autre
- **Bertrand Louro** - Tous les empires s'effondrent
- **Françoise Hersant** - Le dictionnaire
- **Philippe Maxant-Delattre** - L'autre secret de Barbe-Bleue
- **Coline Viguerie** - Simone

- **Estelle Challard** - Invisible ?
- **Thierry Caspar** - La dernière promenade de Lucifer
- **Annie Demarque** - Premier emploi
- **Jean-Paul Chevalley** - L'habit fait le moine
- **Aurélie Labrosse** - La maison mystérieuse
- **Alain Crebois** - L'escargot et le ver de terre
- **Aurore Campagne** - Daphné
- **Jeane Limouzy** - Une nuit sous l'Olympe
- **Amélie Schwendimann** - L'Eau et le Cygne
- **Mireille Men** - Un monde sans visage
- **Josiane Malflatre** - Le Hêtre
- **Delphine Alenda Dutendas** - Les enfants-chats
- **Marie Saintemarie** - On ne peut pas se protéger de tout
- **François Potier** - Emotion d'une divinité
- **Annie Leroy** - Adalbert
- **Jean-Paul Coulon** - Schopenhauer
- **Anne-Marie Prudent** - La guerre est déclarée
- **Nadine Theophile** - La femme-kangourou
- **Thierry Guérin** - Fragman
- **Pascal Vigoureux** - Angellule
- **Jean-Michel Bain-Cornu** - Les 3 cercles de Felicitas
- **Elsa Songis** - Le journal d'Eden
- **Marine Lelong** - Un vert peu ordinaire
- **Sophie Rodrigues** - Une épreuve physique de chimie
- **Clément Mayot** - Des rencontres
- **Julie Peinturier** - Azura
- **Audrey Lavergne** - Descente vers les étoiles
- **Lucien Follet** - Lianissa
- **Mehenni Lassouane** - En quête de sens
- **Selma Taib** - À la découverte de la planète Terre
- **Pierre-Yves Jan** - Libre-arbitre
- **Julia Fernandez-Rivroulla** - Maison – boulot, boulot – maison
- **Adrienne Laurendeau** - Joséphine
- **Nelly Lemoine** - La bataille des Orgons
- **Sabine Simon** - De fleur en arbre
- **Christian Tarle** - 2= ?

- **Laure Spatz** - Elle-même
- **Jocelyne Sand** - L'Oculus
- **Bénédicte Prie** - Je suis un papillon éphémère
- **Isabelle Capri** - Une incroyable découverte !
- **Ana-Maria David** - Courage
- **Joël Hennequin** - Planète Sagesse année 2300
- **Eléonore Sandron** - La grue
- **Cyrielle Farges** - Apoptose
- **Gaëlle Lefebvre** - Immersion
- **Pierre Sensfelder** - Le matin des métamorphoses
- **Lison Maudieu** - Cette fille-là
- **Jean-François Perrotin** - La nuit des hannetons
- **Camille Benard** - Trouver un remède à la solitude
- **Amélie Kanagasabai** - La Machine
- **Clélia Thibault** - Pandora
- **Sylvie Baillieux** - Julie et la reine des Donjons
- **Myriam Cossou** - Légendes vivantes
- **Cécile Cavalier** - Au-delà des différences
- **Pierre Ehiman** - Transformation
- **Nathalie Le Thiec** - Passer sa porte
- **Benamar Bensabri** - Transformation & métamorphose

Les lauréats

- **Catégorie - de 16 ans**

1^{er} prix : *Mille et une teintes de violet* de Ninon Audard

2^e prix : *Le souffle d'Aela* de Solange Riquit

3^e prix : *Après la pluie* de Juliette Buthod

4^e prix : *Légendes bretonnes* d'Astrid Landry

- **Catégorie + de 16 ans**

1^{er} prix : *L'Eau et le Cygne* d'Amélie Schwendimann

2^e prix : *El Montalban* de Jean-Marie Palach

3^e prix : *La dernière promenade de Lucifer* de Thierry Caspar

4^e prix : *Le Matin des Métamorphoses* de Pierre Sensfelder

Les membres du jury

- **Anaïs Aït Aïssa** - lauréate de la 4^e édition du concours de nouvelles en 2019
- **Élodie Barotte** - médiathécaire à Lognes
- **Yann Bichot** - médiathécaire à Chelles
- **Cécile Boyrivent** - responsable de la médiathèque d'Émerainville
- **Inès Houacin** - médiathécaire à Lognes
- **Jérôme Latil** - responsable de l'action culturelle – Territoire Nord
- **Alexis Nivet** - médiathécaire à Courtry
- **Brigitte Truillard** - responsable de la médiathèque de Chelles à la retraite
- Avec l'aide précieuse de **Loïc Coeffier** - médiathécaire à Chelles

Lauréats
Catégorie moins de 16 ans

Mille et une teintes de violet

de Ninon Audard

Tic, une goutte tombe de la cafetière
Tac, deux clientes parlent en chuchotant
Tic, l'entrechoquement de deux cuillères
Tac, la porte du café s'ouvre dans un tintement

Une jeune femme se tient dans l'ouverture. Son long manteau beige et ses cheveux noués dans sa nuque flottent dans le vent d'automne. Elle balaie la salle d'un regard, semble décider si y pénétrer est bien prudent, comme si quelques pas de plus pouvaient changer le cours de sa vie.

Et c'est peut-être le cas.

Elle avance et referme la porte derrière elle, se dirige vers le comptoir pour commander un café, à quel nom ? *Violette*, très bien, et se retourne pour observer à nouveau le lieu. Cette fois-ci, son regard se pose sur chaque objet, chaque personne, au lieu d'apercevoir seulement. Une petite fille avec une moustache de chocolat chaud, une plante verte, *philodendron birkin* de son petit nom, un fauteuil en cuir abîmé, un vieil homme qui regarde sa grille de mots croisés par-dessus ses lunettes, l'air perplexe, une étudiante qui semble perdre patience face à son ordinateur défectueux, une étagère de vieux livres que personne ne lit mais qui décoorent, moi.

Son regard a fait une pause quand il a croisé le mien. Elle m'a observé plus longtemps. À moins que ce ne soit qu'une impression. Elle a peut-être accordé autant de temps à la plante ou aux livres.

Peut-être que j'ai la même importance que ces ouvrages. Personne ne me lit, je décore seulement.

Je réalise que je ne l'ai pas quittée des yeux depuis qu'elle est entrée. D'ailleurs, elle se dirige vers la sortie, son café dans une main, un des livres, qu'elle a pris sur l'étagère sans que je m'en aperçoive, dans l'autre.

Pour elle, les livres ne sont pas qu'un bel objet. Elle les lit.

Tandis que la porte se referme derrière elle, je reporte mon regard sur l'écran de mon ordinateur, où la page est toujours blanche.

Tic, une bouteille de soda décapsulée
Tac, l'entremêlement des bavardages
Tic, on ouvre un robinet
Tac, le talon d'une chaussure claque sur le carrelage

Deux escarpins noirs frappent les dalles de céramique qui encerclent l'entrée. La porte est refermée précipitamment. Les chaussures s'avancent sur le parquet de chêne et leur bruit se fait plus doux. Un rideau rouge les recouvre. C'est leur propriétaire qui a relâché

la somptueuse robe qu'elle tenait dans ses mains. Mon regard remonte vers son visage, passant par de multiples couches de tulle et de satin déclinées dans un camaïeu de coquelicot, de vermeil et de pourpre.

C'est Violette. Je n'arrivais pas à y croire au début, mais c'est bien elle. Je reconnais ses cheveux châtain et ses yeux verts qui illuminent son regard, ses lèvres qui s'entrouvrent légèrement quand elle respire et ses sourcils qui se froncent, presque imperceptiblement, quand elle se concentre.

Comment est-ce possible ? Je me rends compte de tous les détails que j'ai retenus, sur son visage, ses expressions, alors que je l'ai aperçue à peine cinq minutes la veille. Mais surtout, comment est-ce possible qu'en une nuit, elle ait autant changé ? Elle est tout simplement métamorphosée. Ses yeux sont habillés d'un fard clair et ses lèvres sont aussi rouges que du sang. Sa robe est si volumineuse, si imposante, qu'elle semble s'y perdre. Une violette au milieu d'un champ de coquelicots.

Son visage, lui aussi, s'est modifié. Il est tendu. Elle prend de grandes inspirations, comme si elle était essoufflée, et pour cause, elle est entrée dans le café en courant du haut de ses chaussures à talon. Et elle a peur. Je peux le sentir d'ici. Elle tourne la tête pour voir à l'extérieur, et je réalise qu'une foule s'est formée depuis la rue. Ils l'observent, la fixent comme si elle était un mannequin dans cette vitrine de croissants et de petits gâteaux. Des gens crient, l'appellent, des flashes d'appareils photo s'allument.

Est-ce une actrice ? Une chanteuse ? Hier, elle était une parfaite inconnue, mais aujourd'hui elle attire ces gens comme un aimant.

Apparemment aussi déstabilisée que moi par toutes ces acclamations, elle court se réfugier dans les toilettes.

Une fois encore, je réalise que je ne l'ai pas lâchée des yeux depuis son entrée dans le café. Je me force à revenir au travail, mais mes pensées me reconduisent encore et toujours vers elle, ses yeux verts comme de l'émeraude, sa robe rouge comme du rubis. Je ne la vois pas repartir et j'en déduis qu'elle est sortie sans que je m'en aperçoive. Je quitte à mon tour le café, renonçant à toute productivité pour le moment.

Tic, une chaise raclée sur le sol

Tac, des lunettes remises dans leur étui

Tic, du café versé dans un bol

Tac, la petite cloche sur la porte retentit

Une femme entre ; elle se tient difficilement sur elle-même. Elle avance lentement dans le café, ses pas semblent fragiles, ses jambes tremblent un peu. Son visage est aussi pâle que la mort, maigre, et ses yeux sont creusés par des cernes. Alors qu'elle passe près de ma table, son corps la lâche et elle manque de tomber - je la rattrape dans mes bras à temps.

« Violette ? » je m'écriis, tellement surpris que je manque de la lâcher.

Alors qu'hier, dans sa robe de princesse, j'avais réussi, avec un peu de difficulté, à l'identifier, aujourd'hui je la reconnais seulement maintenant que son visage est à quelques centimètres du mien. Pourquoi semble-t-elle aussi malade alors qu'hier elle était en parfaite santé ? Est-ce cette expérience de « célébrité » qui lui a été trop

éprouvante ? Embarrassé, je l'aide à se remettre sur pied.

« Comment connaissez-vous mon nom ? demande-t-elle. Son expression - elle fronce ses sourcils, perplexe - m'assure que c'est bien la même personne qu'hier, et qu'avant-hier.

- Je l'ai entendu il y a quelques jours, alors que vous commandiez un café. Je m'appelle...

- Esteban, je sais » me coupe-t-elle.

Cette fois-ci, c'est moi qui la regarde, l'air perplexe. Je ne parle jamais à personne et personne ne me parle quand je viens travailler ici. Qui pourrait bien lui avoir dit mon prénom ?

« À bientôt alors ! » s'exclame-t-elle, l'air visiblement gêné.

Je reste un moment immobile, ne sachant pas vraiment comment réagir à cet au revoir clôturant une discussion à peine commencée. Je la retiens par la main - et m'en veux tout de suite. Elle la retire brusquement de mes doigts, mais se retourne vers moi.

« Est-ce que ça va ? » lui demandé-je timidement.

Voyant ses sourcils se froncer à nouveau, je comprends le signe et développe :

« Hier, vous étiez pleine de vie mais aujourd'hui vous semblez malade...

- Les gens changent. » répond-elle, mettant fin à la conversation pour de bon.

Je ne bouge pas pendant quelques minutes, ne sachant que penser de cette rencontre si étrange. Alors qu'elle ouvre la porte pour ressortir, le café qu'elle vient de commander à la main, un courant d'air se faufile dans la salle et fait voler son long manteau. Avant qu'il ne retombe sur elle, je crois apercevoir un tissu blanc à motifs - une chemise de nuit d'hôpital. Et si sa maladie était plus grave que je ne le pensais ?

Tic, à la radio, les accords d'un musicien

Tac, une tasse posée sur le comptoir

Tic, dehors, l'abolement d'un chien

Tac, des gâteaux placés sur un présentoir

J'ouvre un dossier, je clique sur un document, vierge, et j'attends. Chaque matin, la même routine. Chaque soir, la même déception, face à ma page toujours blanche.

Je n'essaye pas vraiment de me concentrer. Ces deux dernières semaines, Violette a occupé toutes mes pensées, et c'est encore le cas aujourd'hui. Face à mon ordinateur, je la guette, me demandant quelle forme elle prendra aujourd'hui.

Après ce jour où elle semblait gravement malade, j'ai cru que je ne la reverrais plus.

Pourtant, elle est revenue dès le lendemain chercher sa dose quotidienne de caféine, en parfaite santé. Son visage avait retrouvé de la couleur et elle avait quitté sa

chemise de nuit d'hôpital pour un tailleur-pantalon impeccable. En une nuit, elle avait miraculeusement guéri, de la même façon qu'elle était tombée malade.

Elle a baissé ses imposantes lunettes de soleil un moment pour observer la salle, mais quand son regard s'est posé sur moi, il était froid. Ses deux yeux d'émeraude tiraient plus sur un bleu glacier que sur un vert herbe-d'été. Je n'ai pas aimé ce regard.

Les jours suivants, elle avait encore changé. Elle est d'abord venue avec un ensemble de sport coloré qui datait probablement des années quatre-vingts et un vélo assorti.

Par hasard, j'avais pris le mien ce jour-là et nous sommes partis faire une balade. Elle

a rapidement brisé le silence gêné pour me questionner sur mes auteurs préférés, mes origines et mon signe astrologique. C'était une très belle après-midi d'automne. Le lendemain, pourtant, c'est comme si elle avait tout oublié. Elle est venue chercher son café en pyjama, les cheveux décoiffés - il était pourtant deux heures de l'après-midi - et ne m'a même pas remarqué quand je l'ai saluée. Je l'ai regardée repartir. Je ne sais pas ce qui m'a le plus surpris entre son indifférence envers moi après la promenade de la veille ou le fait qu'elle soit venue habillée de cette façon - ou plutôt sans avoir pris la peine de s'habiller - alors qu'elle semblait les jours précédents si soignée.

Ont ensuite suivi une Violette journaliste, habillée d'une jupe en cuir, qui m'a questionné sur mes habitudes dans ce café sans paraître m'avoir déjà adressé la parole auparavant, une autre accompagnée de quatre petits chiens de race dans un manteau en fourrure gigantesque, une Violette en tenue traditionnelle espagnole - elle avait mentionné ses origines hispaniques lors de notre promenade à vélo - et bien d'autres encore.

Chaque jour, elle semblait se métamorphoser. S'habiller différemment, cela me semblait normal mais c'est comme si c'était une nouvelle personne que je rencontrais chaque après-midi. Sa personnalité, sa profession, sa condition de santé même, tout en elle était différent, à l'exception de son prénom et de son physique.

J'ai d'abord pensé que ça venait de moi. Peut-être devrais-je simplement arrêter d'essayer de tout analyser et comprendre sans cesse ? Peut-être avait-elle beaucoup de vêtements différents ? Peut-être changeait-elle rapidement d'humeur, c'est tout ?

Je me suis perdu dans mes hypothèses, pensant ensuite qu'elle était folle, ou que j'avais moi-même perdu la tête à force de ne plus parler à personne.

J'ai finalement décidé d'arrêter de m'arracher les cheveux sur ce problème, prenant les choses comme elles m'étaient données. Quand elle venait vers moi, nous discutons et apprenions à nous connaître. Les jours où elle était plus refermée sur elle-même, je restais à ma table.

J'ai presque réussi à me convaincre qu'il n'y avait rien d'anormal. Jusqu'à hier.

Hier, quand je suis arrivé au café, elle était déjà installée à un fauteuil, une tasse de thé à la main. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite. C'est seulement quand elle m'a appelée, d'une voix un peu chevrotante, et que j'ai pu la voir de plus près, que j'ai compris que c'était elle.

Ces yeux verts, ce jour-là agrandis par de petites lunettes ovales, ces lèvres fines, ce nez un peu relevé, ça ne pouvait être qu'une seule personne.

Pourtant, ses traits étaient ridés, son visage était parcouru de petites tâches, ses cheveux étaient un mélange de mèches blanches et grises et la main qui tenait la tasse tremblotait un peu.

C'était Violette, mais avec soixante voire soixante-dix ans de plus. Maintenant qu'elle se tenait devant moi, une tenue entièrement violette style Elizabeth II et un parfum à la violette émanant d'elle, comment pouvais-je encore croire qu'il n'y avait rien d'anormal ?

Je suis retourné à ma table, d'où j'ai continué à l'observer. Au bout d'une heure, elle a rassemblé ses affaires et a posé un livre sur une étagère avant de quitter le café.

Je me suis alors rappelé que le premier jour, avant que cette folle histoire ne commence, je l'avais vue emprunter un roman. Je me suis dirigé vers l'endroit où elle l'avait reposé. C'était un vieil ouvrage avec une couverture bleu marine et des reliures dorées. J'ai

déchiffré le titre, dont les lettres étaient un peu abîmées. *Les Métamorphoses d'Ovide*. J'ai laissé échapper un rire nerveux. C'était ironique.

Alors me voilà, face à ma page toujours aussi immaculée, me demandant en quoi se sera métamorphosée Violette aujourd'hui. Espérant secrètement qu'elle me parlera. Qu'elle se rappellera de moi. Ne sachant pas pourquoi elle m'intrigue et m'attire autant, après tout ce qui s'est déjà passé.

Un grand fracas me fait sursauter.

Je me retourne et découvre Violette, accroupie par terre, ramassant ce qu'elle a fait tomber. Des pinceaux de formes et de tailles variées, du papier à dessin, une palette en bois, une pochette en carton duquel quelques œuvres hautes en couleur dépassent. Ses cheveux sont attachés en un chignon désordonné et maintenu par un pinceau en bois. Elle a quitté sa tenue monochrome pour une salopette en jean recouverte de taches de peintures et une large chemise à motifs, et, surtout, elle a quitté son allure de grand-mère. Ses traits sont à nouveau lisses, ses cheveux ont retrouvé leur couleur et ses yeux ne sont plus agrandis par des lunettes.

Au fond de moi, je ne suis même plus étonné. Elle a rajeuni en une nuit, mais quelle importance, parmi toutes ses autres transformations ?

Sans vraiment réfléchir, je me lève pour aller l'aider à ramasser ses affaires. Le temps que j'arrive jusqu'à elle, elle a déjà fini, et je me retrouve planté bêtement devant elle. Il est trop tard pour repartir, mais je n'ai rien de mieux à faire que de la regarder passivement se relever.

En me voyant, son regard semble s'éclaircir.

« Bonjour Esteban » dit-elle avec un sourire.

Ce n'est pas la première fois que je la vois sourire. Mais aujourd'hui, c'est différent. Ses yeux s'illuminent. Son visage rayonne. Et c'est magnifique.

Pris de court par la tempête, ou plutôt par le feu d'artifice provoqué en moi par ce minuscule mouvement de bouche, j'oublie de répondre. Je reste immobile, le regard fixe, la bouche entrouverte, un « bonjour » perdu entre mes cordes vocales et l'air libre.

Le temps que je retrouve mes esprits, Violette est partie en direction d'une table basse entourée de deux fauteuils. Je la suis.

Elle s'assoit d'un côté et je m'installe en face d'elle, bien qu'elle ne m'y ait pas invité. Nous nous regardons fixement quelques instants, et tandis que son air semble de plus en plus gêné, enfin, je le sens remonter le long de ma gorge.

« Bonjour ! lancé-je.

Son visage se détend.

- Je peux m'installer ici ? continué-je. S'il vous plaît ?

Elle esquisse à nouveau un sourire.

- Ce n'est pas comme si vous aviez attendu mon accord pour vous asseoir ! dit-elle, l'air rieur. Mais je dois peindre, je ne vais pas vous être d'une très grande compagnie. »

Elle sort une feuille avec quelques traits de crayons seulement et une petite boîte métallique contenant ce que j'estime être de l'aquarelle. Elle se dirige vers le comptoir et revient avec une tasse de café fumant et un verre d'eau dans lequel elle trempe l'un de

ses pinceaux.

Une heure s'écoule, puis deux, et sa feuille se remplit de couleurs jusqu'à ce qu'il ne reste aucune parcelle de blanc. Je l'observe constamment mais ça ne semble pas la déranger. Je ne sais pas ce qui me prend - depuis que je l'ai rencontrée, je me comporte de manière tellement étrange - mais elle n'a pas l'air de le remarquer. Ou peut-être qu'elle s'en rend compte, mais ça ne lui importe pas beaucoup.

De temps à autre, elle lève la tête et me sourit, puis replonge dans son art. Chaque fois, son sourire me transporte quelques instants.

Enfin, elle repose ses pinceaux et boit la dernière gorgée de café de sa tasse, qui doit probablement être froid maintenant. Elle retourne sa feuille dans mon sens. C'est très beau. Elle a représenté le café, du point de vue de son fauteuil. Pourtant il manque un détail : le siège que j'occupe est vide.

« Regardez : vous êtes ici » me dit-elle en pointant du doigt un endroit du dessin, comme si elle lisait dans mes pensées.

Et en effet, je me reconnais, assis à la table du fond, ma préférée, face à mon ordinateur.

« Mon ordinateur ! » je m'exclame tout d'un coup ; trop absorbé par Violette, et son aquarelle, j'ai complètement oublié mes affaires, que j'ai laissées à ma table.

Je me lève et m'y précipite, un couple s'est installé à ma place, ils sont désolés, ils n'ont trouvé que mon manteau, une feuille et quelques stylos qu'ils ont donné au serveur, je vais le voir, il est désolé lui aussi, il n'a que mon manteau, une feuille et quelques stylos à me rendre.

« On me l'a volé... » j'explique à Violette en revenant.

Voyant sa mine horrifiée, je la rassure :

« Tout ce qu'on y trouvera, c'est un dossier vide, avec un document seulement, vide lui aussi. Je suis désolé, je dois y aller. C'était une très jolie après-midi. Vous êtes très douée. »

Je ne rentre pas tout de suite chez moi. Je me balade dans la ville. J'erre.

Je suis rempli d'une très grande tristesse. Ou peut-être est-ce de la mélancolie. Je n'ai jamais été très bon avec les sentiments - il n'y a qu'à me voir avec Violette, dès que je l'aperçois, je ne peux pas me comporter autrement qu'en la fixant, et si je parviens à lui adresser quelques mots c'est un miracle.

Ce n'est pas le vol de mon ordinateur qui me met dans cet état. En réalité, c'est le cadet de mes soucis. De toute façon il ne m'était pas d'une grande utilité, si ce n'était pour regarder le pointeur de ma souris clignoter sur la page blanche.

J'ai l'impression que c'est la fin de quelque chose. Je ne saurais expliquer quoi, mais cette impression de souvenirs, de regrets et de rires perdus flotte dans mon esprit.

Je rentre chez moi. Je mange une pomme. Je prends une douche. J'ouvre la fenêtre.

Je m'allonge dans mon lit. Je m'endors avec le bruit des voitures et la lumière des lampadaires.

Tic, le pas pressé des serveurs

Tac, les rires d'un enfant

Tic, la musique grésille dans le haut-parleur

Tac, la cloche de la porte s'agite avec le vent

Assis à ma table habituelle, je l'attends.

Dix heures. La salle se remplit, mais sans elle, c'est comme si c'était vide. Je contemple son aquarelle, que j'ai retrouvée glissée dans mon sac.

Onze heures. La porte s'ouvre, mais ce n'est jamais elle qui entre. Je connais chaque détail de sa peinture par cœur.

Midi. C'est l'heure du repas, mais elle ne me rejoint pas et je reste seul face à mon assiette de salade.

Une heure. Je quitte le café pour prendre l'air mais mes pas m'y reconduisent rapidement. Je ne veux pas la manquer.

Deux heures passées. Elle n'est pas venue chercher son café.

Trois heures. Elle ne viendra pas.

Plus de *tic*, plus de *tac*. Plus de page blanche. Plus de Violette ?

Hier, elle n'est jamais venue. À la place, c'est l'inspiration qui a franchi la porte. Une vieille amie que je n'avais pas vue depuis un long moment. Le déclic, que j'attendais depuis si longtemps, est enfin arrivé.

Faute d'ordinateur, j'ai laissé couler les mots sur du papier. Quelques feuilles qui me restaient au fond de mon sac. Une pile de petites serviettes blanches posées sur le comptoir. Le dos de la peinture de Violette. Le papier kraft d'un emballage, de muffin il me semble, que j'ai trouvé dans une de mes poches. Les feuilles blanches d'un livre que j'ai pris sur l'étagère. Des dizaines de pages, des centaines de phrases, des milliers de mots. En quelques heures, j'ai plus écrit que je ne l'ai fait en plusieurs mois. Et, quand il ne m'a plus rien resté pour écrire, pas même un petit bout de blanc dans le coin d'un journal, j'ai écrit sur mes mains. Puis sur mes bras.

L'encre est toujours là. Tandis que je recopie tout ce que j'ai écrit la veille sur l'ordinateur qu'un ami m'a prêté, les mots inscrits à même la peau flottent sur le clavier.

Les messages qui s'accumulaient sur ma boîte mail et qui, chaque jour, me rappelaient la date limite indiquée sur mon contrat qui se rapprochait, *tic, tac* ; le compte à rebours qui résonnait en moi comme une bombe prête à exploser, *tic, tac* ; l'angoisse de cette page, toujours plus blanche, toujours plus vide, dans laquelle je me noyais du matin jusqu'au soir, *tic, tac*.

C'est fini. Quand j'aurai terminé de réécrire tout mon travail de la veille, j'aurai enfin quelque chose à envoyer. Ce ne sera pas un roman complet. Mais un bon début. Et certainement pas une page blanche.

Mais hier, alors que mon stylo grattait sur le papier, tout dans mon esprit s'est mis en place.

On m'avait toujours dit de m'inspirer de ce qui se passait autour de moi. Les petits événements, les grandes nouvelles, les rencontres, les déceptions. Écrire sur quelque chose de réel, pour réussir à s'évader.

Moi qui passe mes journées au fond d'un café perdu dans la ville, qui ne rencontre personne, je ne savais pas utiliser ce conseil. Je ne pouvais pas utiliser ce conseil.

Alors mon imagination l'a fait pour moi. Elle a créé cette femme, Violette. Elle lui a donné mille et une formes pour me donner tout autant d'idées. Pour que, enfin, je puisse

m'inspirer de ce qui se passait autour de moi. Pour que, enfin, cette page ne soit plus blanche.

Maintenant que j'y réfléchis, cela me semble si logique que je me demande comment j'ai pu ne rien voir. Le fait que je pensais avoir un lien avec elle, qu'elle semblait lire dans mes pensées, que j'étais le seul à lui adresser la parole dans ce café, qu'elle connaissait mon nom avant même de m'avoir parlé. Et le fait qu'il y a deux jours, j'ai compris que c'était la fin. Elle *était* moi, ou plutôt mon subconscient, mon imagination.

Mon roman parlera d'elle. Il parlera de sa beauté, de son talent dans tant de domaines, de sa robe rouge rubis et de ses sourcils qui se froncent quand elle réfléchit. Il parlera de ces mille et une teintes de violet.

Quand je suis sorti du café, il faisait nuit. Mon sac était rempli de pages aux textures et tailles diverses, mais toutes recouvertes de la même encre. Mes bras aussi. Il s'est mis à pleuvoir. Et j'ai senti de l'eau couler le long de mes joues. C'était la fin, je l'avais compris. C'était la fin de quelque chose qui n'avait jamais vraiment commencé.

La porte s'ouvre. Je ne me retourne pas. Je n'attends plus personne. Je continue à taper sur mon clavier, face à ma page qui n'est plus blanche.

C'est plus fort que moi. Je relève la tête. Une femme se dirige vers moi. Elle a des cheveux châtain noués en queue-de-cheval, des yeux verts et un manteau beige. C'est elle.

Elle s'arrête à quelques mètres de moi. Nous nous regardons dans les yeux. C'est elle ! Alors, la dernière pièce du puzzle se met en place. L'élément clé qu'il me manquait pour comprendre cette histoire m'est enfin donné.

Si mon imagination a donné mille et une formes à Violette, il ne l'a pas créée de toute pièce. Le premier jour, elle était bien réelle. Lorsqu'elle a mis les pieds dans cet endroit pour la première fois, commandé son premier café, dit son prénom au serveur, posé son premier regard sur moi et emprunté le livre, elle était bien réelle.

Ce sont seulement les jours suivants que ces différentes personnalités, ces différents univers, même, se sont construits. Toutes les formes que Violette a prises sortaient de mon imagination, sauf une : Violette et son long manteau beige, ses cheveux noués dans la nuque qui flottent dans le vent d'automne, avec un café dans une main et un livre dans l'autre.

Un bonheur immense m'emplit, il est si fort qu'il semble prêt à jaillir de ma poitrine. Tout n'est pas fini. Une nouvelle histoire est sur le point de s'écrire, mais pas sur un écran d'ordinateur ni dans mon imagination.

« Bonjour » me dit Violette avec un grand sourire.

Le souffle d'Aela

de Solange Riquit

- « - Non, non, non, non, non ! Pourquoi je me suis inscrite à cette course ?! dis-je paniquée. Je n'ai pas le niveau, les autres participants l'ont déjà faite et sont beaucoup plus entraînés que moi...
- Ne dis pas ça ! me dit ma grand-mère. Tu es une skippeuse très douée, et tu connais très bien la mer.
- Mais naviguer en Bretagne ce n'est pas comme naviguer aux quatre coins du globe ! Et je te dis que les autres ont déjà participé au moins une fois, ils connaissent les dangers et les erreurs à ne pas faire...
- Et alors ? Il faut bien un début à tout.
- Je serai deux mois, toute seule, sur un voilier, en train de naviguer. S'il m'arrive quelque chose personne ne pourra m'aider ! Oh je savais que je n'aurais pas dû t'écouter ! M'inscrire était une folie !
- Eh oh ! Arrête de te créer des remords alors que tu n'es même pas encore partie. Je t'assure que tout va bien se passer, fais-moi confiance. Navigue comme tu as l'habitude de naviguer et tout ira très bien ! Je ne t'aurais pas envoyée aux inscriptions si je ne t'en croyais pas capable. »

Je me retourne et regarde ma grand-mère ; elle a toujours son chignon habituel et a pris sa canne préférée, celle en bois de chêne avec gravé dessus ses initiales et ceux de grand-père. Je remarque son petit sourire en coin qui la caractérise tant ! Je sens mes yeux s'humidifier. Elle le remarque et me prend dans ses bras.

- « - J'ai rêvé de cette compétition depuis toute petite, toute ma vie je me suis entraînée pour me sentir prête à y participer. Mais maintenant que ce jour est si proche je... je ne suis plus sûre de mon choix... dis-je d'une petite voix.
- Allons, doucement... Le départ est demain, tu ne vas tout plaquer maintenant ? me dit-elle de sa voix douce que je connais bien. Pense à toutes ces heures d'entraînement que tu t'es infligée en me disant qu'un jour, tout ton travail payerait. Je t'ai fait confiance et j'ai eu raison, mais maintenant c'est à ton tour ! Vas-y ! C'est ce que tu souhaites depuis très longtemps, et je te connais, si tu n'y vas pas, tu culpabiliseras toujours. Cette course défie les éléments et pour y participer il faut être fort, avoir un mental d'acier ! Tu en es capable Cassandra, tu me l'as prouvé tellement de fois... J'ai confiance en toi, mais il faut que toi aussi, tu y croies. Quand tu le feras je n' imagine même pas ce que tu pourras accomplir... comme gagner cette course par exemple !
- Oh grand-mère... Mais qu'est-ce que je ferai quand tu ne seras plus avec moi ?
- Cassandra, mais que vas-tu croire... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que tu reprennes confiance en toi ? »

Pendant quelques instants plus personne ne parle, et nous restons comme ça, dans les

bras l'une de l'autre. Je me sens bien dans son étreinte, je me sens rassurée. Je ne pense plus à rien, rien qu'au moment présent ; j'aimerais qu'il dure encore longtemps. Je me revois encore, enfant, me blottir contre elle lorsque j'étais triste. Dans ses bras, j'avais l'impression que plus rien ne pouvait m'atteindre, que toute la peine du monde avait disparu à son seul contact. Une vague de nostalgie m'envahit soudain. Je repense tout à coup à mon enfance, à ces merveilleuses années passées avec elle. Mais maintenant, j'ai l'impression que cette période de ma vie est à des années-lumière d'ici...

Je sors de ma rêverie quand je la sens me lâcher. Un sourire mystérieux est alors apparu sur son visage. Mais que me mijote-t-elle encore ?

« - Assieds-toi, je vais te raconter une histoire.

- Grand-mère j'ai 23 ans, je n'ai plus l'âge d'écouter tes vieilles histoires.

- Bien sûr que si ! Tu racontes des bêtises, tout le monde a besoin d'écouter les vieilles histoires de grand-mères ! »

Elle s'assoit sur son vieux et moelleux fauteuil en prenant soin de poser sa canne à ses pieds. Je prends donc une chaise et me place en face d'elle.

Elle ferme les yeux et semble chercher au plus profond de sa mémoire le moindre petit détail qui lui serait utile pour me conter son histoire.

« - C'était il y a bien longtemps. Du temps où les chevaliers parcouraient le pays en chevauchant de superbes montures, du temps où les hommes craignaient une mer encore inexplorée, et du temps où les celtes créaient les légendes et où leurs croyances régnaient en maître sur ces terres si mystérieuses, que sont les terres bretonnes.

Eh bien de ce temps-là vivait une jeune fille, une jeune fille qui te ressemblait d'ailleurs ! Elle était vive, curieuse et était connue pour sa générosité envers ceux qui étaient dans le besoin. Elle s'appelait *Aela*.

Elle vivait avec ses parents dans une petite baraque au bord de la mer. Son père était pêcheur et sa mère vendait les poissons attrapés la veille au marché. Voilà de quoi ils vivaient, alors inutile de te dire qu'ils n'étaient pas très riches. Leur vie n'était pas facile tous les jours, mais jamais *Aela* ne s'en plaignait.

Dès qu'elle avait du temps libre, elle grimpait sur la falaise près de chez elle. Elle adorait y venir ! La vue était juste magnifique. Cette falaise surplombait tout aux alentours. À ses pieds, l'océan envoyait ses vagues s'écraser contre les rochers, et son écume volait au rythme du vent, quand celui-ci les accompagnait de sa farouche mélodie. Devant elle, le soleil, cette étoile si lointaine dont la mission est d'envoyer ses rayons pour éclairer le monde et les esprits. La nuit, il est remplacé par la lune, sûrement l'astre le plus mystérieux de tous, et qui, par conséquent, a entraîné tant de légendes. Tout autour, des milliers de paillettes scintillent. Chacune d'elles à sa propre histoire et si on les rassemble, les plus rêveurs verront se dessiner dans le ciel d'impressionnantes figures.

C'était l'endroit préféré d'*Aela*. Pour elle, ce lieu était différent de tous les autres. Là-bas, elle s'y sentait bien, elle s'y sentait en paix. La hauteur de la falaise ne l'effrayait pas, au

contraire, quand elle était là-haut, elle se sentait invincible.

C'était un peu comme son jardin secret, son petit coin rien qu'à elle. Le chemin pour accéder à cet immense roc était bien caché par les buissons et peu de gens connaissaient l'entrée pour l'atteindre. Grâce à cela, elle ne craignait pas la venue surprise d'un inconnu du temps où elle y était.

Cet endroit était une source d'inspiration pour la jeune fille. Tout en haut, en face de la mer, et sous le hurlement du vent, elle écrivait. Elle écrivait des poèmes, des histoires, réalistes ou fantastiques, mais surtout, elle chantait. C'était une véritable artiste. Sa voix était en parfaite harmonie avec le lieu qu'elle occupait ; elle était si pure et sauvage. On pouvait la comparer avec un diamant encore brut.

Quand elle chantait, elle s'évadait. Elle oubliait tous ses problèmes, et ça lui plaisait ! Le fait de pouvoir partir dans un autre monde tout en ayant les pieds sur terre, était une chose dont elle ne se lasserait jamais. Parfois même, elle écoutait le vent et chantait avec lui. Ils formaient un duo impressionnant : leur chant était si puissant et sauvage, que même l'homme le plus courageux du monde se sentirait intimidé.

Mais c'était surtout improbable : une fille et la brise ! Mais étrangement, on aurait dit qu'ils allaient parfaitement ensemble, qu'ils étaient faits pour s'accompagner l'un l'autre.

Tout allait si bien, tout était parfait...

Mais parfois, le destin préfère changer radicalement le cours d'une histoire qu'il juge ne pas être à son goût.

Alors qu'elle revenait de son moment intime sur la falaise, elle s'arrêta net. Son souffle fut coupé, et ses mains se mirent à trembler, de telle sorte qu'elle lâcha ses écrits par terre. Mais elle ne s'en rendit même pas compte, elle ne se rendit compte de rien d'ailleurs. Elle ne respirait plus, ne sentait plus, n'écoutait plus, tout ce qu'elle faisait, c'était regarder. Ses yeux étaient fixés sur une seule chose : devant elle, un énorme bûcher était en train de consumer sa maison !

C'était une vision des plus horribles. Des flammes de plusieurs mètres de haut sortaient des fenêtres et de toutes les ouvertures possibles. Une épaisse fumée noire s'élevait au-dessus de ce qui était autrefois son logis, balayé par le vent.

Le vent, ce traître ! Avec sa force, il aidait les flammes à détruire le peu de reste de la bâtisse, qui, maintenant, ne ressemblait plus à rien. Comment pouvait-il lui faire ça ? Elle qui pensait qu'il était son ami. Mais ce n'était même pas le plus terrible. Elle le sût, quand une femme sortit du petit groupe de personnes qui étaient venues essayer d'arrêter l'incendie, et vint à côté d'elle. Elle lui dit :

« - Je suis désolée, ils n'ont pas réussi à sortir à temps. Nous avons fait le maximum mais... »

Elle n'écoutait plus ses paroles. Non, c'était impossible ! Ils avaient certainement réussi à s'échapper ! C'était ce qu'Aela n'arrêtait pas de se répéter dans sa tête. Mais au fond, elle savait que nier la réalité ne servait à rien. Ses parents étaient morts, piégés dans leur propre maison. Cette seule pensée lui brisait le cœur en milliers de morceaux et elle ne put empêcher le torrent de larmes de couler le long de ses joues. Elle s'effondra. Le temps passait et elle restait là, plantée devant le bûcher qui lui avait pris tout ce

qu'elle avait de plus cher.

Les minutes passaient, les heures mêmes, et les quelques villageois qui étaient venus pour arrêter l'incendie étaient déjà tous partis. La femme qui avait annoncé la terrible nouvelle à Aela, lui avait proposé son aide. Puis, voyant que rien ne pouvait la consoler, s'était retirée. Le feu s'était éteint, et il ne restait plus qu'Aela, toujours devant l'endroit où elle habitait, *avant*.

Après avoir pleuré toutes les larmes de son corps, sa tristesse se transforma en une terrible rage ! Elle était en colère contre elle, contre l'incendie, contre ses parents, contre le monde entier ! Elle s'en voulait de n'avoir rien pu faire pour les aider ! Elle leur en voulait de ne pas avoir fait plus attention et d'être morts sans dire au revoir à leur fille ! Elle en voulait aux autres de ne pas avoir fait plus d'efforts pour arrêter l'incendie ! Sa vie était brisée et elle se sentait tellement impuissante ! Elle n'avait plus de famille, plus de maison, plus de chez elle. Le peu qu'elle avait, avait brûlé, et ça aussi elle l'avait perdu.

C'était trop, trop de sentiments mélangés, trop de problèmes... Elle avait besoin d'évacuer toute sa colère, de se sentir enfin libérée ! Il n'y avait qu'un endroit qui lui permettait ceci... Alors elle courut, le plus vite possible, toujours remplie de tristesse et de colère, vers ce qui était pour elle, *son autre maison* : la falaise.

Arrivée en haut, elle explosa et se mit à chanter. Elle y mit toute son âme, tout son être. C'était son ultime chant, toute la force qui lui restait était dedans. C'était d'une telle puissance, d'une telle intensité ! On avait l'impression que la falaise tremblait en même temps. Non, ce n'était pas un chant ! C'était un cri, un cri de détresse et de désespoir, un mélange de colère et d'impuissance. La mer était déchainée, le ciel était noir. On aurait dit que la terre entière ressentait sa douleur.

Le vent hurlait lui aussi, mais Aela ne voulait pas l'entendre. Elle chantait plus fort que lui. Elle voulait l'oublier, qu'il sorte de sa vie. Mais elle l'entendait encore, alors elle redoubla d'efforts, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que ses cordes vocales allaient se rompre. Et encore, il restait, il était dans sa tête, il faisait partie de son être, elle ne pouvait l'oublier. S'en débarrasser était impossible. Sa mélodie, son souffle contre sa peau... il refusait de disparaître ! Le duo exceptionnel s'était séparé ; ils étaient désormais devenus des adversaires. C'était une compétition de celui qui ferait le plus de bruit, de celui qui s'arrêterait avant l'autre. Tous les deux refusaient de laisser leur place ; ils continueraient jusqu'au bout !

Mais leur voix continuait à se mélanger, parfaitement égales, jusqu'à ce qu'elles ne fussent qu'un seul chant. Le vent entourait Aela, la poussait, la faisait s'envoler ; il la contrôlait ! Bientôt, Aela avait complètement disparu, cachée à l'intérieur du tourbillon qu'il formait autour d'elle. Il tournait autour, encore et encore, allant de plus en plus vite. Le ciel continuait de gronder, la mer continuait de se déchaîner. Des éclairs transpercèrent le jour au-dessus d'eux. Des mouettes crièrent. Les arbres se plièrent dangereusement au-dessus du sol, risquant à chaque moment de casser définitivement. C'était une tempête ! Et puis soudain, plus rien. Les éclairs disparurent, les mouettes se turent et les arbres se redressèrent.

Le vent disparut. Mais quand il s'en alla, il n'y avait plus aucune trace d'Aela. Elle avait tout simplement disparu avec lui. Mais elle n'était pas morte, elle était plus vivante que jamais ! Le vent l'avait *transformée*.

Elle ne serait plus jamais comme avant. Aela n'était plus humaine, elle était devenue quelque chose de beaucoup plus poétique ; elle avait fusionné avec le vent. Elle était devenue souffle, brise. Son âme avait été purifiée ; elle ne contenait plus qu'amour. Toute la colère qu'elle avait pu avoir avait été évacuée grâce à son chant. C'est grâce à lui aussi que le vent avait pris sa décision. Il avait confiance en celle qui pouvait le produire, et avec qui il avait pu partager sa mélodie que peu de gens comprenaient. À vrai dire, il avait prévu qu'Aela allait exprimer toute sa colère et son chagrin par l'intermédiaire de sa voix. Il avait cette idée en tête depuis longtemps, et il ne lui restait plus qu'à la mettre en place. Il n'avait pas prévu l'accident de ses parents, mais il avait confectionné son plan à partir de ça. Mais il savait aussi qu'en les fusionnant ensemble, une partie de lui s'en irait, pour toujours. Bien sûr, la matière resterait, mais son âme, elle, serait désormais remplacée par celle d'Aela. Mais c'était ce qu'il voulait, alors il n'avait aucun regret. Il partit serein et en paix.

Aela, quant à elle, avait découvert un nouveau sentiment, celui qu'elle n'aurait jamais pu ressentir sans cet accident : *la liberté*. Elle pouvait aller partout où elle voulait, aussi bien avec les nuages qu'au ras des brins d'herbes, elle n'avait plus de contraintes, elle était libre ! Elle se rendit compte qu'il lui restait encore un monde à découvrir, mais avec un regard différent, et d'une autre manière. Désormais, elle comprenait ce que voulaient dire ces mots ; être libre.

Mais la liberté n'était pas la seule nouvelle impression qu'elle ressentait. Elle se sentait si légère, mais avait l'impression d'être si fragile ! Pourtant elle savait que c'était faux. Elle était plus forte que jamais. Elle était partout à la fois, et elle pouvait tout voir : son regard était posé sur tous les lieux possibles et inimaginables. Elle était plus rapide que n'importe qui, plus puissante que tout, et si elle venait à disparaître elle emporterait des milliards de vies avec elle car elle était vent, mais aussi air. Elle n'avait plus personne à craindre et était devenue, en quelques instants, indispensable au monde entier ! Mais elle voyait des choses, aussi bien superbes qu'horribles. Des choses qu'elle n'aurait pas crues, avant, si on les lui avait racontées. Elle voyait de l'injustice, de la haine, de la peur, de la souffrance, et tellement de douleur ! Elle était révoltée. Ce sentiment d'impuissance qu'elle croyait disparu était revenu au galop sans même qu'elle s'en rende compte. Mais cette fois-ci elle n'était pas impuissante ! Cette fois-ci, elle pouvait agir ! Et c'était ce qu'elle ferait, elle changerait les histoires, les réécrirait.

Mais bien qu'elle soit devenue inarrêtable, elle n'était pas de matière organique, elle ne pouvait donc pas agir directement. Elle ne pouvait être qu'une intermédiaire. C'était aux personnes dont le malheur est arrivé de reprendre le cours de leur histoire et à personne d'autre. Et elle, elle les aiderait. Elle trouverait le courage et la détermination dans leur être, leurs parties d'eux bien enfouies au fond de leur esprit. Mais après, ils ne pourraient dépendre que d'eux-mêmes. Et c'était peut-être mieux comme ça. Ne jamais dépendre de personne, ça, elle l'avait compris dès qu'elle avait vu les lueurs rouges

et orangées qui sortaient de son ancienne maison. Maintenant, elle était libre et ne dépendrait plus jamais de quelqu'un.

Elle avait dorénavant un nouveau combat, mais pour combattre, il fallait des armes. Elle savait la puissance des mots et les conséquences qu'ils pouvaient engendrer. Les lettres formaient les mots, les mots formaient les phrases, et les phrases formaient les pensées que l'on veut exprimer. Mais une seule lettre de travers et le mot change, un seul mot oublié et la phrase a un autre sens, une seule phrase mal exprimée et les autres entendent une parole différente. Elle le savait très bien, mais elle s'était entraînée, toujours sous le curieux regard du vent.

Parfois quand elle écrivait, et quand elle avait par moment une panne d'inspiration, elle croyait entendre des paroles, des paroles qui étaient parfaitement adaptées à ce qu'elle voulait dire. Elle en connaissait maintenant la source... Cette pensée la fit sourire. Le vent lui avait donné une mission et lui avait donné, en quelque sorte, la clé pour réussir. Pour aider les gens, elle ferait comme le vent avait fait avec elle ; elle soufflerait des paroles, des mots qu'elle assemblerait, elle leur porterait un message. Le courant d'air qu'elle leur enverrait serait bien plus utile qu'on ne le croirait, il apporterait avec lui de nouveaux espoirs et de nouvelles promesses. Elle les guiderait, leur donnerait des indications sous forme de morales. Mais elle ne leur donnerait pas d'ordres, non, simplement des suggestions, ce qu'elle penserait être le mieux pour résoudre ces problèmes.

De simples phrases, une morale, quelques mots, et une vie change.

De l'espérance, du courage, de la confiance et une histoire se réécrit.

Un sourire, un signe, une main tendue et le bonheur se manifeste.

Elle avait choisi de vivre pour transmettre de la paix. C'était une guerre silencieuse, pourtant bien bruyante pour ceux qui savaient écouter. Mais en fin de compte, il ne suffisait pas seulement d'écouter, il fallait aussi comprendre le sens de son murmure. Ceux qui réussissaient à décoder ce mystérieux chuchotement l'appelaient désormais ; *le souffle d'Aela.* »

Je suis installée au port dans le lieu où je me sens le mieux : mon bateau. Je suis assise sur le pont avant, en face de la mer. C'est le soir et je peux observer un très beau coucher de soleil. Les couleurs commençaient par le jaune, puis par un dégradé d'orange virant au rouge et se terminaient par des couleurs violettes et bleutées. En se reflétant sur la mer, elles formaient un ensemble parfait.

Allongé à côté de moi, Mousse se repose au rythme des vagues. C'est mon chien, un petit fox terrier. Et comme moi, il adore la mer.

J'ai réfléchi à l'histoire que m'a contée ma grand-mère. Elle est magnifique mais je ne vois pas comment un simple conte pourrait m'aider dans ma compétition de demain.

Mais bon, au fond, j'aime penser qu'il y a une part de vérité dedans.

Grand-mère a raison ; pour participer à cette course, il faut être fort. Et ça, je ne sais pas si je le suis. Peut-être vaudrait-il mieux que je m'arrête ici... Mais si je fais ça, j'ai peur des conséquences ; pourrais-je à nouveau avoir confiance en moi et mes rêves ? Décevrais-je à jamais les personnes qui m'encourageaient ? Croiront-ils encore en moi ? Et si j'y

allais, que se passerait-il après ? Grand-mère me dirait qu'il n'y a qu'un seul moyen de le savoir...

Mais est-ce le fait d'être seule en mer qui me fait peur ou est-ce juste le stress de l'inconnu, de quelque chose de nouveau ? Après tout, je suis habituée à être seule durant mes heures d'entraînement, alors je pencherais plus pour la deuxième option. Je soupire, même ici mes problèmes refont surface.

Je ferme les yeux. Trop de questions, pas assez de réponses. Je fais le vide dans ma tête, et me concentre sur les sons qui m'entourent. Je fais ça à chaque fois que j'ai des soucis : je prends du recul pour me calmer et pouvoir mieux réfléchir après. Là, j'entends la mer bien-sûr ; le bruit des vagues qui cognent doucement les coques des bateaux amarrés aux pontons, la respiration de Mousse (je crois qu'il s'est endormi), les mouettes qui s'appellent les unes les autres, les poissons qui sautent hors de l'eau pour replonger tout de suite après, les marins qui discutent de tout et de rien, ou bien qui négocient pour vendre leurs poissons, le vent, qui siffle entre les mâts et qui finit sa course en caressant mon oreille de son souffle. Je souris.

Puis d'un coup, dans mon esprit se dessine une image. Une jeune fille se tient debout sur un rocher, contre lequel s'écrase la mer. Derrière elle, il y a de la végétation, sûrement une forêt. Elle se tient à la limite entre la terre et la mer.

Elle sourit, peut-être pour moi. Elle semble détendue et heureuse. Ses longs cheveux blonds volent au vent ainsi que les pans de la robe blanche qu'elle porte. Elle porte un regard bienveillant. Ses yeux sont d'un magnifique bleu, si profond qu'ils me rappellent l'océan. On dirait un ange, sans les ailes bien-sûr. Elle est l'image exact de la pureté. Elle semble irréaliste par rapport au paysage dans lequel elle se trouve. Elle lève un bras et semble montrer quelque chose mais je n'arrive pas à...

« Parfois, la vie te donne les clés pour réaliser tes rêves, mais si tu ne les prends pas, la porte pour les atteindre restera fermée à jamais. »

J'ouvre brusquement les yeux. Quoi ? Je regarde autour de moi : personne. Pourtant j'ai vraiment eu l'impression d'avoir entendu quelqu'un me parler. La voix était douce mais elle se rapprochait plus du chuchotement que d'une parole normale. Je regarde à côté de moi. Mousse dort toujours, ça ne peut pas être lui. Mais qu'est-ce que je raconte ? Les chiens ne parlent pas ! Enfin je crois... De toute manière, si quelqu'un était venu, Mousse l'aurait entendu et se serait réveillé. Or là, ce n'est pas ce qui s'est passé. J'ai sûrement rêvé, je ne vois que ça. Mais en même temps... Non, c'est impossible, ça n'est que mon imagination. Un énorme doute naît dans mon esprit.

Mais que ce soit mon imagination ou autre chose, ces paroles étaient vraies ; celle ou celle qui les avait prononcées avait raison. La vie me laissait une chance de réaliser un objectif que je m'étais fixé depuis des années, et je n'allais pas laisser passer ça. Je ne pouvais pas.

Je me lève d'un air déterminé et regarde l'horizon. Pour ma grand-mère, pour moi, et pour toutes les personnes qui doutent d'elles, de leur choix ou de leurs rêves, demain j'irai faire ce que j'ai tant désiré depuis longtemps. Et je l'assure, chaque moment, chaque instant que la vie me permettra d'être sur l'eau, je le savourerai et profiterai un maximum de ce cadeau que l'on m'offre ! Une bourrasque s'abat sur mon visage et je

sens avec elle une bonne dose de détermination et d'excitation !
Un sourire s'étale sur mon visage et je lance un regard de défi à cette immense eau turquoise ; bientôt, je vivrai avec elle le commencement d'un nouveau chemin.

Assise derrière la fenêtre de sa maison, Madeleine regarde sa petite-fille. Elle esquisse un sourire quand elle la voit se lever et regarder l'océan. L'histoire qu'elle avait imaginée avait fait son effet.

Elle l'avait trouvée quelques jours plus tôt, lorsqu'elle s'était baladée sous les bourrasques de vent, le long d'un sentier côtier. Elle admet qu'elle en est assez fière. Elle ouvre la fenêtre et respire l'air frais qui lui caresse le visage. Ce conte lui était venu naturellement, comme si elle le connaissait déjà. Pourtant elle est sûre de ne jamais l'avoir entendu. Mais après tout, cela n'a pas d'importance. Cassandra a fait le bon choix, et c'est ça qui compte.

Elle s'apprête à rentrer quand elle se dit que c'était un très beau conte et qu'elle aurait dû l'imaginer plus tôt. Un courant d'air lui chatouille les oreilles et elle écarquille les yeux. Elle a cru entendre un éclat de rire. Mais quand elle se retourne, il n'y a personne. Quoi ? Elle se dit que c'est sûrement la fatigue et rentre se coucher. Apparemment, les longues balades le soir ne lui réussissent pas.

Après la pluie

de Juliette Buthod

Thalya détestait l'orage. Rien de bon n'arrivait les jours d'orage. La pluie qui transformait la ville en désert gris, le vent froid qui hurlait dans les rues, mais surtout le tonnerre et les éclairs : elle haïssait tout cela. Alors, pour elle, l'orage qui venait d'éclater était la pire chose qui puisse lui arriver.

Mais elle ne pourrait rentrer à l'Institut qu'une fois leur mission terminée. Pour cela, Haku et elle devaient retrouver Asha. La petite fille ne perdait pas une occasion de profiter de la pluie et devait déjà s'être postée en haut d'un immeuble pour profiter au maximum de l'orage. Thalya détestait cette gamine égoïste et colérique, tout le contraire de Haku, silencieux et réservé, mais elle n'avait pas le choix. Tous les trois, ils formaient le trio le plus efficace de l'Institut, et Adriel leur avait confié une mission.

Asha s'était installée sur le toit d'une immense tour de bureaux, en plein centre-ville. Elle adorait l'orage et cet immeuble était l'endroit qu'elle préférait pour y assister. Elle grimpa sur la rambarde métallique, rendue glissante par la pluie, et fit quelques pas. Ses vêtements étaient déjà détrempés et elle voyait à peine devant elle, les bourrasques de vent la faisant pleurer. En contrebas, elle distinguait à peine la route à travers la pluie torrentielle. Elle était concentrée sur sa progression minutieuse le long de la barrière. Soudain, un éclair déchira le ciel, l'aveuglant un instant. Surprise, son pied gauche glissa. Et son corps bascula dans la tempête.

Le vent hurlait dans ses oreilles et lacérait sa peau. La pluie, toujours plus forte, lui noyait le regard et diluait les couleurs, donnant au ciel des teintes de gris et de noir. Quand son dos rentra en contact avec la route, ses os se retrouvèrent broyés, réduits en miettes en quelques secondes. Elle entendit son crâne se briser et voyait le sang se mêler à la pluie. La douleur ne dura qu'un instant, remplacée par une chaleur bienvenue qui envahissait son corps.

Elle sentait chacun de ses os se remettre en place, craquant à l'intérieur de son corps. Elle resta allongée sur le bitume un long moment, les yeux fermés, écoutant la pluie. Après dix minutes d'intense concentration, elle entendit à travers la pluie des bruits de pas. Avant d'avoir pu se relever, une énorme botte en cuir noir vint écraser sa gorge, la plaquant au sol, écrasant son cou. Elle entendit l'os de son cou se casser net et sa trachée s'enfoncer. La pression était telle qu'elle sentait son cou s'enfoncer dans le sol. Elle reprit ses esprits et chassa avec violence la botte, dégageant son cou du bitume et vomissant au sol du sang. Elle cracha et toussa, avant que son cou se remette en place, ses os et sa trachée se reformant à l'intérieur de son corps.

Bien sûr, elle savait qui venait de lui enfoncer le cou dans le sol. Thalya se tenait devant elle, regardant avec dégoût la semelle de sa chaussure. Elle portait ses éternelles

bottes militaires noires, un jean noir et un sweat à capuche gris. Elle agita de la main droite et avec nonchalance une énorme poutre en fer. Derrière, en retrait, se tenait Haku, les épaules voutées, son éternel capuche noir sur la tête et les mains dans les poches. Thalya s'avança, en pointant devant elle sa barre de fer, et piqua une de ses habituelles crises de colère envers Asha.

- Asha ! Ça fait une heure que Haku et moi on fait le tour de la ville pour te trouver ! et toi, tu t'amuses à sauter dans la ville ! Tu aurais pu au moins nous appeler !

Asha se releva, tentant d'essuyer la pluie de ses yeux. Elle lança à Thalya un regard noir avant de rejoindre Haku. Celui-ci était trop habitué à leurs disputes pour tenter de les arrêter et les laissa continuer.

- D'abord, j'ai pas fait exprès de tomber. Ensuite, plutôt mourir que de t'appeler, j'en peux plus de ta voix !

- Avec Haku, on s'est baladé dans toute la ville pour retrouver ton petit cul alors un peu de respect !

- Tu parles ! C'est Haku qui a tout fait, toi tu es juste bonne à frapper comme une brute !

Asha lui fit un doigt en tirant la langue. Thalya, furieuse, leva sa barre de fer pour la frapper à la tête mais Haku, sortant de sa léthargie, attrapa les deux filles avant qu'elles ne se s'entretuent. À peine les avaient-ils touché que le monde autour d'eux se fondit dans un tourbillon gris. La rue grise noyée dans la pluie disparut et, en une seconde à peine, ils atterrirent devant une triste maison de banlieue à un étage. Les murs décrépis étaient encore plus sales sous la pluie qui tombait sans discontinuer et les rideaux miteux tirés derrière chaque fenêtre n'arrangeaient rien. La porte d'entrée était entrouverte. Asha regarda la rue autour d'eux, déserte par ce temps, surprise. Elle pensait que Thalya et Haku étaient venus la chercher pour rentrer à l'institut.

- On fout quoi ici ? Je pensais qu'on rentrait, j'ai froid et faim.

Thalya, qui était déjà devant la porte, lui répondit sans même se retourner. Haku, qui l'avait suivie, se tenait derrière elle, attendant qu'elle entre dans la maison.

- Adriel nous a envoyé en mission. Un incarné est apparu. Un enfant de huit ans. Apparemment, ses parents et lui se sont fait tués mais Adriel a senti son aura et veut qu'on l'emmène à l'Institut avant que les autres mettent la main dessus.

Thalya poussa la porte du bout de sa barre de fer et entra, suivit de Haku et d'Asha. L'entrée de la maison était plongée dans l'obscurité et, tâtonnant sur le mur autour de la porte, Asha enclencha l'interrupteur, mais l'ampoule était cassée. Ils mirent tous les trois leurs portables en mode lampe torche pour se guider. Sur leur droite, un escalier montait à l'étage, à gauche, il y avait un salon, et en face, la cuisine. Ils commencèrent l'inspection du rez-de-chaussée par le salon.

L'écran de la télévision était explosé, des éclats de verre maculant le meuble où elle était posée et le canapé éventré déversait son rembourrage au sol. Le cadre d'un miroir trônait sur le mur en face d'eux, le verre pulvérisé au sol, au milieu des livres renversés de la bibliothèque. Ils passèrent dans la cuisine, tout aussi désordonnée. Les chaises étaient renversées au sol et la table en bois de la cuisine était cassée en deux. Les portes des placards étaient arrachées, les tiroirs de la cuisine et du salon au sol,

leur contenu éparpillé par terre. La vaisselle avait été jetée aux murs, recouvrant le sol d'éclats tranchants. Le sol était recouvert d'éclats de verre.

Malgré l'état du rez-de-chaussée, il n'y avait aucune trace des humains. Ni sang ni cadavres. Ils passèrent alors à l'étage, Thalya devant, suivie de Haku et Asha fermant la marche. La porte en face d'eux était entrouverte et une large traînée de sang en sortait. Affirmant sa prise sur son arme, Thalya s'approcha. Elle ouvrit la porte du bout de sa poutre de fer.

Au centre de la pièce, il y avait deux cadavres couverts de sang posés sur le lit. Et entre eux, dormait un petit garçon aux cheveux noirs.

De retour à l'institut, Haku avait emmené l'enfant à l'infirmerie en attendant son réveil, Asha avait disparu sur le toit pour profiter de la tempête et Thalya avait rejoint le bureau d'Adriel, le directeur de l'Institut, pour faire son rapport. Son bureau était situé au rez-de-chaussée, dans une grande pièce au parquet verni. À droite, une immense baie vitrée entrouverte donnait sur le jardin endormi noyé par la pluie. Une bibliothèque recouvrait le mur gauche du sol au plafond. Adriel était assis derrière un immense bureau en bois recouvert de feuilles et de livres. Ses cheveux blonds étaient coupés courts et ses yeux noisettes brillaient d'un éclat vif. Son apparence était celle d'un homme de trente ans, mais il était en vérité un incarné depuis près de trois cent ans. Il écouta le rapport de Thalya avec attention avant de croiser ses mains sous son menton.

- Je te confie le petit. C'est toi qui lui expliqueras le fonctionnement de l'institut et sa nouvelle place. À son réveil, tu lui feras visiter le bâtiment et l'aideras, le temps qu'on trouve son don.

Thalya fit la grimace. Elle détestait s'occuper des nouveaux, toujours à pleurnicher et à poser pleins de questions. Pourtant, ce n'était pas compliqué de comprendre le principe de l'incarnation : on mourrait, puis on revenait à la vie, mais avec un don et en étant coincé pour toujours dans le même corps. Rien de bien compliqué. Adriel esquissa un sourire devant l'air courroucé de Thalya. Il savait bien qu'elle détestait sa place de réincarnée mais qu'elle était aussi la plus ancienne membre de l'institut et l'une des plus puissantes.

- Si cela te pose un problème, tu peux toujours demander à Asha de t'aider. Je suis sûr qu'elle sera ravie de passer du temps avec toi et le petit.

Thalya leva les yeux au ciel mais ne répliqua pas. Adriel était l'une des rares personnes à qui elle montrait une certaine forme de respect. C'était lui qui, à l'époque, lui avait permis de comprendre sa nouvelle identité et de se servir de son don. Elle préféra sortir de la pièce en claquant avec violence la porte.

L'enfant se réveilla deux heures plus tard, en plein milieu de la nuit. C'était le seul pensionnaire actuel de l'infirmerie de l'Institut. Thalya avait pris son dîner à ses côtés,

seule dans la pièce éclairée par les rayons de la lune et les éclairs intermittents de l'orage. Ses grands yeux gris s'ouvrirent brusquement et il cala son dos contre son oreiller. Il observa la pièce en silence, examinant chaque lit avec attention. Thalya l'observa aussi en silence. Elle attendait qu'il prenne les devants et ne le brusqua pas, car la première réaction des nouveaux incarnés pouvait parfois être violente. La mort d'un incarné n'était jamais très douce et les souvenirs revenaient souvent en force dès le réveil. Pourtant, l'enfant semblait juste surpris par l'endroit. Il se retourna et fixa son regard sur Thalya.

- Et mes parents ils sont où maintenant qu'ils sont morts ?

La jeune femme s'attendait à beaucoup de choses, des cris ou des pleurs, mais pas à ça. Pas à une telle question venant d'un enfant de huit ans. Mais elle n'allait pas changer son comportement pour autant.

- Ils sont plus là, c'est tout.

Le petit garçon ne répondit pas et se saisit du reste de la canette de soda de Thalya. Elle le laissa faire, après tout, elle pouvait bien faire un petit geste en sa faveur.

- Sinon c'est quoi ton prénom ?

L'enfant prit le temps de finir la canette et de la reposer avant de répondre.

- Azraël, et toi ?

- Moi c'est Thalya, et, malheureusement pour moi, je dois m'occuper de toi, répondit-elle en soufflant. Et comme maintenant tu es un incarné, je vais devoir expliquer plusieurs choses, alors écoute bien, parce je ne répéterai pas.

Un rire retentit du côté de la porte et Thalya se retourna. Asha était appuyée contre le montant de la porte, un sourire moqueur sur les lèvres, et Haku se tenait à côté d'elle, un paquet de chips à la main.

- Vraiment je plains ce pauvre gosse si c'est toi qui dois t'en occuper !

Asha s'était assise sur le lit et observait Azraël avec attention. Haku était plus discret mais il observait aussi le petit garçon. Ce n'était pas tous les jours qu'il pouvait récupérer un incarné avant les autres. Et comme ses pouvoirs étaient encore inconnus, il fallait le surveiller de près. Azraël parut inquiet du soudain rapprochement de Asha et Haku mais il ne bougea pas. Il semblait un peu perdu, son regard gris évitant les yeux scrutateurs de Asha. Elle se leva brusquement et tendit sa main au petit garçon qui la serra mollement, l'air surpris et un peu effrayé.

- Moi c'est Asha ! Et le garçon silencieux c'est Haku !

Celui-ci proposa son paquet de chips à Azraël, qui refusa d'un signe de tête.

- Comme Thalya a pas l'air ravie de s'occuper de toi, c'est moi qui vais t'expliquer ta nouvelle situation. Pour faire simple, tu es un incarné, c'est-à-dire que tu es mort, et, pour une obscure raison, tu es revenu à la vie. Le bon côté, c'est que tu as des nouveaux pouvoirs super cool. Le mauvais côté, dit-elle en comptant sur ses doigts, c'est que tu ne vieilliras plus, des tas de super méchants veulent notre mort à tous, tes pouvoirs sont potentiellement super dangereux, et, le pire du pire, c'est que tu devras supporter Thalya.

Asha échappa de justesse au coup de poing de Thalya et se tourna vers Azraël en

souriant.

- Alors, génial la vie d'incarné, non ?

Azraël sortit de l'infirmerie deux jours plus tard. Dès sa sortie, il fut convoqué dans le bureau d'Adriel pour un entretien. Chacun des membres de l'Institut avait eu droit à cet entretien dès son arrivée. Adriel s'intéressait énormément à l'origine des incarnés et leurs pouvoirs. Pour lui, chaque occasion était à prendre pour en découvrir plus sur les causes de l'apparition des incarnés et de leurs pouvoirs.

Comme convenu, c'était Thalya qui s'occupait d'Azraël, secondée par Asha et Haku. Le petit garçon parlait peu et restait toujours en retrait. Il devrait rester sous surveillance jusqu'à l'activation de ses pouvoirs. Ils pouvaient se manifester à n'importe quel moment. Ils avaient décidé tous les trois de lui faire faire la visite de l'Institut.

La structure principale du bâtiment était une ancienne abbaye de pierre grise, carré, construite sur deux étages. Au centre, l'ancien cloître abritait un jardin. L'Institut était entouré d'un immense parc, composé en partie d'une forêt. La ville la plus proche était à environ dix kilomètres. Au fil des années, de nombreux bâtiments plus modernes s'étaient ajoutés, mais les dortoirs, les cuisines, la bibliothèque, l'infirmerie et le bureau d'Adriel étaient tous dans le bâtiment originel. De plus, comme ils étaient les quatre plus jeunes résidents de l'Institut, ils habitaient tous sur le même palier, au deuxième étage. Le rez-de-chaussée regroupait l'infirmerie, la bibliothèque et le bureau d'Adriel. La cuisine se trouvait au sous-sol. Les deux autres étages regroupaient les chambres, dont la moitié était pour le moment occupée.

Après ce tour rapide, Thalya amena Azraël à sa chambre. Il n'avait rien pu récupérer chez lui mais l'Institut s'était occupé de lui acheter des vêtements et des produits de premières nécessités. La chambre n'était pas grande, mais la fenêtre donnait sur le jardin de l'ancien cloître et elle avait une salle de bain individuelle, ce qui semblait le satisfaire. Azraël commençait à s'habituer à son nouvel environnement et parlait un peu plus, bien qu'il gardait la même expression effrayée qu'au premier jour. Il s'était attaché au trio et ne les quittait plus. Ils devaient continuer leurs missions mais Adriel s'arrangeait pour qu'il y ait toujours un des trois avec Azraël. Mais cela ne dérangeait plus Thalya, qui elle aussi, malheureusement, commençait à bien aimer ce petit.

Ce jour-là, ils étaient assis tous les quatre dans le jardin de l'Institut pour le petit-déjeuner. Thalya s'était levé tôt pour pouvoir s'entraîner et, en revenant dans sa chambre, elle avait réveillé Asha qui dormait dans la chambre de gauche. Elles avaient commencé à se disputer et leurs voix avaient cette fois réveillé Azraël, qui dormait dans la chambre à droite de celle de Thalya. Haku était alors arrivé pour calmer la situation, de retour de la bibliothèque, où il passait la plupart de son temps libre. Ils étaient donc aller explorer la cuisine en quête de quoi manger correctement et s'étaient installés sur les murets de pierre entre les colonnes du cloître.

- Et vous, c'est quoi vos pouvoirs ?

La question directe d'Azraël pris Thalya au dépourvu. Jusque-là, il n'avait pas posé de questions sur ses pouvoirs ou ceux des autres.

- Moi, je dispose d'une super force, Asha, d'un pouvoir de régénération, en gros, peu importe la gravité de ses blessures ou comment elle se blesse, elle guérira en quelques secondes. Haku, lui, peut se téléporter, en transportant au maximum trois personnes de plus. Adriel, le directeur, possède un pouvoir de détection qui lui permet de repérer les nouveaux incarnés à travers le pays. C'est grâce à lui qu'on a pu te récupérer avant les autres.

- C'est qui les autres ? Azraël avait les yeux fixés sur Thalya, sa tasse de chocolat à mi-chemin de ses lèvres. C'était la première qu'il était aussi attentif à ce qu'elle disait. Thalya n'aimait pas tellement parler des autres, mais personne d'autre à l'Institut n'oserait en parler à Azraël.

- Les incarnés existent depuis toujours, et, bien qu'ils soient rares, il y en a suffisamment pour représenter une menace pour les humains. Si un incarné venait à révéler son pouvoir à un être humain, ce serait terrible. C'est pour ça que Adriel a créé cet endroit, pour apprendre aux incarnés à maîtriser leurs pouvoirs et avoir une vie à peu près normale. Mais tous les incarnés ne sont pas comme ça. Certains, en vérité la majeure partie, pensent que leurs pouvoirs leur donnent une supériorité sur les mortels et s'en servent pour faire du mal. Les membres de l'Institut sont là pour les empêcher de s'attaquer aux humains et pour récupérer les nouveaux incarnés avant eux. Mais comme je l'ai dit, on n'est pas beaucoup, alors pour le moment, c'est plutôt nous qui sommes dans la merde.

- Mais si j'ai un bon pouvoir, alors on est sauvés ? cria Azraël, les yeux pleins d'espoir. Thalya éclata de rire et ébouriffa ses cheveux.

- C'est vrai ça ! Peut-être bien que c'est toi notre sauveur après tout !

Au bout de deux semaines passées à l'institut, les pouvoirs d'Azraël se manifestèrent enfin. Seule Thalya en profita, de retour le matin même d'une mission, alors que Asha et Haku étaient tous les deux encore en déplacement. Elle était arrivée vers deux heures du matin, le visage en sang et les vêtements déchirés. Après un rapide tour à l'infirmerie, elle s'était écroulée de sommeil. Thalya et les autres avaient interdiction d'expliquer à Azraël la nature de ces missions. Il était trop jeune et ses pouvoirs encore inconnus représentaient un danger trop grand pour le mettre dans la confiance.

Elle avait décidé de passer la soirée avec Azraël devant un film. Ils s'étaient installés sur le lit de Thalya, assis confortablement sous les couvertures. Le son de leur film couvrait à peine le bruit de la pluie. Depuis le sauvetage d'Azraël, les orages s'étaient succédés, plus puissants et plus longs à chaque fois. Le bruit des gouttes s'écrasant sur le toit résonnait à chaque instant, produisant un bruit de fond vite insupportable.

L'orage éclata au environ de vingt-trois heures. Depuis plusieurs heures déjà, la pluie s'était intensifiée et les gouttes s'éclataient contre la vitre sans discontinuer. Le vent soufflait plus fort que jamais, couchant les hauts arbres du parc et arrachant les

tuiles du toit. Au premier éclair qui claqua dans la nuit noire, un bruit encore plus fort résonna dans tout le bâtiment. Toutes les lumières s'éteignirent subitement, plongeant l'institut dans le noir. Azraël se réveilla en sursaut, s'agrippant au bras de Thalya. Elle se leva, dégageant son bras vivement.

- Et merde ! Quel temps pourri ! Je déteste cette putain de pluie !

Elle actionna plusieurs fois l'interrupteur, mais la pièce resta dans le noir. Elle jura une nouvelle fois puis ouvrit la porte sur le couloir obscur. Un nouvel éclair frappa, illuminant un bref instant le couloir désert. Azraël et elle étaient les seules personnes à l'étage. Elle allait sortir quand elle sentit sur sa main les doigts glacés d'Azrael.

Il était terrifié, les yeux écarquillés de terreur face au couloir sombre. Serré contre la jambe de Thalya, il s'accrochait à elle de toutes ses forces. Sa voix effrayée se répercuta en échos sur les murs du couloir vide.

- Me laisse pas tout seul ici.

En réponse, elle serra la main d'Azraël.

- Viens, on va en bas. La seule cheminée encore utilisée est dans la cuisine. On peut être sûr que tout le monde sera là-bas.

Elle récupéra son téléphone et éclaira le chemin avec la lampe torche. La température, déjà assez basse en temps normal, était encore descendue plus bas, la panne de courant ayant atteint le système de chauffage électrique de l'institut. Thalya passa un pull au petit garçon qui grelottait de froid. Malgré leurs chaussettes, la froid des marches en pierre de l'escalier central se faisait sentir. Le long de l'escalier, les fenêtres étaient petites et étroites et le verre dépoli laissait à peine passer la lumière des éclairs. Ils ne croisèrent personne jusqu'à la cuisine. Les incarnés faisant partie de l'Institut étaient à peine une dizaine et ils étaient tous en mission, à part Adriel et Sinora, la médecin de l'Institut.

Une faible lumière éclairait le petit escalier de pierre en colimaçon qui descendait à la cuisine. Un grand feu brûlait dans la cheminée, chauffant agréablement la grande pièce rectangulaire. Adriel était attablé à l'immense table en bois central, lisant tranquillement. Sirona était aussi là, se préparant un thé. À leur arrivée, elle s'empressa de leur fournir des couvertures et du thé. Thalya et elle décidèrent de préparer un repas, vu qu'ils passeraient sans doute la nuit dans la cuisine. Azraël se précipita près de la cheminée et tendit ses mains pour se réchauffer.

Les flammes crépitaient, projetant des étincelles rougeâtres. Ici, le bruit de la pluie était inaudible. La chaleur accueillante de la pièce et le doux ronronnement du feu apaisèrent le garçon qui se mit bientôt à somnoler. Il entendait au loin le rire de Thalya, la voix d'Adriel et le tintement de la vaisselle. Azraël sentait la chaleur du feu augmenter de plus en plus mais il n'avait aucune envie de bouger.

Sa peau était de plus en plus chaude et la sensation de brûler se mit à le parcourir. Il voulait bouger, se détacher de la cheminée devenue étouffante mais son corps refusait de bouger. Il entendait les voix de Thalya et d'Adriel qui l'appelaient, criaient son nom, mais elles étaient de plus en plus distantes à travers le hurlement du feu. Il ouvrit les yeux, la douleur des flammes était devenue insupportable. Devant lui, la cuisine chaleureuse

avait disparu. Thalya, Adriel et Sinora n'étaient plus là. Ils l'avaient abandonnée, prisonnier de ce corps enflammé. Il ne voyait qu'une fournaise infernale qui brûlait chaque centimètre carré de sa peau. Il baissa les yeux pour voir et aperçut ses bras en feu. Puis il comprit. Ce n'était pas le feu qui brûlait sa peau. Il était le feu.

La douleur était tellement forte qu'il arrivait à peine à penser. Il savait juste qu'il devait trouver un moyen d'éteindre son corps enflammé pour avoir une chance d'être sauvé. Il se souvient subitement de l'orage et des trombes d'eau qui tombaient à l'extérieur. Seule une tempête pareille aurait une chance de stopper sa douleur.

Son corps s'était transformé en feu et il sentait ses membres s'allonger, prendre de plus en plus de place. Il avançait avec lenteur mais il atteignit bientôt l'escalier en pierre qui le conduirait dehors. Il entra difficilement, les flammes gagnant du terrain et remplissant l'espace étroit. Il se mit à monter les marches, se tenant au mur.

Adriel et les autres avaient réussi à éviter les flammes qui sortaient du corps d'Azraël et à sortir de la cuisine à temps. Mais le feu avait atteint l'entrée et s'attaquait déjà au parquet et aux meubles en bois. Seul le jardin représentait une sortie sûre. La pluie était encore plus forte et le grondement du tonnerre couvrait tout le reste. Sinora avait dû traîner de force Héméra qui hurlait et se débattait pour aller sauver Azraël. Elle la maintenait fermement pour l'empêcher de rentrer dans le bâtiment. Déjà, les flammes sortaient des soupiraux de la cuisine et se mettaient à brûler l'herbe du jardin. Malgré le déluge, les flammes ne s'éteignaient pas, comme insensibles à la pluie.

Ils s'étaient réfugiés du côté opposé à la cuisine, protégé par les galeries du cloître. Il ne pouvait pas quitter l'institut, car la seule sortie était dans le hall, bloqué par Azraël. Thalya s'approcha d'Adriel et dû crier pour couvrir le bruit du tonnerre :

- Il faut qu'on aille l'aider ! On ne peut pas le laisser comme ça ! Il doit y avoir un moyen d'arrêter son pouvoir !

- On ne peut pas ! Si on y va, on va mourir. Et puis...

Soudain, une explosion retentit, si puissante qu'elle recouvrait un bref instant l'orage. Le toit du hall venait d'exploser. Au milieu du trou béant, une forme de feu humanoïde gigantesque émerge. Azraël avait cessé de grandir mais on reconnaissait dans le feu une silhouette humaine. Il mesurait environ vingt mètres et son corps enflammé résistait parfaitement à la pluie.

Il poussa un hurlement si puissant que sa voix recouvrit un instant le bruit de l'orage. Ils se bouchèrent les oreilles, tétanisés par la colère et la haine qui se dégageait de cette créature de feu. Il balaya d'un geste de la main le toit, projetant les tuiles et écrasant la charpente, qui prit feu. La créature enflammée se tourna subitement vers l'abri des incarnés. Elle se dégagera du bâtiment et écrase les murs de pierres encore debout d'un coup de pied. Le golem se saisit d'un pan de mur encore intact et le jeta de toutes ses forces en direction des incarnés. Thalya parvint à éviter à temps le projectile mais Adriel et Sirona prirent le mur de pleine face. Leurs têtes explosèrent, répandant du sang sur le mur derrière eux et sol, qui fut bien vite effacé par la pluie.

Thalya était tétanisée, coincée contre le mur de la galerie. Elle était impuissante, son pouvoir de force étant totalement inutile face à un adversaire de cette taille et de cette puissance. Soudain, le golem se tourna vers Thalya. Il se baissa et avança son immense bras pour l'attraper. Trop lent, Thalya parvint à l'esquiver. Elle se précipita vers le hall en ruines. Si elle arrivait à atteindre la porte, elle pourrait sans doute s'en sortir vivante et rejoindre au plus vite la ville. Malgré l'incendie qui ravageait l'entrée, elle avait une chance de s'en sortir. Mais ça, c'était avant que la main enflammée ne l'attrape.

- Azraël ! C'est moi, Thalya ! Ne fais pas ça, arrête...

Les doigts de feu se referment sur son corps et brûlent sa chair, la transformant en torche humaine. Elle fut réduite en cendres en quelques minutes. Ce qui restait d'elle s'envola dans le vent et se mêla à l'orage.

Le golem de feu se détourna de l'Institut en feu. L'incendie se propageait déjà au parc et à la forêt. Plus rien ne le retenait ici. Même la pluie et l'orage ne pouvait pas éteindre sa douleur, alors autant en faire profiter le monde. Le monstre de feu se mit en marche, en direction de la ville, chacun de ses pas propageant la destruction et la mort.

Légendes bretonnes

d'Astrid Landry

Le moteur de la voiture crachota et cette dernière roula encore quelques mètres avant de s'arrêter brusquement. Une épaisse fumée noire s'échappa du capot et, dans un dernier soubresaut, le grondement du moteur s'éteignit. Jean jura et donna un coup de poing dans le volant.

- Merde ! Pas maintenant !

Une goutte d'eau s'écrasa sur le toit du véhicule, puis une autre. Un roulement de tonnerre se fit entendre au loin. Le temps que Jean coupe le contact, prenne son sac et ouvre la portière côté conducteur, il s'était déjà mis à pleuvoir à grosses gouttes.

Cela faisait une bonne heure que Jean conduisait et bien avant son départ la chaleur ambiante et l'air étouffant de la fin de journée prévoaient déjà un orage.

Jean regarda sa montre : 21h30. Un éclair illumina les environs, éclairant un panneau sur le bas-côté à moitié caché dans les buissons, indiquant *Lokmelar*.

« Je devrai bien trouver une chambre pour la nuit dans ce trou paumé » pensa-t-il. Il laissa sa vieille Citroën C3 blanche : il reviendrait le lendemain avec un réparateur. Il marchait depuis quelques mètres à l'aide de la lumière de son téléphone, sursautant à chaque coup de tonnerre et croyant entrevoir des formes bouger tout autour de lui, quand il déboucha au détour d'un virage sur le village en question. La pluie avait doublé d'intensité, rendant le trajet encore plus compliqué. Jean était trempé et n'y voyait rien, hormis les contours flous de quelques maisons. Seul éclairait un lampadaire, un peu plus loin devant lui. N'ayant pas de veste pour se couvrir la tête, il avait les lunettes complètement mouillées et les rangea dans la poche de son pantalon détrempé. Aussitôt le monde autour de lui devint trouble, presque fantomatique. Un hululement de chouette parvint à ses oreilles, aussitôt couvert par un nouveau coup de tonnerre. Toutefois, le bref instant d'un éclair, Jean eut le temps de se situer dans le village. Il lui semblait qu'il était dans la grand-rue et que le lampadaire solitaire en face de lui était dressé en plein milieu de la place. Il s'immobilisa et tendit l'oreille. Il perçut un lointain écho de rires et de musique par-dessus les hurlements du vent. Plié comme un roseau dans la tempête, Jean tourna sur lui-même, cherchant à se repérer. Se guidant à l'oreille il arriva devant un bar. Il remit ses lunettes et ouvrit la porte.

Les rires s'arrêtèrent. Une fois que la buée se fut estompée de ces verres, Jean vit tous les regards braqués sur lui. Seul un vieil homme assis seul à une table au fond de la pièce ne le regardait pas et lisait un journal, assis dans la pénombre. Une odeur de poulet vint chatouiller les narines de Jean, faisant gargouiller son estomac et lui rappelant qu'il n'avait rien avalé depuis midi. Ignorant la gêne qui l'envahissait en pensant au spectacle qu'il devait donner, trempé comme il était, il s'avança vers le bar.

- Demat mon gars ! Qu'est-ce qu'tu viens faire ici par un temps pareil ? T'as pas peur de croiser le Bugul-noz ? L'apostropha un vieux marin accoudé au bar.

- Laisse-le donc Henri ! Tu vois bien qu'il est pas d'ici ! Il comprend rien à c'que tu dis,

regarde sa tête ! renchérit son ami, un verre de bière à la main. Puis, s'adressant à Jean : Tu viens d'où p'tit gars ? T'as l'air d'un parigot !

Sur ce, tout le bar éclata de rire. Celui qui venait de parler était un grand homme aux cheveux bruns pas loin de la cinquantaine et le vieux marin était un petit type rougeaud avec un nez disproportionné et des dents manquantes. Tous deux portaient un ciré jaune et une marinière élimée et sentaient la bière, tout autant que leurs compagnons, trois hommes de taille moyenne, les cheveux blancs et chacun une bouteille à la main. Ils auraient pu faire penser à des frères.

Tous les cinq portaient des bottes en caoutchouc. Jean sourit intérieurement : *Pas de doute, il était bien en Bretagne !*

- En fait je viens de la banlieue de Paris, précisa le jeune homme. Auriez-vous quelque chose à manger ? demanda-t-il en se tournant vers la serveuse, qui venait d'arriver. La jeune femme lui sourit et lui tendit une carte. Après l'avoir rapidement survolée et mourant de faim, Jean commanda un hamburger-frites.

- Pour le dessert je vous recommande notre Kouign Amann fait-maison, proposa la serveuse. Jean acquiesça. Elle lui prit la carte des mains et lui effleura les doigts avec un léger sourire, puis rejeta ses longs cheveux bruns en arrière et retourna dans la cuisine, non sans avoir jeté un dernier regard dans la direction de Jean.

- Dis donc tu lui plais bien à Anne on dirait ! s'exclama Henri. Le vieil homme avait toujours sa bière à la main et avait suivi toute la conversation entre la jeune femme et Jean. Ce-dernier devint tout rouge.

- T'as pas fini de l'embêter ? Va donc cuver ailleurs ! grogna Anne en revenant avec une assiette fumante qu'elle posa devant Jean. Celui-ci se jeta presque sur son hamburger tant il était affamé. Anne le regarda en souriant. Elle se tourna vers le grand marin :

- Fred, si tu nous racontais des légendes bretonnes ? Tu le fais tellement bien !

Les quatre hommes accoudés à côté de Fred poussèrent des exclamations enthousiastes, la voix rauque à cause de l'alcool.

- D'accord, mais sers donc un verre au p'tit ! Ça le réchauffera, il doit avoir froid avec ses vêtements trempés !

Jean se rendit compte qu'effectivement il s'était mis à grelotter. Il demanda un verre de rhum à Anne, qui lui apporta en même temps qu'une part de Kouign Amann.

- Tiens, goûte. C'est le meilleur de toute la région.

Jean porta un morceau de gâteau à la bouche et se sentit tout de suite rasséréiné. Le beurre fondit sur sa langue et un délicieux goût sucré un peu caramélisé envahit sa bouche. Il adressa un grand sourire plein de miettes à Anne pour lui indiquer qu'il n'avait jamais rien goûté d'aussi bon, ce qui eut pour effet de la faire éclater d'un rire cristallin. Celui-ci résonna délicieusement dans les oreilles de Jean, dont le cerveau commençait déjà à être un peu embrumé à cause de l'alcool. Il se joignit à elle puis commanda un deuxième verre de rhum et une deuxième part de Kouign Amann.

Henri finit sa bière d'une traite, claqua sa langue contre son palais puis posa son verre sur le comptoir d'un geste brusque. Il s'essuya la main d'un revers de manche.

- Alors, tu nous les raconte ces légendes ?

Quand le marin commença à parler de Korrigans, Jean pouffa. Un silence se fit.

- Ben quoi ? C'est marrant non ?

- Tu trouves ça drôle ? Fais attention ou ils vont t'entendre et tu disparaîtras à jamais ! s'exclama un des trois hommes.

Ne sachant pas quoi répondre, Jean se tourna vers Anne en espérant trouver dans ses yeux bleu un certain réconfort, une lueur lui disant que l'homme n'était pas sérieux. Cependant elle ne riait pas. Elle le regardait d'un air réprobateur et un peu apeuré.

- Enfin, qu'est-ce que j'ai dit ? Ce sont juste des légendes ! Vous ne croyez tout de même pas à ces bêtises racontées aux enfants ?!

Or tout le monde avait l'air très sérieux. On aurait dit qu'il venait de les insulter.

- Retire tout de suite ce que tu as dit ! gronda Henri.

- Tu vas nous attirer la poisse ! renchérit Fed.

Mal à l'aise, Jean ne savait plus où se mettre. Il n'allait quand même pas s'excuser pour ça, il n'était plus un gamin ! Les cinq hommes se rapprochèrent de lui, en colère. Anne ne disait toujours rien. Jean croisa son regard en une sorte d'appel au secours mais elle baissa la tête, prit un torchon et se mit à frotter un verre déjà propre. Elle frottait sans s'arrêter et le verre brillait de plus en plus.

- Laissez-le tranquille ! lança une voix grave et fatiguée au bout de la salle. Tous se retournèrent, se demandant qui venait de parler.

Le vieillard... ils l'avaient complètement oublié. Il était toujours assis dans la pénombre, immobile. Ses yeux brillaient à la lueur d'une bougie posée sur la table à côté de son journal. Un murmure parcourut l'assemblée : tous se demandaient qui était cet homme.

- Anne ? Tu le connais ou c'est la soirée des étrangers ? demanda Jean, qui voulait détendre l'atmosphère.

- T'en as assez fait toi, le gronda Fred.

Anne l'ignorait totalement. Une boule se forma dans la gorge de Jean... et puis non, c'était ridicule ! Il ne la connaissait que depuis quelques heures !

Le vieil homme se leva en faisant grincer sa chaise sur le sol puis se dirigea vers le bar. Ses mouvements étaient lents et il s'aidait d'une canne à pommeau doré mais il semblait pourtant assez lesté pour son âge. L'homme semblait avoir quatre-vingts ans passés et portait un jean usé avec un pullover noir et des mocassins marron. Son visage, fatigué par des années de travail en plein air, était mangé par une épaisse barbe blanche qui remontait sur ses tempes en favoris jusqu'à des cheveux longs tout aussi blanc. Lorsque son regard croisa celui de Jean, celui-ci crut y voir quelque chose... quelque chose de différent. Il ne put dire quoi car la sensation disparue aussi vite qu'elle était venue.

- Viens, laissons-les et allons nous promener, dit le vieux de sa voix profonde. Il regarda par la fenêtre et ajouta : la tempête s'est levée.

Jean ne se le fit pas dire deux fois. Il en avait ras-le-bol de leurs légendes ! Il préférait passer le reste de la nuit avec le vieil homme. C'est à ce moment qu'Anne ouvrit la bouche pour la première fois depuis dix bonnes minutes :

- Jean ? Tu ne voulais pas prendre une chambre ?

Sa voix avait quelque chose de triste. Elle regarda le vieillard à côté de Jean, puis plongea son regard dans le sien. Alors Jean eut un pressentiment. Il se retourna vers le vieillard mais celui-ci l'attendait déjà vers la porte. Personne dans la salle n'avait

bougé. *Après tout, pourquoi avoir peur d'un petit vieux ?* se dit-il.

- Je reviendrai sûrement assez tard.

Ensuite il lui paya son repas et, sans écouter sa petite voix intérieure qui lui dictait le contraire, il le suivit.

Le vent s'était calmé et il n'y avait plus qu'un crachin froid tombant sur le village. Tout était désert et le silence régnait. Jean entendait l'océan au loin.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le vieil homme lui demanda s'il voulait aller se promener sur la plage et Jean accepta. Ils se remirent à marcher dans la nuit. Ils repassèrent devant le lampadaire devant lequel Jean s'était arrêté. Maintenant qu'il y voyait un peu plus clair, il se rendit compte que la place sur laquelle ils étaient se trouvait entourée de commerces en tous genres ainsi que de maisons. Un magasin de pêche leur faisait face, juste à côté de l'auberge. Ils continuèrent le long de la grande-rue et longèrent des maisons jusqu'à ne plus avoir autour d'eux que des champs tout embrumés. Le bruit des vagues se fit plus fort et une odeur d'algues et d'embruns vint leur chatouiller les narines. Au bout de plusieurs mètres le vieillard stoppa puis commença à s'enfoncer dans le noir. L'homme ne semblant pas avoir envie d'engager la conversation, Jean s'était écarté de lui et était resté en arrière. De là où il était, il le voyait maintenant s'enfoncer dans la brume tel un fantôme, et ce ne fut qu'en le rejoignant à grandes enjambées qu'il découvrit un escalier en pierre taillé dans la falaise.

- Fais attention il est glissant.

Jean suivit le conseil du vieillard et descendit avec précaution, non sans toutefois manquer par deux fois de se rompre le cou. Son compagnon, lui, n'avait pas glissé une seule fois : on aurait dit qu'il faisait cela tous les jours. C'est avec un certain soulagement qu'il arriva sur une petite plage de sable et de galets. Il suivit l'homme, qui était déjà au bord de l'eau. De petites vaguelettes mouillaient le côté de leurs chaussures et des algues collaient à leurs semelles. Ils passèrent devant des affaires emportées par le vent dans l'après-midi : des vêtements, des chaussures, un chapeau et même un parasol ! Jean regarda vers l'horizon et admira l'immense étendue bleu qui s'étendait devant lui.

Ils arrivèrent au bout du littoral et, alors que Jean s'apprêtait à faire demi-tour, son accompagnateur s'engagea dans une espèce de cavité dans la roche. Le jeune homme le suivit et il découvrit un autre escalier accédant, cette fois-ci, à une prairie. Essayant de se repérer, Jean en déduit finalement qu'ils se trouvaient derrière le village, à en voir l'orientation des maisons. Il se retourna, cherchant le vieil homme, qui avait disparu de son champ de vision. Il était assis sur un banc en pierres surplombant l'océan, au bout d'un pic rocheux. Le jeune homme le rejoignit et s'assit à côté de lui.

Il y eut un long moment de silence et Jean en profita pour écouter le bruit de l'océan et le contempler. L'eau brillait sous les reflets de la lune, on aurait dit un immense océan de paillettes. Au loin Jean aperçut la lueur d'un phare et se mit à rêver, comme lorsqu'il n'était encore qu'un enfant et qu'il observait cette même étendue d'eau. Il se demandait à chaque fois ce qu'il pouvait bien y avoir de l'autre côté et s'il y avait des trésors enfouis gardés par des sirènes, cachés à ses yeux par des tonnes d'eau. Il se prenait ensuite à

songer à des monstres marins ou à de dangereux pirates sillonnant les mers sur leurs magnifiques navires.

- Qu'est-ce que tu viens faire à Lokmelar gamin ? lui demanda le vieux.

Jean sursauta, tiré de ses rêveries.

- Je ne venais pas particulièrement ici mais ma voiture est tombée en panne sur la route, à l'entrée du village. Comme je n'avais pas d'autre choix, je suis venu voir s'il n'y avait pas un hôtel où passer la nuit.

- Il n'y avait pas quelqu'un pour venir te chercher ?

- J'ai 25 ans monsieur, et en plus je viens de la banlieue de Paris. Mes parents sont morts quand j'étais enfant alors j'ai grandi à l'orphelinat... Je suis venu chercher mes ancêtres ici car il paraît qu'ils étaient bretons.

Il avait répondu cela d'un ton monotone, habitué à raconter son histoire.

- Je suis désolé... Je ne voulais pas paraître impoli, s'excusa l'homme, d'ailleurs tu dois trouver les gens d'ici bien directs par rapport aux « gens de la ville ».

Il avait dit ces derniers mots en les prononçant un à un distinctement.

- Oui, c'est vrai que cela fait bizarre... Mais sinon je ne vous en veux pas, je n'ai même pas connu mes parents ! Qui plus est, je suis bien content que vous soyez avec moi en train de discuter, je préfère cela à la solitude qui m'attendra tout à l'heure en rentrant ! Le vieux monsieur eut un rictus bizarre.

- Sais-tu d'où vient exactement ta famille ? demanda-t-il en se retournant vivement vers Jean.

- Je sais seulement qu'ils sont de la région, par là à travers... Mais je ne sais pas exactement de quel village !

- Hmm... Veux-tu que nous allions voir au cimetière ?

Voyant l'air hébété de son interlocuteur, il rajouta en souriant :

- C'est peu commun, je sais. Cependant il se trouve juste... là ! dit-il en pointant du doigt une masse informe et solitaire perdue dans la brume, sur leur droite. De toute façon tu n'as pas envie de te retrouver seul dans ta chambre, n'est-ce pas ?

Il avait souri en finissant sa phrase et Jean ne put s'empêcher de faire de même. Il n'était pas peureux et aimait l'aventure alors cela lui convenait très bien ! De plus, il commençait à s'attacher à cet étrange bonhomme... Il se leva donc et dit d'un air décidé :

- Eh bien, c'est parti ! Puis il aida l'homme à se relever et tous deux prirent la direction du cimetière.

Les deux hommes arrivèrent devant un haut mur recouvert de lierre. Ils le longèrent pendant quelques mètres, passant devant une charrette abandonnée, puis atteignirent enfin une vieille grille en fer forgé. Devançant le vieil homme, Jean en poussa un des battants de toutes ses forces, et ne parvint à le faire bouger que de quelques centimètres.

Au bout de longues minutes d'efforts il réussit à l'ouvrir suffisamment pour permettre à deux hommes de leur gabarit de se faufiler de l'autre côté. Essuyant la sueur sur son front, Jean demanda au vieil homme si le cimetière était abandonné. Ce dernier lui répondit que quelques personnes venaient de temps en temps mais que personne ne l'entretenait, et qu'effectivement la grille aurait bien besoin d'être huilée !

Dès qu'il eut mis un pied à l'intérieur, Jean se crut tout de suite dans un film d'horreur. L'ambiance était pesante, comme si tous les morts enterrés sous leurs pieds allaient surgir. Il déglutit péniblement et lança un regard effrayé en direction du vieil homme, déjà parti inspecter les tombes aux alentours. Il ne savait même pas quels noms Jean recherchait... D'ailleurs il n'avait pas l'air le moins du monde mal à l'aise, comme s'il avait l'habitude de se promener dans un cimetière toutes les nuits. Le vent fit trembler la grille, faisant sursauter Jean. La tempête avait beau être finie depuis maintenant un bon bout de temps, le vent était toujours assez fort. Jean se dirigea vers ce qu'il lui semblait être le centre du cimetière et, se baissant pour regarder l'inscription d'une tombe qui l'intriguait, il se rendit compte qu'une épaisse brume verdâtre recouvrait entièrement ses pieds. Elle atteignit lentement ses genoux, les faisant disparaître complètement.

Jean se retourna soudain, croyant avoir entendu son nom. Il tendit l'oreille mais seul le silence lui répondit. Cherchant le vieil homme du regard, il le vit pencher sur une tombe au fond du cimetière. Cela avait été comme un murmure, et non comme un cri, cela ne pouvait donc pas être lui. *Sûrement les vagues au loin*, se dit-il. *Mon imagination doit me jouer quelques tours, je n'aurais jamais dû regarder tous ces films d'horreur !* Il se releva et continua d'arpenter les lugubres allées. Le vieil homme avait maintenant totalement disparu à l'opposé de Jean. Ce-dernier l'imaginait bien en train de contempler d'anciennes tombes, cherchant peut-être quelqu'un de familier.

Un nouveau coup de vent se leva et fit tomber un pot de fleurs, qui se mit à rouler jusqu'aux pieds de Jean. Celui-ci s'écarta, faisant attention à ne pas glisser.

- Vous êtes là ? Sa voix résonna dans le cimetière. Le vieux, dont il ne savait même pas le nom, avait disparu. Il tenta de l'appeler une seconde fois mais aucune réponse ne lui parvint. *C'est pas possible, il m'a quand même pas abandonné ?* De là où il était Jean voyait l'entièreté du cimetière mais il n'y avait aucune trace du vieil homme. Il resta immobile, à l'affût du moindre bruit. Néanmoins ceux-ci n'étaient que les bruits typiques de la nuit comme les hiboux, les animaux dans les fourrés, les branches d'arbres agitées par le vent, une respiration derrière lui... Une respiration derrière lui ???!! Jean se retourna précipitamment et tomba à la renverse. Ce qui se dressait devant lui était terrifiant. Ce n'était pas un humain mais pas une créature non plus, cependant il crut y reconnaître quelqu'un. La silhouette s'avança dans un craquement d'os et son « visage » fut alors éclairé par un rayon de lune. Le vieil homme n'avait plus rien d'humain, il ne restait de son ancien visage qu'un crâne brillant surmonté de fins cheveux blancs lui descendant jusqu'aux épaules, seuls vestiges de l'homme qu'avait connu Jean. Ses orbites vides le fixaient et il semblait sourire. En effet, les lambeaux de peau lui faisant office de bouche s'étiraient en une sorte de rictus malfaisant. Il était vêtu d'une longue cape noire déchirée et d'un pardessus marron élimé. Ses vieux godillots étaient troués et l'ensemble du personnage dégageait une forte odeur d'algues et d'embruns, la même que Jean avait senti sur la plage.

Le jeune homme était paralysé de terreur. Il essaya de bouger une jambe pour ensuite se relever et tenter de s'enfuir mais son corps ne lui répondait plus. Il tremblait de tous ses membres. La créature se rapprocha de lui, jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres de celui de Jean. Celui-ci sentit une goutte de sueur

couler le long de sa tempe. Il avait froid, son t-shirt était trempé de sueur et la pierre du caveau sur lequel il était appuyé lui rentrait dans les côtes. Il frissonna. Mu par la peur, il réussit enfin à se reculer de quelques millimètres et la pierre froide s'enfonça de plus belle dans sa peau. Voyant le monstre prendre quelque chose caché derrière son dos, Jean voulut se mettre à hurler, mais là encore son corps ne lui obéit pas. Sa gorge était sèche, il déglutit péniblement. La créature posa un de ses longs doigts fins et squelettiques sur la bouche de Jean en souriant, lui intimant l'ordre de se taire. Cette main décharnée lui effleurant les lèvres provoqua un haut-le-cœur chez le jeune homme, qui se retint de justesse de vomir. Son cœur palpitait si fort dans sa poitrine qu'il avait l'impression que la créature l'entendait aussi. Cette dernière fit apparaître de derrière son dos une faux, faite dans un bois nouveau sombre. Sa lame étincela à la lueur de la lune, aveuglant Jean pendant quelques secondes. Affolé, il balbutia des paroles incompréhensibles.

- Pitié... fut la seule chose qu'il parvint à dire juste assez clairement pour que la créature éclate d'un rire grave. Ce rire résonna jusque dans les entrailles de Jean et il le sentit se frayer un chemin dans les tréfonds de sa conscience. Il savait au fond de lui qu'il ne rêvait pas mais n'avait pas la force de réfléchir tant il était terrifié.

Toujours sans prononcer un seul mot, la créature leva sa faux et la fit retomber d'un coup sec. Ses orbites pourtant vides parurent étinceler quelques instants puis un grondement sourd se fit entendre. Il se propagea dans tout l'être de Jean et le paralysa. Ce dernier sentit son corps devenir mou, ses bras s'affaïssèrent, sa tête retomba sur sa poitrine. Un sifflement strident envahit son cerveau, il n'entendait plus rien. Seuls ses yeux voyaient. Ils voyaient des plumes surgir de sa peau, recouvrant rapidement ses bras entiers. Jean grogna de douleur lorsque le reste de son corps subit le même traitement. Il n'eut pas la force de se vaincre contre ce mal qui le rongait de l'intérieur et ne put que regarder les transformations physiques qu'il subissait, sentant son corps entier piquer comme si quelque chose voulait en sortir. La créature n'avait pas bougé et le regardait fixement. Elle semblait savourer l'instant présent, contrairement à Jean qui ne sentait presque plus son corps, engourdi comme il était. Il sentait le moindre souffle de son humanité s'envoler, du moins physiquement. Il était en tout cas sûr que son état mental était resté le même, à moins qu'il ne soit en train de devenir fou...

Des plumes noires recouvraient maintenant l'entièreté de son corps. Soudain, il sentit son nez et sa bouche s'allonger pour se retrouver et se joindre ensemble. Il étouffait. Jean loucha et vit avec effroi qu'il avait maintenant... un bec ! Cette constatation le fit se rendre de nouveau maître de lui-même et sa respiration se débloqua. Il se remit à respirer « normalement » malgré son bec. Il sauta sur ses pieds... ou plutôt ses pattes ! Il avait des pattes ! En d'autres temps Jean aurait trouvé cela risible mais là il n'avait pas du tout envie de rire. Il leva la tête vers la créature qui n'avait pas bougé d'un millimètre et se délectait toujours de la scène. Cependant elle semblait grandir. Jean atteignait maintenant ses chaussures, puis le processus s'arrêta d'un coup et le sifflement dans son cerveau s'estompa. Il atterrit sur un tissu en jean et lorsqu'il leva la tête il en vit un autre, blanc celui-ci, planer au-dessus de lui. Il n'eut que le temps de constater que c'était lui qui avait rapetissé et pas la créature qui avait grandi que le tissu blanc le recouvrit totalement. Jean voulut le repousser avec ses mains mais il n'en

avait plus... A la place il avait deux ailes d'un noir de jais aux longues plumes brillantes. Le sol sembla trembler légèrement sous ses pieds, puis deux longs doigts aux ongles jaunes le saisirent par le cou. Jean suffoquait et il voulut crier, mais le seul son qu'il put émettre fut une sorte de croassement déformé par la pression des doigts sur ses voies respiratoires. Il regarda vers le bas et fut pris d'un léger vertige. La créature l'avait attrapé et le tenait maintenant juste devant son visage. Les habits du jeune homme étaient en tas sur le sol, un jean couvert de terre, un t-shirt anciennement blanc et un caleçon noir. Honteux car il se savait dénudé, apeuré, et en colère contre la créature, Jean croassa furieusement contre cette dernière. Elle venait de le poser sur son épaule et ne sachant pas voler il n'eut d'autres choix que d'y rester, donnant des coups de bec qu'elle ne sentait même pas.

Quand il eut fini de passer sa colère sur le monstre, Jean se rendit compte que les bruits de la nature avaient repris. Il ne se souvenait pas avoir prêté attention au long silence plombant qui avait duré le temps de sa transformation. D'entendre les oiseaux de nuit chanter lui fit se rendre compte que lui aussi en était un maintenant, et le jeune homme se sentit instantanément abattu. Il venait de s'apercevoir que son cas était désespéré, il ne redeviendrait jamais humain ! Une larme coula le long de son plumage et il entendit la créature rire de nouveau, le faisant tressauter sur son épaule.

Cette nuit-là, lorsque l'église sonna trois coups, les habitants de Lokmelar entendirent au loin les grincements de roues d'une vieille charrette. Au bar, les villageois se chuchotèrent d'un air effrayé :

- L'Ankou est là.

Personne ne se rappela jamais du pauvre Jean qui ne croyait pas aux anciennes légendes bretonnes, devenu le nouveau serviteur de l'Ankou.

Lauréats
Catégorie plus de 16 ans

L'Eau et le Cygne

d'Amélie Schwendimann

Une perle apparut, sur la surface de l'eau. C'était une perle claire de laquelle émanait une lumière pure. Elle illuminait avec douceur la nuit et la surface de l'eau, dans un parc au printemps. Les nénuphars étaient en fleurs et les saules tendaient gracieusement leurs branches vers l'eau. Une seconde perle apparut, puis une autre encore. Elles scintillaient sereinement sur la surface lisse. Le vent souleva la fraîcheur de l'eau et les perles s'envolèrent. Elles flottaient dans l'air, vers le ciel nocturne. Il était limpide, les étoiles laissaient voir leur délicate lumière. Les perles, en s'éloignant, se confondirent avec les étoiles. La nuit n'était pas noire, jamais elle ne le fut. Elle était cette poésie et la poésie était lumière. Et, derrière le saule et ses épis apparut la lune, ronde. Elle était la lumière toute puissante de la nuit. L'eau se tinta de reflets argentés, merveilleux. La lune brillait dans la nuit comme le soleil brillait en journée.

« Non, non, non, on arrête tout. »

Dans un sursaut, je levai les doigts du clavier et les notes cessèrent de chanter.

Mon professeur s'insurgea :

« Je t'ai dit de ne pas marteler le piano ainsi, Mia. Surtout pas pour cette pièce. »

Le Clair de Lune de Debussy était pour moi une pièce intense. Elle était également délicate, ou peut-être même, surtout délicate. N'avais-je pas le droit de m'exalter, lorsque la lune se levait ?

« Mais, bredouillais-je, je ne comprends pas comment jouer le crescendo. Ne devait-il pas amener une nuance *forte* ?

- Non, ça ne sonne pas autant. Refais-le avec plus de délicatesse. »

La délicatesse. L'on disait pourtant de moi que j'étais délicate. Je fus déçue par cette remarque. Mon professeur était une femme rigide et rationnelle, sa dureté avait tendance à me faire perdre confiance, même les jours où j'arrivais à m'armer de courage.

Je pressais mes mains sur mon jean avant de les poser sur le clavier. Lorsque je recommençais à jouer, je me rendis compte immédiatement que je n'avais pas pensé à ce qu'elle venait de me dire. J'oubliai même *la nuance piano* du début. Les sons me semblèrent bruts, très loin du raffinement attendu. Plus je réalisais que mon son était mauvais, plus je me crispais. Je m'enfonçais, il n'y avait plus de nénuphars, mais une marre boueuse avec des canards qui se moquaient de moi.

« Non, arrête-toi. Tu as écouté ce que je viens de dire ? »

Je hochais la tête, le souffle court.

« Alors pourquoi tu ne le fais pas ? »

J'étais figée, je ne savais pas quoi répondre, peut-être n'y avait-il pas de bonne réponse ? Et puis j'étais trop occupée à chercher où poser les yeux, je n'osais pas croiser son regard.

« Recommence. »

J'essayai mes mains sur mon pantalon et soufflai.

Je devais me détendre, pour cette pièce, il fallait diffuser de la sérénité. Je me rendais

compte en expirant que ma mâchoire était serrée et mes épaules contractées. Je tentais de défaire cette tension, mais même en relâchant mes muscles, je n'avais pas l'impression d'être détendue. Tant pis, il fallait jouer.

Alors, je posai les mains sur le clavier et jouai.

Le son était meilleur, les premières notes étaient réussies. Je devais continuer et veiller sur tout, le doigté, les nuances, le rythme, les notes. Tout devait être en place.

« Tu peux t'arrêter. »

Je levai les doigts du piano. Était-ce satisfaisant ?

« Est-ce que tu t'écoutes jouer ? » me demanda-t-elle.

Ma respiration se bloqua. Ce n'était pas satisfaisant.

« Pourquoi ne joues-tu pas la pédale comme elle est écrite ? C'est d'un brouillon... »

La pédale. Je pensais à tellement de choses que j'avais oublié de vérifier la pédale.

« Jouer la pédale au bon moment devrait déjà être acquis. »

Les yeux rivés sur la partition, je ne répondis rien. Je m'en voulais de l'avoir oubliée. Alors je regardais partout où elle était inscrite. Je regardais, mais mon esprit ne le relevait pas.

« Ton audition est samedi et nous sommes mardi. Tu dois progresser plus vite. Faire

des erreurs pareilles à ce niveau de travail n'est plus permis. Combien d'heures par jour travailles-tu le piano ?

- Trois heures.

- Travaille plus dans ce cas. »

Elle avait raison, si je voulais avoir mon examen, je devais travailler plus. Au conservatoire, tous s'exerçaient beaucoup pour devenir musicien professionnel. C'était un domaine périlleux, mais pour réussir, j'avais la chance d'avoir Teresa Marcherne comme professeur. Elle savait m'apporter toute la discipline dont j'avais besoin pour progresser.

« Bon, le cours est terminé, déclara-t-elle. Continue de travailler jusqu'à ton audition. »

J'essayai une dernière fois mes mains sur mon pantalon et me levai.

Pendant que je rangeais mes partitions dans mon sac, je vérifiai qu'elle ne me regardait pas. Elle rangeait elle aussi ses partitions dans la bibliothèque. Alors, vivement, je sortis de mon sac un mouchoir pour essuyer les touches du piano. Teresa l'avait peut-être déjà remarqué, mais je faisais semblant de croire le contraire, le clavier était recouvert de gouttes d'eau dès les premières notes que je jouais car, à mon plus grand regret, je souffrais d'hyperhidrose.

Ce n'était pas une pathologie très reconnue car, outre le fait qu'elle ne touchait pas grand monde, elle ne représentait pas de handicap apparent. Bien sûr, ce qui était apparent était l'eau là où l'on posait les mains, mais le problème était surtout d'ordre social. Il était difficile d'imaginer le plus banal des contacts physiques avec qui que ce soit.

J'avais la chance d'avoir des proches qui acceptaient sans jugement cette hyper-sudation. Mais l'hyperhidrose ne se limitait pas qu'à la vie privée, elle se manifestait même de manière décuplée dans les lieux publics. Certains choisissaient leur métier en fonction de cela.

Ce n'était pas mon cas. Il était impossible de renoncer à mes rêves, aussi, j'avais choisi l'un des métiers qui demandait le plus l'usage de ses mains. Ce n'était pas par esprit de défi ou de contradiction, bien que je ne renonçais jamais aux défis, c'était par passion. Impossible de renoncer à ma passion.

Et puis, je me disais qu'un jour, cette hyper-sudation cesserait. J'avais le sentiment qu'elle était liée à mon état d'esprit, à l'anxiété. Petite, j'avais été très réservée. Alors, dans mon grand optimisme, j'espérais que cette timidité et cette hyperhidrose disparaîtraient lorsque je deviendrais adulte.

Seulement, j'étais déjà adulte.

Biologiquement, j'avais fini ma croissance et légalement, j'avais déjà dépassé la majorité. Par définition, j'étais adulte, mais pourtant, je n'arrivais pas à me considérer comme telle. C'était dans la tête. Quelque chose me faisait encore sentir enfant, inférieure aux adultes. Selon ma propre définition, l'adulte était celui capable de penser par lui-même, de s'écouter. Être adulte serait un état, un idéal, être adulte, ce serait vivre en étant la meilleure version de soi.

J'étais encore très loin de la meilleure version de moi-même.

Dans le conservatoire, près de la machine à café, des bancs et des tables étaient installés en un espace de détente pour les élèves. Je m'assis dans un coin reculé et sortis mon sandwich. Quelques groupes d'élèves étaient là, pour prendre un café ou déjeuner comme moi. Dans mon coin, j'aurais pu me sentir seule, mais c'était tout le contraire, j'aimais être face à moi-même. Cela me permettait de penser et aussi de me ressourcer après ce cours éprouvant.

Lorsque mon sandwich fut terminé, j'allais à la poubelle pour y jeter son emballage. En passant à côté d'un groupe, un garçon m'interpella.

« Mia ? »

En me tournant vers lui, je fus immédiatement épatée par ses yeux. Ou par son sourire.

Par les deux, ou peut-être autre chose. Je ne le connaissais pas, contrairement à lui.

« La prochaine fois, ne reste pas seule, viens manger avec nous ! »

Je regardais derrière lui le groupe de musiciens qui parlait gaiement. À en voir leurs instruments, ils faisaient tous partie de l'orchestre et ce garçon était violoniste.

J'étais tellement déstabilisée par sa proposition qu'il m'était impossible de répondre correctement. Par quelle question commencer ? À la place de cela, je murmurai un timide merci avant de m'éclipser rapidement.

En réalité, qu'un inconnu me lance une invitation me gonflait de plaisir, mais j'étais incapable de l'exprimer. Une partie de moi aurait aimé être plus éloquente tandis que l'autre me rappelait l'indécence de ces émotions. C'était toujours ce même combat : la spontanéité contre la mesure.

Ce fut avec un mi-sourire que je me dirigeais vers mon cours de musique de chambre. Comme le professeur était à sa pause déjeuner et que ma partenaire arrivait souvent après l'heure, j'avais la salle pour moi seule. J'en profitais toujours pour m'échauffer. Ou, plus précisément, j'en profitais pour m'amuser. Le piano était à queue, une merveille sonore que je n'avais pas la chance d'avoir chez moi. Cet instrument d'élite, à cet instant, n'était rien qu'à moi.

Je laissai tomber mon sac et mon manteau dans un coin et, sans allumer la lumière, m'assis au piano. J'essayais mes mains sur mon pantalon et ouvrit le couvercle avec un mouchoir. Le noir lustré du bois était parfaitement propre, par le reflet, je pouvais voir la fenêtre derrière moi.

Après avoir goûté pendant quelques secondes au silence et au noir, je posai mes mains sur le piano en un accord riche et frais. Les touches s'enfoncèrent avec tellement de générosité et de rebondi que je crus m'allonger dans un matelas de coton. Alors, je fis couler cet accord en un arpège et le coton s'envola. Dans cet arpège, j'entendis une profondeur intense et épaisse dans les graves. Instinctivement, je jouai une note, une seule, un Fa. Qui aurait cru qu'une seule note savait répandre autant d'émotions ? L'atmosphère se tinta de bleu. L'eau ? Oui, avec, dans les aigus, quelques notes coulant comme un ruisseau, fluides et douces. Debussy, Ravel, je comprenais leur fascination pour l'eau. Elle était si belle, elle avait autant de formes qui savaient émouvoir les poètes. J'aimais l'eau moi aussi, et elle m'aimait. Elle s'écoulait de mes doigts en même temps que les notes. Quelle eau était-ce ? Celle de la mer ? D'un torrent ? Non, une fois encore, c'était l'eau d'un lac qui miroitait en des triolets légers. Comme l'eau n'avait pas de limite, mon improvisation n'en trouva pas non plus, elle n'avait pas de fin, même si je devais m'arrêter de jouer, car l'écoulement des notes resta suspendu, sans conclusion. Ce fut lorsque je lâchais la pédale de résonance qu'Alice entra. Alice était ma partenaire violoniste, mais elle était surtout ma meilleure amie. Si j'avais été l'eau, elle aurait été le feu. Intuitive et solaire, elle était toute la joie de vivre et la liberté en une seule personne. À la fin du cours, je l'accompagnai à la salle d'entraînement qu'elle avait réservé pour l'après-midi. Nous nous racontâmes nos cours d'instruments. Elle s'accordait avec moi sur le fait que Teresa était trop sévère.

« Ne t'inquiète pas ma puce, tu l'auras ton audition. Les professeurs passent leur temps à nous rabaisser, mais en réalité, tu as les capacités ! »

Alice me parlait beaucoup de confiance. Si j'avais confiance en moi, je réussisrais. Plus précisément, je me libérerais des blocages qui m'empêchaient de m'exprimer. Les professeurs croyaient nous pousser à avancer plus vite en nous faisant peur, mais au contraire, ils nous faisaient douter de nous. Dans ce cas, la confiance servait à ne pas trop dépendre de l'avis d'autrui. Le problème résidait dans le fait que les examinateurs de l'audition étaient ces mêmes professeurs qui nous écrasaient.

Je soupirai pour chasser cette idée contrariante.

« Alice, je ne vais pas rester très longtemps aujourd'hui.

- Tu fais comme tu veux !

- Je t'avais parlé de l'opération contre l'hyperhidrose. J'ai rendez-vous aujourd'hui pour finir de la planifier. »

Elle me regarda dans les yeux avant de répondre :

« D'accord, je te souhaite bon courage. »

Je lui fis une bise sur le front et m'en allai.

Le paysage défilait au travers de la vitre sale. Les vitres de bus étaient toujours sales. Au-dessus du paysage urbain, j'essayais de discerner le ciel et les nuages, seuls éléments naturels qui persistaient. Tous les jours, je prenais le bus pour aller et venir au conservatoire, mais cette fois-ci, il allait me mener à l'hôpital. Étais-je en train de perdre mon temps ? Ce moment de transport, j'aurais pu le passer à travailler mon examen.

« Salut, Mia ! »

Je me retournais dans un sursaut, d'ordinaire, je ne croisais personne.

« C'est la première fois que je te vois dans ce bus, tu rentres chez toi ? »

C'était le garçon de tout à l'heure. Comment faisait-il pour être autant à l'aise avec une inconnue ?

Je n'empruntais jamais cette ligne de bus car je n'allais jamais à l'hôpital, mais je ne pouvais pas le lui dire, je n'en avais pas envie.

« Comment me connais-tu ? lui demandai-je.

- C'est ton amie, Alice, qui m'a parlé de toi.

- Tu connais Alice ? »

Ce n'était pas son genre de parler de ma vie aux autres. Je ne comprenais toujours pas.

« Oui, elle est violoniste comme moi alors nous nous croisons souvent, aux cours et aux auditions. Elle est très douée ! »

Oui, elle était douée mon Alice. Et elle avait de la chance qu'un garçon comme lui fasse un tel compliment. Il avait l'air doué lui aussi. L'assurance qui se dégageait de lui le criait, pourtant, il n'avait pas l'air de s'en vanter.

« Je serais curieuse de t'entendre jouer », murmurais-je.

Entendre quelqu'un jouer, c'était lire le fond de son âme. Les notes ne faisaient pas tout en musique, la musique allait au-delà du son, elle était l'âme de l'artiste. Si l'interprète jouait de tout son cœur, l'on pouvait voir l'intérieur de son esprit. Bien sûr, il y avait des personnes beaucoup plus riches que d'autres, c'était ce que l'on appelait le génie. Tous les musiciens de mon niveau avaient un peu de génie en eux, j'en étais persuadée, autrement, ils ne seraient pas allés aussi loin dans leurs études.

Le garçon me répondit :

« Moi aussi, j'aimerais bien t'entendre. »

Vouait-il à l'écoute autant d'importance que moi ? La réponse m'importait peu, j'étais bien trop heureuse de l'intérêt qu'il manifestait pour moi.

« Bien, je descends ici moi, à la prochaine ! »

Il chargea son violon sur son dos fit demi-tour.

« Attends, peux-tu me dire ton nom ? »

J'avais presque honte de ne pas le lui avoir demandé plus tôt.

« Moi, c'est Théo. »

Théo, comme le mot « dieu » en grec. Était-ce prétentieux ?

Il me sourit et descendit du bus.

Ce n'était pas prétentieux, ce prénom lui allait parfaitement bien. Il avait la prestance de quelqu'un de grand. Que quelqu'un d'aussi grand me considérât comme son égal me fit plaisir. J'étais flattée.

Assise au bureau, face au médecin, je l'écoutais en hochant la tête. Il m'expliquait par quel moyen le nerf sympathique responsable de la sudation des mains allait être sectionné.

Rien de très sympathique au contraire. Lorsqu'il entra dans les détails, je serrais les dents pour mieux supporter. Enfin, il me mit en garde contre la sudation compensatrice.

On pouvait observer chez les patients opérés l'apparition d'une nouvelle zone d'hyper-sudation pour compenser celle qui avait disparu.

Parmi les informations, je fus confortée dans le fait que l'opération n'allait pas mettre en péril l'usage de mes mains. Elle allait seulement beaucoup me fatiguer dans les jours

suiuants, évidemment.

« Quant à la date de l'opération, vendredi prochain vous convient-il toujours ? »

Ce rendez-vous avait été pris huit mois auparavant, mais il y avait un gros problème, il était la veille de mon audition. Huit mois plus tôt, je n'avais pas encore eu la date de cette audition, je ne pouvais pas savoir. Mais je ne voulais pas attendre encore en repoussant l'opération. De plus, si j'avais les mains sèches pour cet examen, cela serait le rêve.

Devant l'attente du médecin, je déclarai :

« C'est toujours d'accord pour vendredi. »

« Vendredi ?! »

Alice n'en revenait pas et, la connaissant, ce n'était pas une expression de joie.

« Alors que ton audition est samedi ? Tu seras fatiguée tu le sais ? Et puis l'opération prendra la journée, tu ne pourras pas t'entraîner la veille de ton examen.

- En m'entraînant bien le reste de la semaine, cela ne posera pas de problème. Et puis il faut que je sois reposée seulement pour mon passage, ce ne seront que dix minutes dans la journée.

- C'est optimiste. Tu vis avec ça depuis que tu es née, tu aurais bien pu attendre quelques mois encore.

- Tu ne peux pas savoir comme je suis impatiente. »

Je n'étais pas déçue de sa réaction, je m'y attendais, à vrai dire, moi-même je me disais que c'était de la folie. Mais ce n'était que deux jours intenses dans ma vie, j'aurais tout le temps de me reposer ensuite. Je demeurais cependant perplexe quant à la sudation compensatrice. Si je devais produire ailleurs sur mon corps autant d'eau que sur mes mains, cela était problématique. Cette hyperhidrose resterait une malédiction incurable.

« Dis-moi, Mia, tu n'aurais pas envie de me jouer ton morceau ?

- Mais tu ne me fait pas peur Alice, je joue avec toi comme je joue chez moi.

- Dans ce cas, prépare-toi, je vais te juger ! »

Elle tira une chaise et s'assit, l'air sévère. Cela me fit rire, mais j'acceptai l'exercice. Jouer pour elle était un plaisir.

Je m'assis au piano. Toutes les salles étaient équipées de piano. Celui-ci était droit, mais il avait un son convenable.

Je fermai les yeux quelques secondes. Le lac était là, avec le saule et les nénuphars. Je respirai et me mis à jouer. Les perles délicates apparurent. Ce jour-là, il fut plus difficile de voir leur éclat. Tant pis, cela arrivait, lorsque j'étais fatiguée. Il fallait continuer.

Lorsque le vent souleva les perles, je ne vis pas le ciel. J'avais oublié de le visualiser avant de commencer. Ce n'était pas grave, je connaissais le ciel, je pouvais le créer maintenant.

Enfin, je le vis, mais je m'aperçus qu'il n'avait pas d'étoiles. Je continuais malgré tout, c'était l'entraînement. La lune devait se lever, mais elle ne fut pas là non plus. Alors je compris, il y avait du brouillard. Je ne l'avais pas prévu. C'était la première fois que le brouillard apparaissait dans cette pièce. Était-il lié à mon état d'esprit ?

Trop déstabilisée, je manquai une note, j'avais joué à côté. Il fallait surtout continuer, c'était l'exercice.

Lorsque je finis le morceau, je réalisais que je n'avais pas su transmettre autant de sérénité que j'aurais voulu. J'étais déçue.

« C'est pas mal, commenta Alice, même si je sais que tu es capable de mieux !
- Il y a des éléments que je n'ai pas anticipé et je n'ai pas su me rattraper.
- Oui ma chère ! Mais ce n'est pas grave. Tu sais, même lorsque tu joues un morceau que tu connais parfaitement, il y a une part d'improvisation. »
Je réfléchis. Elle avait raison, en musique, il fallait toujours savoir improviser. Les interprètes n'avaient jamais été que des humains, seules les machines savaient reproduire un morceau plusieurs fois à l'identique. Pour les êtres humains, il y avait tellement de paramètres qui pouvaient changer sa manière de jouer qu'à chaque fois qu'ils jouaient un morceau, ils créaient une version différente. La météo, l'humeur, la salle, la lumière, tout cela était autant d'éléments qui pouvaient faire varier la performance. Et cette fois-ci, quel était le facteur ?
« Je n'arrive pas à savoir ce qui m'a perturbé, déclarai-je.
- Tu ne t'en rends pas compte ? »
Je haussais les épaules.
« Tu ne crois pas que ton opération te pèse ? »
Cela était probable, même si je ne le sentais pas.
« Ça sent le déni, ma chère », chantonna-t-elle en se tapotant le nez.
J'étais peut-être dans le déni, en effet, mais alors, comment m'en sortir ? En avoir conscience était une chose, mais le reconnaître était bien différent. Et puis réaliser ce qui était nié était-il la meilleure solution pour mieux jouer ? Comme le déni existait pour se préserver, il y avait peut-être intérêt à rester inconscient.
« Alice, dis-moi ce que je devrais faire.
- À mon avis, répondit-elle en se tortillant sur la chaise, tu devrais t'envoler.
- M'envoler ? »
Elle aimait commencer par la conclusion, pour me faire réfléchir, mais j'avais grand besoin du raisonnement.
« Oui, dans ton morceau. Tu devrais t'envoler avec tes notes. Là, je t'ai sentie rester sur terre. Voilà pourquoi il manquait de lumière. Tu te retiens.
- J'avais peur de jouer trop fort.
- N'aie pas peur ! *Fort* ne veut pas dire *brutal* ! L'intensité n'est pas le contraire de la délicatesse.
- Ce n'était pas ce que disait Teresa.
- Libère-toi de ce qu'elle te dit, tu peux faire confiance à tes oreilles parfois ! Debussy disait que l'oreille est la meilleure école ! »
Alice, comme je l'aimais. Elle avait raison, je devais suivre mon intuition. Je le savais, pourtant, que j'avais de la musicalité. Je pouvais faire confiance à mon oreille et à mes goûts.

La répétition qui suivit fut fructueuse. Seule dans la petite salle, lumière éteinte, je tâchais de me libérer. J'étais loin d'arriver à jouer ce que je voulais entendre, mais je m'en approchais.

À la fin de mes trois heures d'entraînement, je décidais de ne pas rentrer immédiatement chez moi. Le mercredi avait lieu la répétition d'orchestre et les élèves du conservatoire pouvaient y assister. Assez peu de monde s'y rendait car il pouvait être fastidieux de regarder un orchestre travailler.

J'ignorais quel type de force m'avait menée jusqu'ici, mais je me retrouvais assise dans les sièges de l'auditorium à regarder l'orchestre symphonique du conservatoire. Malgré ce sentiment étrange de sortir des sentiers battus, je me sentis bien, dans cette grande salle. Au premier rang des violons, je découvris Théo. Il était le premier violon. Une fois de plus, je le trouvais remarquable.

À la fin de la répétition, je compris que je ne représentais aucun intérêt pour lui car il m'ignora complètement.

Ce jeudi matin, le réveil fut difficile. Tandis que j'accusais ma déception, je sentais monter l'angoisse. C'était la veille de mon opération. Mon rendez-vous était pris, mais j'avais le sentiment de ne pas m'être encore décidée. Je n'étais pas prête à l'idée. L'opération ne venait-elle pas trop rapidement ?

Plus je réfléchissais et plus j'avais peur. Y avait-il un moyen de repousser ce moment ? Ou bien, de ne plus y penser ? Le rendez-vous était fixé, je ne pouvais plus m'échapper. C'était un mauvais passage qu'il fallait traverser pour aller mieux. Et puis, c'était à mon examen que je devais penser. Pour l'opération, j'avais seulement à me laisser guider par les médecins, libre de toute responsabilité. L'audition, elle, j'en étais pleinement responsable, seulement, je n'arrivais pas à me projeter.

Le déni ?

Sans doute. Mon esprit refoulait ce moment qui me faisait peur. Il avait un autre moment à traiter qui venait plus tôt.

Si j'étais sujette à la sudation compensatrice, l'opération ne servirait à rien. Je ne souhaitais pas déplacer la zone de mon hyperhidrose. L'opération était-elle une bonne idée ?

Ma partie rationnelle me rappela à l'ordre. Si je me trouvais des excuses, c'était parce que j'avais peur. J'avais pris l'initiative de me débarrasser de l'hyperhidrose, je devais mener mon projet jusqu'au bout. Je vivais les moments les plus difficiles, mais bientôt, cette peur appartiendrait au passé.

Au conservatoire, dans la salle d'entraînement, j'essayais de me concentrer. Il s'agissait de ma dernière répétition : après ces quelques heures de piano, je n'allais plus jouer avant mon audition. J'évitais de jouer à l'appartement car les murs étaient fins et les voisins peu mélomanes. Je devais donc être efficace ici.

Mais c'était dur.

Je luttais contre mes pensées qui divaguaient sans cesse. Quand je jouais, j'étais en dehors du morceau, je ne voyais même pas les nénuphars. Et mon son était dur. Il frappait les oreilles et faisait grincer des dents, pourtant, je le trouvais lointain. Je n'entendais pas bien, comme s'il ne fut pas assez fort, et lorsque je jouais plus fort, il agressait mes sens. J'étais loin de m'envoler comme me le conseillait Alice.

Je devais avancer, malgré tout. S'il m'était impossible de travailler le son, alors je devais travailler le reste. La technique.

Malheureusement, je me rendis compte que même en travaillant la technique, je ressentais une difficulté à jouer les choses simples. C'était comme si une force supérieure exerçait une résistance pour m'empêcher d'accéder à l'efficacité. Mon travail était inutile,

j'avais suffisamment d'expérience pour le comprendre. Pourtant, je ne pouvais pas m'arrêter de m'exercer, il s'agissait de ma dernière répétition, impossible de renoncer à jouer, il n'y aurait plus de prochaine fois.

Je m'arrêtais encore de jouer et soupirais. Ce n'était pas le moment d'être faible. Il fallait étouffer ce sentiment d'impuissance car je n'avais pas le temps de le laisser s'exprimer. Pourtant, j'avais très envie de pleurer.

Je m'emparai de mon téléphone. J'avais besoin d'aide. Mais qui appeler ? Alice ? Il me semblait qu'elle était en cours d'harmonie à ce moment-là. Mes parents alors ? Je les imaginais très occupés. Et puis je ne voyais pas ce qu'ils pouvaient dire pour me faire aller mieux. Je lâchais mon téléphone et repris l'entraînement.

La nuit fut épouvantable. Il m'était impossible de dormir. Le réveil du matin fut presque un soulagement, il avait mis fin à cette nuit interminable. Mais d'un autre côté, il annonçait le fameux jour de l'opération.

Mon cœur se serra une énième fois. Je devais surmonter l'épreuve de l'opération, mais elle n'était que le début d'un combat. Je prenais peu à peu conscience de ma peur pour l'audition. Mon entraînement de la veille n'avait pas du tout été rassurant et je réalisais que l'opération allait certainement me priver de mes capacités. Mais il fallait que je réussisse. Cette audition était importante. Et l'opération l'était aussi.

Je me levai. Je devais me préparer pour ne pas être en retard.

Mes parents m'avaient rejointe à l'hôpital et les voir me rassura.

« Mia ! Comment te sens-tu ? »

Je leur souris pour éviter de répondre.

À l'hôpital, on me demanda de me changer et de m'allonger sur un lit. Je devais patienter jusqu'à mon opération en fin de matinée. Comment un évènement aussi important pouvait-il paraître aussi banal ?

Au bout d'un certain temps, on emporta mon lit vers l'étage du bloc opératoire. Mes mains posées sur le matelas étaient détrempées. C'était peut-être la dernière fois que je vivais cette sensation. Bientôt mes mains seraient comme toutes les autres. Simplement sèches et chaudes. Quelques jours plus tôt, cette perspective m'avait plu.

À présent, j'avais peur. J'étais dans une situation inconnue, le plafond défilait au-dessus de moi et une infirmière guidait mon lit. La seule chose qui demeurerait, c'était mes mains moites. Seul repère dans cet univers effrayant. Je ne les avais jamais autant aimées. Elles étaient à ce moment-là la seule attache à moi-même. Mon seul repère qui, me rappelant qui j'étais, me faisait supporter ce cauchemar.

Étais-je attachée à cette hyperhidrose ?

Je m'étonnais moi-même. J'avais hâte de m'en débarrasser. De pouvoir toucher à tout sans laisser de traces, de ne plus avoir peur du contact avec les autres.

Nous sortîmes de l'ascenseur et on plaça mon lit dans un couloir. La file d'attente ? Cela y ressemblait, d'autres lits attendaient comme moi.

Dans quelques heures, j'allais être libérée de l'hyper-sudation des mains. À présent, je m'accrochais très fort à elle. Et je m'accrochais très fort à mon envie de jouer du piano. Je voulais jouer. Je savais que seule l'improvisation pouvait m'aider à exprimer mon angoisse

et mon envie de rentrer à la maison.

Je déglutis. Que venais-je de penser ? Dans le flot de ma réflexion, je venais de laisser passer une idée inconsciente. Je voulais rentrer. Je voulais rentrer et jouer. C'était ce qui comptait le plus à mes yeux.

Mais je devais être forte, avant cela, je devais subir cette opération. Elle était importante elle aussi.

Elle était importante, mais elle pouvait compromettre mon examen de piano. En me faisant opérer ce jour, n'avais-je pas décidé sans le vouloir d'échouer à mon examen ?

Je croyais pouvoir choisir les deux, mais finalement, je me rendais compte que l'un empêchait l'autre. J'allais certainement être encore alitée, le lendemain.

Quel était le plus important pour moi ? L'opération ou l'examen ?

L'hyperhidrose ou le piano ?

Je n'arrêtais pas de me répéter ces questions. Je voulais jouer. Maintenant. Mais cela était impossible. Ce n'était pas le moment. Impossible. Je ne pouvais pas vouloir cela maintenant. Je devais être forte, encore. Ne l'avais-je pas déjà été, ces derniers jours ? Cela était fatigant, d'être forte. Je ne voulais plus être forte. Je voulais me reposer, relâcher cette lutte qui me tordait l'esprit et le ventre. Impossible. Je devais être forte, encore un peu. Cela faisait quelques jours que je vivais sur mes réserves, je devais continuer à être patiente. La patience avait-elle des limites ?

Je voulais jouer.

N'avais-je pas pour philosophie de faire tout ce que je voulais ? J'avais toujours vécu ainsi, voilà pourquoi j'avais décidé d'être musicienne. La spontanéité était pour moi la règle d'or pour bien vivre. C'était la première fois que je regrettais ma spontanéité. Je n'aurais jamais dû prendre ce rendez-vous. Il était bien trop tôt.

Il était et c'était bien trop.

La spontanéité me faisait défaut, je devais en payer les conséquences. Ne permettait-elle pas d'être libre ? Je me sentais enfermée, impossible de revenir en arrière. Impossible.

Ma gorge se serra, je voulais voir mes parents. Je voulais qu'ils annulent la conséquence de ma décision, cette sentence qui allait marquer le reste de mes jours.

J'allais modifier mon corps à jamais. Cette transformation était-elle importante pour devenir celle que je voulais être ? Pour devenir la meilleure version de moi-même ?

Des larmes coulèrent. Je voulais m'en aller, très loin d'ici. Je voulais retrouver mon piano et jouer. Et le recouvrir de l'eau que mes mains produisaient. Étais-je en train d'accepter mon hyperhidrose ? Je m'étonnais encore. Mais puisque qu'elle ne m'avait jamais causé une aussi grande frayeur, je comprenais qu'elle n'était pas si méchante.

Je ne voulais plus faire cette opération. Comment l'arrêter ? Comment m'échapper ?

Comment contacter mes parents pour leur demander de l'aide ? Je savais qu'une opération induisait un tas de procédures administratives, j'imaginais que l'annuler en induisait un tas d'autres, mais j'étais prête à les subir, pour me sortir de là.

Je m'assis sur mon lit et m'essuyai les yeux. Je ne vis aucune infirmière dans le couloir.

Après une hésitation, je descendis de mon lit. J'étais pieds nus sur le sol, vulnérable, dans un couloir que je ne connaissais pas. Je devais rejoindre l'ascenseur. Si je parvenais à l'étage où étaient mes parents, je serais sauvée.

La peur me rendait maladroit, j'avais l'impression d'avoir du mal à marcher alors que je

n'avais même pas reçu d'anesthésie. Rester allongée avait ramolli mes sens et mes capacités. Ce fut pour cette raison que je ne vis pas l'infirmière, derrière la vitre d'une salle de réveil.

« Eh bien, que faites-vous ici ? »

Je me figeais, comme une enfant prise en flagrant délit. J'étais pétrifiée. Que lui répondre ? Quelle était la meilleure solution ? Mon esprit était tellement apeuré que je ne pu réfléchir. Il me sembla que dire la vérité était le mieux à faire.

« Je ne veux plus de cette opération, s'il-vous plaît, laissez-moi rentrer. »

En prononçant cette phrase, je me rendis compte à quel point ma gorge était serrée.

Cette prise de conscience s'étendit sur tout mon corps, je tremblais. Des pieds à la tête, je tremblais violemment. Ma mâchoire claquait.

« Je veux voir mes parents. »

L'infirmière prononça des mots que je ne fus plus capable d'entendre. J'essayais de contrôler mes tremblements et mes oreilles commencèrent à siffler. Je n'avais plus de connexion avec la réalité.

Je sentis quelque chose sur mes épaules. C'était chaud, rassurant. Je fus assise. Pourquoi étais-je dans ce brouillard ? Était-on en train de m'anesthésier pour que je ne cause plus de soucis ?

On me donna quelque chose que je pris.

« Mangez. »

Je devais être à jeun, pour cette opération. Manger allait annuler les conditions. Alors je mangeai. Je reçus à nouveau cette sensation réconfortante. En mangeant, j'avais définitivement pris la décision de ne pas recevoir l'opération ce jour. Ma gorge se dénoua et mon ventre aussi. J'avais gagné.

Lorsque mes parents arrivèrent, le sucre avait atteint mon sang et j'avais regagné la vue. Je m'effondrai dans leurs bras.

J'étais sauvée et j'allais pouvoir jouer.

En rentrant à l'appartement, il me restait tout l'après-midi de libre, mais je n'avais pas réservé de salle pour m'entraîner au conservatoire. De toute manière, je n'avais pas retrouvé la force pour aller dehors. Mes parents, qui allaient rester jusqu'au lendemain pour l'audition, m'encouragèrent fermement de faire fi du voisin rigide.

« Pense à toi, un peu ! insista ma mère.

- Ce n'est qu'une fois et c'est pour la bonne cause, renchérit mon père. »

L'énergie de ma mère et la raison de mon père achevèrent de me décider. Je leur souris et je me mis à jouer tout l'après-midi.

Le réveil sonna. L'appréhension monta. Avant d'ouvrir les yeux, je pris le temps de respirer. Je n'avais pas à avoir peur, j'étais forte. Depuis mon retour de l'hôpital, quelque chose avait changé en moi. J'étais sereine. L'enfant en moi était apaisé. La veille, j'avais pris sa défense, ma décision d'annuler l'opération avait été très difficile, mais j'avais fait passer mon bien être avant tout. J'étais responsable et pour cela, je pouvais me faire confiance. Une partie de moi admirait celle qui m'avait défendue, celle qui avait pris le rôle de grande sœur, ou de mère. Je m'admirais. L'individu que j'étais avait les épaules solides, j'étais capable d'encaisser beaucoup et de rester debout.

Du haut de l'auditorium, j'observais la scène. J'étais concentrée, déconnectée du reste du monde. Mes mains étaient encore sèches, je savais que cela ne durerait pas, mais ce n'était pas grave, mes mains humides étaient la preuve de ma force. J'inspirais. La salle sentait le bois. Les fauteuils rouges et la faible lumière jaune installaient une ambiance chaleureuse. J'aimais cette salle. Elle pouvait impressionner, car elle était une véritable salle de spectacle, mais ici, je me sentais dans mon élément. Je me sentais musicienne et fière.

J'allais changer cette lumière d'or en argent. Cette salle était mienne, cette salle était ma scène et celle de Debussy.

J'eus à peine conscience des musiciens qui passaient avant moi. J'étais avec moi-même, ce n'était pas le moment de donner de l'attention ailleurs. Mes parents, à côté de moi, sentaient ma concentration, je le savais car ils ne m'adressèrent pas la parole. Quand ce fut mon tour, je me levai et montai sur la scène. Le public était plongé dans le noir, il était un gouffre devant moi dont j'ignorais la profondeur. Ce gouffre était rassurant, son haleine chaude me maintenait debout et me soufflait que j'étais à ma place. Je m'assis au piano, pupitre baissé. Je n'avais pas mes partitions car je connaissais le morceau comme s'il était de moi.

Je fermais les yeux. Sur l'écran de mes paupières, la lumière se teinta de bleu. J'inspirais. Je n'avais pas besoin d'invoquer les images, elles étaient venues d'elles-mêmes, comme de vieilles amies. Alors je posais les doigts sur le clavier. Mes mains commencèrent à être humides. J'accueillis cette sensation familière, c'était moi et je l'avais accepté. J'ouvris les yeux et jouai. Mes notes étaient des perles, aussi délicates que profondes. C'était merveilleux, je goûtais au son, comme l'on goûte à un met fin. J'étais aussi bien le paysage nocturne que la musique. La musique était le paysage nocturne. J'y étais. J'aimais ce parc, à présent, il avait un sens pour moi, il avait une histoire. Il était les heures de travail, il était les conseils de ma meilleure amie, la lumière de mes parents et surtout, il était moi. Ce son portait mon odeur. L'aura qui sortait du piano était la mienne.

Envole-toi.

Lorsque la brise souffla sur les perles, je compris que jamais encore je n'avais exploré le ciel. Cette fois-ci, je voulus y aller. Ce n'était pas risqué, c'était spontané. Alors je sentis dans mon son l'intensité de mon envie. Je jouais à cœur ouvert. Je donnais au public la transparence de mes sentiments, sans pudeur, sans réserve. Je n'avais pas peur, j'étais mise à nue, je dévoilais mes sentiments les plus purs. Ce fut à ce moment que je sentis. J'étais moi aussi dans ce paysage. J'étais sur l'eau. Je sentais la fraîcheur sous mon ventre et je voyais mon reflet. Il était diffus, ce n'était qu'une aura blanche. La brise soufflait et je répondis à cet appel. Je voulais m'envoler. Alors, comme par magie, je déployais mes ailes. Je les avais toujours eues, mais je n'en avais pas conscience. Elles étaient grandes et blanches. C'étaient les ailes d'un cygne. Elles étaient restées cachées en moi. Alors que je me croyais faible, je gardais en moi le potentiel qui me représentait vraiment. Je m'envolais vers les étoiles. C'était beau, c'était la liberté. J'avais tout le pouvoir du monde et la pureté de ce sentiment me donna toutes les libertés sans jamais nuire à autrui. Je n'étais plus un petit canard gris, terni par la peur, toutes mes capacités étaient dévoilées, blanchies. Et je compris. En décidant d'ouvrir mes ailes, j'étais devenue la meilleure version de moi. J'étais devenue adulte.

El Montalban

de Jean-Marie Palach

Le soleil semait des irisations de rubis sur le Tage alangui. Les derniers rayons de l'astre déclinant projetaient les ombres démesurément allongées des taureaux qui paissaient au milieu d'une prairie enserrée dans un coude du fleuve. Fatoumata s'accorda une pause au sommet de la colline déserte. Elle s'assit sur l'herbe fraîche, au bord d'un fossé, et contempla le formidable tableau. C'était son seul luxe, le soir, quand elle regagnait, en coupant à travers champs, le réduit qu'un couple de compatriotes lui sous-louait dans un baraquement érigé à l'orée de Santarém, une verrue de bois et de tôles où s'entassaient les immigrés de fraîche date lassés de traîner leur misère à Lisbonne.

Dans la capitale lusitanienne, ils débarquaient par milliers du Mozambique, de l'Angola, du Cap-Vert, de Guinée ou de Sao Tomé-et-Principe, les anciens bijoux de l'empire portugais, ou bien de contrées sub-sahariennes colonisées par d'autres puissances européennes, portant leur espérance en bandoulière. À quinze ans, Fatoumata avait à son tour fui un bidonville de Maputo et pris sa place dans la cohorte des exilés que les cargos crachaient à longueur d'année sur les quais du port d'Alcântara. Sa mère et ses frères lui avaient offert le voyage. Des années d'économies et un passeport pour une vie meilleure. Du moins le croyaient-ils. L'adolescente avait vite déchanté.

La grande ville l'avait avalée. Son maigre pactole avait fondu comme neige au soleil. Pour survivre sans perdre sa dignité, elle avait dû accepter les travaux pénibles, usants, salissants. Elle faisait la plonge dans les restaurants populaires d'Alameda, nettoyait les salles de cinéma, ramassait les débris sur les marchés, toujours non déclarée, toujours mal payée. Le soir, elle n'avait plus d'énergie et se couchait avant de se lever aux aurores et d'entamer une nouvelle journée harassante.

Malgré tout, elle avait rencontré des bonnes âmes dont elle s'était sentie proche. À défaut de l'arracher à la pauvreté, ces amitiés lui avaient évité de sombrer dans le désespoir. Une vieille Portugaise l'avait prise en amitié et lui avait transmis son bien le plus précieux, des dizaines de chants qu'elle fredonnait pour s'évader des tâches abrutissantes. L'Africaine retenait les mélodies et les chantonnait à son tour à la vieille qui, ravie de l'intérêt et du talent de la jeune femme, l'avait initiée à l'art subtil du fado. La mélancolie des thèmes correspondait à l'état d'esprit de Fatoumata. Un jour, la Portugaise avait disparu, mais son héritage demeurait gravé dans l'esprit de l'élève qui, désormais, susurrerait continuellement les chefs d'œuvre du répertoire. Elle aimait particulièrement l'un d'eux.

Tudo isto existe

Tudo isto é triste

Tudo isto é fado¹.

Pendant cinq années, Fatoumata s'était épuisée à survivre dans une cité hostile aux

déracinés sans soutien. Puis, une compagne d'infortune lui avait proposé de la suivre à Santarém, en lui faisant miroiter la possibilité de travailler dans une *ganaderia*. L'Africaine n'avait pas hésité une seconde. Les taureaux la fascinaient depuis l'enfance, depuis qu'elle avait vu au cinéma du quartier un documentaire sur les corridas. La séance avait impressionné la gamine. Elle avait ouvert des yeux émerveillés en découvrant les toilettes colorées des élégantes qui agitaient des éventails dans les tribunes, les habits de lumière des toreros et, surtout, la beauté des fauves lâchés dans l'arène. Quand elle avait compris le sort réservé aux superbes animaux, elle avait admiré leur énergie, leur force, leur bravoure et leur grâce. Au moment de la mise à mort, elle avait serré les poings et fermé les yeux, en refusant d'assister à l'exécution des vaillants quadrupèdes. Mais elle n'avait aucun doute sur la fin de l'histoire.

La ganaderia s'étendait sur des centaines d'hectares au sortir de la ville. La demeure des maîtres, une lourde bâtisse en pierres de Coimbra, trônait au centre d'un vaste domaine plus que centenaire voué à l'élevage des taureaux. Des spécimens issus de la ganaderia s'étaient illustrés dans les corridas les plus réputées et leur gloire avait rejailli sur l'élevage. Un personnel nombreux vaquait jour et nuit. Les propriétaires recherchaient une main d'œuvre docile pour nettoyer les étables et les écuries. Ils n'étaient pas regardants sur les origines des immigrés qui acceptaient les besognes rebutantes. Fatoumata avait été embauchée au premier entretien. Elle s'était réjouie d'approcher les taurillons, lorsqu'ils étaient encore auprès de leur mère. Plus tard, ils partiraient dans la prairie, loin des hommes et de leur odeur. Une proximité prolongée les aurait rendus impropres au combat. Les observer de près suffisait au bonheur de la Mozambicaine. Elle abattait vaillamment l'ouvrage quotidien, retournait les litières, ramassait le crottin, frottait le sol en marchant autour des animaux. Ils s'habituaient à sa présence. Quand elle chantait le fado, les vaches et leurs petits dodelinaient de la tête au rythme de la mélodie.

Tudo isto existe

Tudo isto é triste

Tudo isto é fado.

Un bruit alerta Fatoumata. Elle se releva et examina les environs. Le bruit persista. Elle descendit du sommet de la colline en tendant l'oreille. Un bébé pleurait. Elle l'entendit distinctement et chercha l'endroit d'où provenaient les vagissements, guidée par des pleurs à fendre l'âme. Au fond d'un fossé masqué par de hautes herbes, un berceau avait été déposé et, dedans, un nourrisson tendait en hurlant ses minuscules mains vers une mère absente. Il n'avait guère plus d'un mois. L'Africaine hésita, puis le prit dans ses bras et le pressa sur son sein. Le mouvement calma l'enfant. Elle le berça jusqu'à ce qu'il s'assoupisse et s'interrogea sur la conduite à tenir. Quelqu'un avait abandonné le gosse dans un lieu où personne ne venait jamais. Il ne devait son salut qu'à l'habitude de la jeune femme de gravir la colline et de s'y attarder en contemplant au loin les somptueux paysages du Ribatejo, les coteaux plantés de vignes, les prairies constellées de troupeaux mouvants et, au premier plan, les eaux bleues du Tage sinuant entre les bancs de sable.

Il faisait presque nuit. Après une courte réflexion, Fatoumata emporta le berceau et se glissa dans sa mesure en priant le ciel pour que le bébé continue de dormir. Son vœu fut exaucé. Le lendemain, elle confia l'enfant à une voisine qui allaitait déjà un petiot, en lui promettant rémunération. Le nourrisson mordit goulument le sein offert et se mit à téter, sous le regard attendri de Fatoumata. Elle partit à la ganaderia rassérénée. Le soir, sa décision était prise. Quelqu'un avait voulu tuer cet enfant. Le remettre aux autorités publiques le condamnerait à coup sûr. Puisque la Providence l'avait désignée, elle le garderait et veillerait sur lui autant qu'elle le pourrait.

Parmi les immigrés qui peuplaient le baraquement, nul ne s'inquiéta de l'apparition d'un bébé, blanc de surcroît, auprès de l'Africaine. Chacun s'exténua à gérer ses difficultés domestiques. En s'appuyant sur les conseils des nombreuses matrones, Fatoumata réussit à s'occuper tant bien que mal du chérubin. Quand il eut trois mois, elle le porta sur son dos, enveloppé d'un pagne et niché au creux de ses reins, comme le faisaient les mères africaines de son enfance. Ainsi harnachée, elle s'enhardit et alla travailler avec son fardeau vivant, lestée des biberons indispensables à son insatiable appétit. Sa lubie n'attira pas l'attention des maîtres. L'employée exécutait remarquablement les corvées qu'ils lui attribuaient, cela seul leur importait. Le petit passa sa première année dans les étables, à frôler les vaches et les taurillons, coincé dans sa niche de tissu, tandis que Fatoumata chantait ses éternelles rengaines.

Tudo isto existe

Tudo isto é triste

Tudo isto é fado.

Puisqu'il fallait le nommer, elle le baptisa Adriano, un prénom de Blanc dont elle aimait la musicalité. Le luron se mit à marcher, à tâtons, puis gambada résolument entre les bêtes, osa les toucher et les caresser, courut devant sa mère de hasard le matin et le soir à l'assaut de la colline où elle l'avait découvert au crépuscule. Lorsqu'il eut trois ans, Fatoumata s'inquiéta de sa scolarisation. Elle ne pourrait garder éternellement le garçon à l'écart de la société. Mais les pouvoirs publics demanderaient des explications. Des amis lui fournirent une argumentation plausible, à tout le moins acceptable. Elle recula le moment de sortir du bois.

Un matin, trois hommes frappèrent à sa porte, deux étrangers, cela se voyait à leurs vêtements et un Portugais. Celui-ci désigna le gamin à ses compagnons. Le plus grand s'adressa à l'Africaine. Le Portugais traduisit ses propos.

- Bonjour, madame, mon collègue et moi sommes envoyés par les parents de l'enfant. Il leur a été enlevé par des bandits, en France, peu de temps après sa naissance. Nous avons mené une longue enquête pour arriver jusqu'à vous. Il rentre avec nous.

Effrayée, Fatoumata attrapa Adriano et le plaqua contre elle.

- Non, Adriano est mon fils, vous n'avez pas le droit !

La vision de la Noire étreignant le petit Blanc émut les émissaires. Ils attendirent qu'elle assimile l'information.

- Il s'appelle Gislain. Sa maman espère le revoir depuis si longtemps, reprit celui qui semblait diriger l'opération.

Le ton était courtois.

- Nous savons que vous l'avez bien soigné. Nous ignorons pourquoi vous n'avez pas signalé son existence aux autorités, mais les parents supposent que vous avez voulu le protéger. Ils vous remercient, ils nous ont chargés de vous remettre ceci, en dédommagement de vos dépenses.

Tétanisée, Fatoumata n'eut pas la force de répondre. L'évocation de la vraie mère l'avait ébranlée. Elle avait toujours refusé de l'imaginer. Adriano était un don du ciel, pas un gamin ordinaire. Elle le serra plus fort. L'homme interpréta son silence comme une capitulation. Il poussa l'avantage en ouvrant une grosse enveloppe remplie de billets de banque qu'il étala sur une table. La somme excédait ce que l'Africaine pouvait gagner en un an, dix ans, cent ans. Ce magot changerait sa vie.

- Gardez votre argent ! rugit-elle en balayant de la main les liasses.

Adriano se mit à pleurer. Les hommes reculèrent, embarrassés. Fatoumata essuya les larmes de l'enfant. La diversion lui avait permis de réfléchir. Elle se tourna vers les visiteurs, les yeux embués. Leur parler exigeait d'elle un effort surhumain. Elle hoqueta sans parvenir à prononcer un mot. Les Français ne la bousculèrent pas. Ils respectaient sa douleur. Adriano aussi s'était figé. Elle aspira une large bouffée d'air et s'exprima d'une traite.

- Vous ramènerez l'enfant à ses parents, ce soir. Laissez-le moi une dernière journée !

Ils se consultèrent du regard. La requête n'avait rien d'extravagant. Tous les témoignages confirmaient l'amour de la jeune Africaine pour son protégé. Après trois longues années, les commanditaires pouvaient patienter un jour de plus.

- Entendu, nous reviendrons à la tombée de la nuit, topa le chef de l'expédition.

Dès qu'ils se furent évanouis, Fatoumata entraîna Adriano dans les étables. Elle voulait qu'il fasse ses adieux aux vaches et aux taurillons avant de les quitter. Durant des heures, sous sa conduite, le marmot flatta les croupes, caressa les dos et les cous, tira les queues des bestiaux et leur gazouilla aux oreilles pendant qu'elle murmurait doucement ses fados favoris. Ensuite, elle le guida dans les prairies, sur la colline et lui montra la fulgurante beauté des étendues herbeuses du Ribatejo pour qu'il les grave dans son esprit malléable. Des heures de bonheur à parcourir les chemins, rire, chanter et s'embrasser. Puis, ils regagnèrent le baraquement. Les étrangers lanternaient devant la porte. Elle leur remit Adriano, sans un mot. Ils n'avaient aucune intention de l'accabler, s'inclinèrent et partirent en tenant la main de Gislain. Quand leurs silhouettes s'effacèrent à l'horizon, Fatoumata s'enferma chez elle. Elle s'écroula par terre, le corps secoué de spasmes. Sa vie basculait une nouvelle fois.

Celle de l'enfant aussi. Une villa cossue remplaça le réduit dans lequel il avait vécu trois ans. Son père dirigeait une entreprise qui prospérait sur tous les continents et possédait une immense fortune. C'est pour cette raison que des malfrats avaient kidnappé le rejeton. Mais, alors que des détectives privés payés par les parents menaçaient de les confondre, les truands avaient pris peur et jeté leur otage. Le rapt n'avait pas été ébruité. Aussi le retour au bercail de l'enfant égaré ne suscita-t-il aucun écho. La mère s'employa à gommer le tragique épisode portugais de la mémoire de son fils. Personne n'y fit jamais allusion. Gislain oublia Fatoumata, les taureaux, la nature exubérante du

Ribatejo, il oublia tout, sauf une rengaine tenace qui lui venait aux lèvres les soirs de mélancolie.

Tudo isto existe

Tudo isto é triste

Tudo isto é fado.

Lorsqu'il l'entonnait, sa gouvernante le réprimandait. Mais ni elle, ni aucun éducateur ne réussit à convaincre l'unique héritier d'un puissant empire du luxe de renoncer à son antienne. En grandissant, il déçut les espoirs paternels. Les études ne l'intéressaient pas, les affaires encore moins. Gislain affichait un abattement constant que nul ne parvenait à dissiper. Il restait immobile durant des heures, le regard vide, absorbé par la contemplation d'une énigme qu'il ne pouvait résoudre. Une pièce manquait au grand puzzle de sa courte vie. Cette lacune compromettait son avenir. Ses parents mobilisèrent des thérapeutes, offrirent à leur garçon des voyages à travers le monde, sans succès. Jusqu'au jour où il assista à une corrida dans les arènes de Salamanque. Il avait quinze ans. Dès le paseo, la magie opéra. Ensuite, Gislain ne perdit pas une miette de la représentation, les yeux rivés sur les picadors, les banderilleros et les toreros. Il dévora du regard les taureaux pris au piège et contraints d'affronter dans un théâtre hostile ceux qui tireraient gloire de leur mort. Les accompagnateurs du jeune homme furent surpris par sa métamorphose. Alors qu'il avait coutume de rester de marbre devant les exhibitions les plus extraordinaires, il s'anima, applaudit à tout rompre les passes des toreros, à moins qu'il ne s'agit des réactions des animaux et se leva à plusieurs reprises en hurlant des encouragements. Ce jour-là, Gislain s'extirpa de la gangue d'indifférence qui l'anesthésiait. Le lendemain, il exigea d'être inscrit à une école taurine. Ses parents se soumirent à son caprice. Tout valait mieux que de conserver un pensionnaire atteint d'une insondable langueur. À la vérité, ils n'espéraient plus rien de ce fils autrefois tant désiré.

Ils l'envoyèrent apprendre l'art de toréer à Séville, auprès des meilleurs maîtres, en pariant sur un prompt retour. Gislain les détrompa. En quelques mois, il maîtrisa les rudiments du métier puis persista, s'améliora, poursuivit un long apprentissage et courut les novilladas où son brio lui attira les faveurs des aficionados. Quand il prit l'alternative, dans les arènes de Tolède bondées, sa réputation le précédait. Tous les amateurs voulaient voir celui que les spécialistes présentaient comme le nouveau Manolete. Il en avait la grâce, la technique et le courage. Sa virtuosité dans l'arène égalait celle des plus grands matadors. Mais il avait quelque chose en plus, que les connaisseurs appréciaient sans en comprendre le sens.

Lorsqu'il combattait un taureau, Gislain parlait, ou plutôt chantait. Avant la mise à mort, il exécutait impeccablement les passes les plus difficiles tout en susurrant les magnifiques paroles des fados de sa prime enfance.

Tudo isto existe

Tudo isto é triste

Tudo isto é fado.

Et le fauve, subjugué par l'allure de cet étrange adversaire, se transcendait pour le plus grand

plaisir des centaines, des milliers de curieux attirés par la promesse d'une corrida d'exception. Les organisateurs s'arrachèrent *El Montalban*, le nom de scène de Gislain. Sa présence garantissait une recette mirobolante. Le jeune torero multiplia les prestations de haut vol, abattit des dizaines de quadrupèdes, ravit son public et grimpa au sommet de *l'escalafon*. Partout, il était reçu tel un prince. Les filles se pâmaient à ses pieds. Les hommes s'inclinaient sur son passage. Ses cachets provoquaient la jalousie de ses confrères. Mais les honneurs, les conquêtes féminines et l'argent l'indifféraient. En enchaînant les prouesses, il convoitait un autre objet qu'il était cependant incapable de nommer ou de décrire.

Ses pas le menèrent à la *Plaza de toros* de las ventas, lors de la *feria de San Isidro*. Pour le voir, les passionnés avaient déboursé des sommes rondelettes. Les chaînes de télévision des cinq continents avaient négocié à prix d'or le privilège de retransmettre les images en direct. La première corrida s'ouvrit devant des gradins combles. Au marché noir, les billets s'étaient revendus à des prix jamais atteints auparavant. Pendant le paseo, toutes les caméras se braquèrent sur la jeune star. Les autres acteurs ne servaient que de faire-valoir. *El Montalban* défia ses deux premiers taureaux et éblouit le public de son talent. En comparaison, ses compères parurent des ouvriers laborieux. La foule leur cria d'accélérer leurs piètres prestations. Elle exigeait le retour du prodige, pour la dernière joute de la journée. D'autant que les organisateurs avaient promis une surprise.

Quand le dernier taureau fut lâché, chacun comprit en quoi celle-ci consistait. L'animal provenait de la ganaderia de Pinto Barreiro, près de Santarém. C'était une montagne de muscle, un spécimen puissant, haut sur pattes et doté de cornes pointues comme des poignards. À côté, *El Montalban* semblait minuscule. Le taureau gratta le sable en frémissant des naseaux, les spectateurs frissonnèrent. Le torero agita la cape. La bête grogna, puis inclina la tête et fonça sur le morceau de toile agité. Elle courait droit, sans vice. Face aux picadors, elle n'esquiva pas les attaques. La foule savoura la lutte qui s'annonçait. Pour conclure la corrida, le meilleur toréro de la décennie allait affronter un taureau exceptionnel de force, de bravoure et de noblesse.

Parce qu'il perçut les attentes du public, *El Montalban* choisit de poser lui-même les trois paires de banderilles. Avec une précision de chirurgien et une élégance de danseur étoile, il les planta les unes après les autres sur le cuir du fauve qui voulut châtier le moustique, sans réussir à le toucher. Puis, le torero saisit la muleta et tenta des gestes d'une audace folle. Tel un funambule sur le fil, il balançait son corps au gré des velléités du monstrueux bestiau, s'exposait à ses cornes effilées, les frôlait et se soustrayait au dernier moment. C'était une valse, un tango magnifique que la musique de l'orchestre élevait au rang d'un ballet sublime. Quinze mille spectateurs pétrifiés retenaient leur souffle.

Soudain, ils souffrirent. Une clameur d'effroi jaillit des tribunes. *El Montalban* avait reçu un coup de corne, violent, brutal, dans la cuisse droite. Il plia le genou. Un étroit filet de sang coulait sur la jambe meurtrie. Le matador se releva. Les deux furieux reprirent leur ouvrage et alignèrent des figures inédites en défiant les lois élémentaires de la pesanteur, sans montrer le moindre signe de fatigue. Bouche bée, les témoins n'en

croyaient pas leurs yeux. À quelques dizaines de mètres d'eux, les merveilleux acteurs accomplissaient une performance grandiose, inégalable, supérieure, de mémoire d'aficionado, à tout ce qui l'avait précédée.

Entre les assauts, le jeune homme à l'habit de lumière se penchait vers son adversaire et lui chantait le fado qui le hantait.

Tudo isto existe

Tudo isto é triste

Tudo isto é fado.

Le taureau lui répondait par des mugissements harmonieux, comme si les paroles et la mélodie éveillaient en lui des résonances. En principe, le président aurait dû donner le signal de la mise à mort. Mais lui aussi voulait suspendre le temps et prolonger l'incroyable numéro.

Alors qu'il allait se décider, *El Montalban* tourna la tête vers la tribune d'honneur. Dans son attitude, on devinait une prière. « *Indulto, indulto !* » cria au premier rang un vieil amateur qui avait vu toréer *El Cordobès*. « *Indulto, indulto !* » reprirent en chœur ses voisins. La rumeur enfla, gagna les lointaines travées. « *Indulto, indulto !* » scandèrent bientôt des milliers de gorges tandis qu'apparaisaient en nombre des mouchoirs oranges.

Au centre de la place, les protagonistes interrompirent leur duel. Le torero laissa tomber l'épée et la muleta sur le sable et s'avança vers le taureau, à le toucher. Sur les gradins, les âmes sensibles baissèrent les paupières. *El Montalban* courait au suicide. Étonnamment, l'animal émit un son plaintif, semblable à celui d'un chien qui reproche à son maître de l'avoir délaissé. Le champion de *l'escalafon* s'essuya le front et plongea son regard dans les yeux noirs de celui qu'il avait combattu. Il vacilla. Un voile se déchirait. Des images, des bruits et des odeurs enfouis au plus profond de son cerveau réapparaissaient : les paysages du Ribatejo, les odeurs du bétail dans les étables de la ganaderia, le confort sommaire du réduit de Santarem, une voix mélodieuse... Le jeune homme caressa le cou du Pinto Barreiro. En cet instant, il n'était plus *El Montalban*, un torero auréolé de gloire et adulé de la foule, il n'était plus Gislain, l'héritier d'une fortune colossale, il était redevenu Adriano, le garçonnet éperdu d'amour pour la mère nourricière qui l'avait tant aimé.

Aux cris de joie des spectateurs, il sut que le président avait accordé la grâce. Le taureau reverrait les vertes prairies de la ganaderia. Il ne serait pas seul. Un homme l'accompagnerait, un homme neuf, instruit sur le drame que ses parents s'étaient obstinés à lui taire. Et cet homme aspirait à rejoindre celle qui s'étiolait dans l'attente de son retour, une Africaine dont le visage et le nom surgissaient enfin du passé.

Fatoumata.

La dernière promenade de Lucifer

de Thierry Caspar

Les artistes inspirés ont une intuition surprenante. Au début des années 90, Axel Bauer interprétait le titre « Metamorphosis », où l'on pouvait se transformer à volonté grâce à la science, et se voyait déjà « passer à la cigale ». Quelques années plus tard, il donnait un concert dans la mythique salle parisienne, et une start-up novatrice, Chrysalis, mettait au point une substance du même nom que la chanson, permettant à un être humain de devenir n'importe quel animal.

Elle fit une entrée fracassante en bourse. Tout le monde voulait des actions. Même ma prof de français en avait acheté !

La manière dont ça fonctionnait demeurait pour le profane un mystère, nimbé de nanotechnologie et de champs quantiques. Mais ça fonctionnait. En cours de physique, on m'a appris que rien ne se perd ni rien ne se crée. Comment la matière pouvait-elle alors changer comme ça de masse, de volume, de nature ? La réponse était simple : tout se transformait. Point.

Le développement pour le grand public prit encore une dizaine d'années, et puis c'est arrivé. Pas pour tout le monde, bien sûr. À cause du prix, surtout au départ. Pour une petite fortune, on achetait une sorte de chewing-gum qu'on devait garnir d'un morceau d'ADN. Il suffisait ensuite de le mastiquer pour se changer, en quelques instants, en autre chose. Cela pouvait faire effet une dizaine d'heures avec les pâtes à mâcher vertes, une dizaine de jours avec les rouges, ou définitif avec les dorées. Le vocabulaire s'est adapté. Pour du temporaire, on appelait ça la transformation. Pour du permanent, la métamorphose.

Petit à petit, ça a aussi métamorphosé la société. Quand je suis né, il y a un peu moins de quinze ans, l'utilisation était plus libre qu'aujourd'hui. Évidemment, les premières transformations originales étaient tout de même encadrées. On ne change pas un commerçant de porcelaine en éléphant sans risquer un peu de casse ! Alors il fallait surveiller. Mais tout était permis.

Les premiers à l'avoir exploité « industriellement » – et aussi essuyé les plâtres – furent les services de renseignement et l'armée. Plus pratique d'écouter discrètement une conversation quand on est une mouche, ou de partir à l'assaut d'un bâtiment ennemi épaulé par un robuste rhinocéros. Comme on pouvait s'y attendre, les parades n'ont pas tardé, de l'insecticide à la transformation défensive en roi de la jungle, mais l'avantage tactique était indéniable.

Ensuite, les métamorphosis de loisir ont explosé. Dans des laboratoires privés, des centres plus ou moins médicalisés, des parcs à thèmes... On a même observé la naissance d'un nouveau marché : les échantillons d'animaux rares. Internet et l'essor du commerce en ligne ont fortement contribué à son développement. Envie d'une expérience de rapace ou de mammifère marin ? Un petit tour sur Amazon et le poil, la

plume ou le bout de griffe arrivait quelques jours plus tard (seulement deux avec un surcoût sensible) dans la boîte aux lettres.

Parallèlement, on assista à une croissance exponentielle du nombre de végétariens, végans et autres végétaliens. La cause animale, si difficile à protéger jusque-là, se défendait en quelque sorte toute seule. Le respect de la vache sacrée indienne avait fait tache d'huile, sans effort particulier, pour toutes les espèces et sur tous les continents. Des initiatives naissaient çà et là. Des communautés entières d'altermondialistes décidèrent de se métamorphoser en abeilles ou en fourmis, pour alléger le poids qu'ils faisaient porter à la Terre. D'autres activistes sensibles à l'écologie préférèrent incarner des espèces en danger ou en voie d'extinction pour tenter de faire passer leur message. Même s'il était parfois ardu de convaincre les journalistes de les suivre jusqu'en Arctique avant de devenir un ours polaire.

Fatalement, tout n'était pas rose. Une nouvelle criminalité, baptisée « bestiale », connut un développement proportionnel. Mais la police, très efficace grâce à une bonne formation sur les chaînes de prédation, remplit rapidement les prisons. Au point que cela pose un nouveau problème. Déjà en crise, difficiles à surveiller (notamment parce qu'il était assez facile d'y introduire en douce des métamorphosis), archaïques, sujettes à polémique pour leur ostracisation des prisonniers, elles connurent une réforme sans précédent. Façon zoo. Les condamnations infligées jouaient maintenant non seulement sur la durée, mais aussi sur la catégorie d'animal de destination en vue du séjour carcéral.

Devant tous ses profits, la très lucrative Chrysalis ne tarda pas à produire une évolution autorisant la mutation humaine. Elle fut inaugurée en grande pompe le 6 août 2009. C'est-à-dire qu'à partir de cette date, on pouvait littéralement devenir quelqu'un d'autre. Le célèbre aphorisme d'Oscar Wilde : « Sois toi-même, les autres sont déjà pris » ne s'en relèverait jamais. Malheureusement, ce ne fut pas la seule victime.

Bon, quand quatre Brad Pitt se pointaient sur le même casting de téléfilm français, c'était plutôt amusant. Certains psychiatres se servaient aussi de ce nouvel outil pour aider leurs patients à faire le deuil de leurs disparus, en endossant une ultime fois leur personnalité. Malheureusement il y eut aussi des dérives incontrôlables, basées sur l'usurpation d'identité, qui menaient parfois à des situations inimaginables. C'est là que le besoin de régulation commença vraiment à se faire sentir.

Je me souviens de cette histoire qu'on se racontait au coin du feu en colonie de vacances. Celle d'un séducteur invétéré, jeune beau gosse, qui n'arrivait pas à conclure avec la fille de ses rêves. Pas qu'il ne lui plaise pas physiquement. Mais elle ne se trouvait aucun point commun avec lui, et son infidélité chronique l'effrayait. « On ne peut pas transformer le désir en amour » lui avait-t-elle asséné. Loin de le dissuader comme elle l'espérait, cette sentence lui avait fourni une idée. Il se transforma pendant un mois – trois gommages rouges – en gentil chien-chien (un Cavalier King Charles) et s'arrangea pour se faire adopter auprès d'elle. Ainsi il put l'observer attentivement pour ajuster sa stratégie de séduction. Il découvrit même qu'il pouvait en profiter pour éloigner les autres gars qui lui tournaient autour. En les mordant, en leur faisant pipi dessus, en dégaugeant ses meilleurs effluves tout en leur faisant porter le chapeau.

Bref, il détenait les atouts d'un succès total. Mais lorsque, redevenu lui-même, il revint achever son œuvre, il eut la mauvaise surprise de trouver la demoiselle en compagnie de son double. Eh oui : lui, en mieux.

La fille expliqua qu'elle s'était attachée au chien et que, quand il avait disparu sans prévenir, elle avait décidé de le reproduire en métamorphosant un chien authentique, à l'aide d'une canine abandonnée dans un quelconque mollet masculin. Sauf que, surprise, l'opération n'avait pas produit le résultat escompté. Le temps de digérer l'information, de comprendre les tenants et les aboutissants de la duperie, elle avait décidé que, malgré l'apparente aberration, ça lui plaisait plutôt bien comme ça. L'hybride était beau, affectueux, et surtout fidèle.

Ce n'est peut-être qu'une légende urbaine. Personne ne sait. En tout cas, tout y est. Et le 8 avril 2010, il y a tout juste une décennie, la transformation en humain a été formellement et universellement proscrite. La peine encourue en cas d'enfreinte à la loi : cloporte à vie. « Métamorphoser des gens en insecte immonde, c'est tellement cliché ! », critiquait ma prof de français, qui n'appréciait pas trop qu'on touche à ses classiques. Souvent elle ajoutait : « Ça me fiche le cafard ! ».

Mais ce n'est jamais arrivé. La menace était sans doute suffisamment dissuasive. Ou alors, on ne l'a jamais su – ce ne sont pas les théories du complot qui manquent ! Par contre, le succès du métamorphosis classique ne s'est jamais démenti.

Quand j'en ai gagné un (juste un vert) en jouant sur internet, ma mère n'a pas fait montre d'un grand enthousiasme. Déjà qu'elle n'est pas très joyeuse en ce moment... Parce que son père, mon grand-père, est en « fin de vie » et qu'on ne peut plus lui rendre visite à l'Ehpad, à cause de la pandémie.

L'épidémie, c'est un autre changement qui est intervenu dans nos vies. Là, c'est le SARS-CoV-2. On ignore combien de temps cela va durer, mais on sait déjà que ce ne sera pas la dernière maladie à bouleverser contre notre gré nos modes de vie. Comment le virus est-il parvenu à passer de l'animal à l'homme ? La solution à l'énigme tient dans un simple chewing-gum coloré, fourré au Pangolin. Masques chirurgicaux, FFP2, couvre-feux, maintenant le confinement... Encore une fois, les riches sont les moins affectés. Ils peuvent se payer le produit magique et se transformer quand ils le veulent pour sortir sans risquer la contamination. À condition d'éviter les animaux de la liste interdite bien sûr, comme le fameux pangolin ou le vison.

Ma mère et moi vivons dans un petit appartement en ville, un peu à l'étroit. Le même qu'avant que mon père s'en aille. Aujourd'hui, je comprends mieux son envie de s'échapper. Cela dit, c'est quand même ma mère qui l'a viré. Il était devenu métamorphaddict, et il refusait de se soigner, que ce soit auprès des nombreux pys spécialisés dans cette pathologie inédite, que dans les groupes de parole associatifs. Son premier envol, en tant qu'aigle royal, depuis la porte-fenêtre de la salle à manger, a mis les comptes familiaux dans le rouge. Il a promis qu'il ne recommencerait jamais. Mais il faut croire que sa volonté ne faisait pas le poids face aux offensives des experts en marketing. Le dernier passeport pour ses rêves lui a coûté le bannissement de sa famille. « Puisque tu étouffes ici, puisque tu ne penses qu'à t'évader, et bien tu n'as

qu'à partir pour de bon ! » avait assené ma mère à bout de nerfs. « Je vais changer ! » suppliait mon père. Mais maman est parfois intraitable : « Tu peux devenir ce que tu voudras, les choses essentielles, tu ne pourras jamais les changer. ». Maintenant, elle déteste les métamorphosis. Elle ne veut plus en entendre parler. Elle me l'a très clairement signifié quand je lui ai annoncé mon succès au concours : « Tu fais ce que tu veux de ta vie, je ne peux pas t'empêcher. Mais je ne cautionne pas, je ne veux absolument rien savoir de cette histoire. Rien de rien. Tu m'as bien comprise ? »

Depuis que je l'ai reçu, il y a quelques jours, je me demande ce que je vais en faire. Et je ne peux pas partager mes interrogations avec elle. Quelque chose de bien en tout cas, pour la faire changer d'avis, et me prouver à moi-même que je ne suis pas comme mon père. J'aurais bien voulu en discuter avec grand-père. La science-fiction est un de nos centres d'intérêt commun, avec les chats, le backgammon et les premiers albums d'Indochine. Lui qui a connu les pulps dans sa jeunesse, ces magazines aux couvertures futuristes et théâtrales, il vit aujourd'hui dans un monde qui aurait bien pu être une de ces illustrations fantaisistes. Mais est-ce qu'il le réalise vraiment ? Finalement je ne sais pas si j'aurais pu en parler avec lui.

Ce matin, les infirmières ont organisé une visioconférence pour la première fois. Ce n'est pas bon signe. Il était allongé sur son lit, l'air un peu ailleurs, branché à d'encombrants appareils chargés de le surveiller, pour son bien.

Il était content de nous voir. Cependant, ça ne lui suffisait pas, il l'a exprimé de sa voix presque muette, illustrée de gestes faibles qui paraissaient douloureux. On sentait comme une urgence. Il voulait nous toucher une dernière fois, passer la main, comme dans une course de relais. Sans ça il ne pourrait pas partir en paix. Ça a fait pleurer ma mère. Dire qu'il n'est qu'à quelques kilomètres de chez nous ! Pourtant c'est comme s'il était sur une autre planète. Enfin une planète avec laquelle on pourrait communiquer, quand même ! Mais avec un léger différé pour rappeler cet insupportable éloignement imposé.

Mon père a déménagé à l'autre bout de la ville. Je le voyais de temps en temps avant le confinement. Plus maintenant. Pour le coup, cette privation de liberté arrange bien maman. Mais je crois que ça n'aurait pas été une bonne idée de débattre avec lui de la meilleure manière d'utiliser ma chance. Je ne sais pas, peut-être qu'il aurait cherché à résoudre mes dilemmes en s'accapant mon gain.

Un temps, j'ai pensé utiliser ce métamorphosis pour faire une blague à Noémie. C'est mon amie d'enfance. On rigole bien ensemble, par moments on se chamaille. Un peu comme avec une sœur. Parfois un peu autrement. En tout cas j'aimerais, je crois. Mais je ne sais pas du tout quel est son point de vue sur le sujet. Alors je n'ose pas l'évoquer, je fais comme si de rien. Si j'avais pu me transformer en un truc capable de lire ses pensées, sûr que je n'aurais pas hésité. Mais aucun animal ne sait faire ça. Du coup, il me fallait une vraie idée.

Je me suis donc imaginé me changer en un truc terrible, genre un kangourou ou une autruche, et lui ficher la trouille de sa vie en arrivant par surprise derrière elle. Mais elle non plus ne peut pas sortir. Alors je me suis vu en gorille escaladant le mur de son

pavillon, comme King Kong, jusqu'à la fenêtre de sa chambre. Et là mes pensées ont commencé à salement dériver. Pas toujours facile de discuter sérieusement avec soi-même !

De toute façon, je n'ai pas les échantillons pour faire tout ça. Et sans carte bleue, pas de commande en ligne. Tout ce que je peux utiliser, c'est un souvenir que j'ai gardé de mon vieux chat, Lucifer. Une touffe de poils gris qu'il s'était arrachée tout seul, et que j'avais retrouvée quelques jours après sa disparition. Je ne m'étais pas résolu à la jeter.

Ce soir je vais en faire bon usage. Car oui, j'ai fini par trouver comment utiliser mon précieux sésame. Et c'est imminent, je ronger mon frein. Il est 21h50. Ma mère va bientôt me souhaiter bonne nuit, puis elle ira se coucher. Alors j'aurai le champ libre. La transformation ne durera que dix heures, je ne la reverrai pas avant demain matin, donc elle ne se rendra compte de rien. Comme elle le désirait.

Je pense avoir tout prévu : le timing, le chemin à emprunter (grâce à la vue satellite de Google) que j'ai appris par cœur, même les parades en cas de mauvaise rencontre. Oui, je crois que je suis prêt.

On cogne à la porte. Je suis attablé à mon bureau, faisant mine de jouer sur mon smartphone. Maman passe la tête dans l'entrebâillement :

« Je vais dormir. Ne veille pas trop tard, tu sais que les ados ont besoin de plus de sommeil, n'est-ce pas ? Allez, bonne nuit. »

« Bonne nuit maman ! »

Et voilà, c'est parti !

J'ouvre le pilulier qui recueille la fourrure de Lucifer, forme une petite boule serrée que j'entoure de la pâte verte étirée. Puis je mets le tout en bouche, sans réfléchir. Parce que si je commençais à me poser des questions, probablement que je perdrais la foi dans mon projet.

Je ne sais pas vraiment à quoi m'attendre. Mon père n'a jamais été très précis quant aux sensations qu'il avait éprouvées lors du processus. Tout juste un « y'a pas de mots » ou encore « c'est purement génial ! ». Et si les témoignages sur le web étaient nombreux, ils étaient aussi tellement différents qu'il était impossible de se faire une idée fiable.

Je mords ce qui ressemble à un vieux bout de mastic collé de cheveux. Je me dis qu'ils auraient peut-être pu le parfumer à quelque chose, depuis le temps. À la pomme pour le vert ? Grenadine pour le rouge ? Et le doré... ?

J'ai une impression de métal sur la langue. Ça s'étend, ça s'immisce. Puis comme un gros coup de barre. Soudain je me souviens : j'ai oublié un truc. Dans l'empressement de dérouler mon plan, j'ai zappé une étape indispensable : ouvrir la fenêtre tant que j'ai encore des mains. Vite, réparer l'erreur !

Je me redresse et je vacille, étourdi par la transformation déjà à l'œuvre. Je me rattrape à mon siège en le faisant grincer. Attention, ne pas faire de bruit suspect : ça pourrait alerter maman et tout fichier par terre. Ma température est en train de grimper, je suis en ébullition. Mon corps me répond de moins en moins bien. Je fais un pas vers la fenêtre, puis un autre, en mode zombi. Enfin je m'accroche à la poignée, la fait pivoter de mes dernières forces. Un détail que je vois avant de tourner de l'œil, c'est ma peau qui blanchit et semble se recouvrir d'une pellicule nacrée légèrement translucide.

On n'est pas passé loin mais je ne me suis pas évanoui. C'était plutôt comme une brève absence. Tout était noir comme si j'avais les yeux fermés, mais j'étais conscient, lucide. Cependant maintenant que je peux voir à nouveau, tout autour de moi a changé. Enfin non, je le sais bien : c'est moi qui ne suis plus le même. Ça a marché !

Au début, j'ai du mal à me réapproprier mes membres. Je me sens maladroite comme Bambi qui vient tout juste de naître. Je ne tiens déjà pas sur mes quatre pattes, alors gérer une queue de la longueur de mon corps en plus de ça ! Mais ça vient. Peu à peu je sens les muscles puissants de mon arrière-train, le souffle de l'air extérieur dans mes vibrisses, et même le confort douillet de ma fourrure. On s'en doute en les voyant, mais je le confirme : c'est un bonheur d'être un chat. J'ai toute ma tête, mes souvenirs, mais je ressens aussi l'instinct de l'animal : par la fenêtre, l'appel de la liberté, de l'aventure. J'avais préventivement déposé au sol un miroir de poche et un réveille-matin à gros chiffres. Il est un peu plus de dix heures du soir, je suis parfaitement dans les temps. Par contre, pour ce qui est de voir à quoi je ressemble, c'est un peu décevant. Le chat a une assez mauvaise vue de près, je le savais. Par contre, il a une excellente vision de nuit, et ça, ça va m'être bien utile.

Sans rien calculer, je bondis sur le rebord de la fenêtre. Un coup d'œil au dehors : c'est haut. Pourtant ça ne me fait rien. En temps normal, pris de vertige, mes jambes se seraient mises à trembler, j'aurais cherché par tous les moyens à me dépêtrer de cette situation à risque. Là, on dirait que je n'ai plus peur de rien. Je me sens protégé, invincible. C'est grisant.

Un saut après l'autre, d'une rambarde à un balcon, d'une lucarne à une poubelle, me voilà sur le trottoir. Avec le confinement et l'heure tardive, il n'y a pas un chat dans la rue. Enfin presque, bien sûr !

Pas évident, vu d'en bas, de caler correctement dans l'espace l'itinéraire que j'ai mémorisé. Mais il semble que le chat dispose d'un atout supplémentaire, une sorte de GPS intégré. C'est un peu comme si je pouvais distinguer viscéralement les lignes de latitude et de longitude. Cela me permet de m'orienter, et de savoir exactement quelle direction suivre.

Je peux entamer mon périple à travers la ville : je monte sur un muret, slalome fluidement entre les barres de la grille, puis je saute sur le chapeau d'un mur de séparation de propriété. Tout se déroule sans encombre, comme dans un rêve. Je passe d'un terrain à l'autre à pas de velours, traverse un potager, grimpe, m'accroche, joue au funambule sur le rebord d'une gouttière, m'élanche entre deux toits. Là, il y a un toutou. Un gentil cocker normalement, mais mieux vaut ne pas prendre de risque. J'ai largement le temps d'un petit détour.

Je poursuis mon parcours d'équilibriste, lorsque soudain je reconnais l'endroit où je me trouve. C'est vrai que je devais passer à proximité, tout près de la maison de Noémie. J'identifie la piscine de jardin où elle m'invitait à jouer quand nous étions petits. Peut-être pourrais-je lui faire un signe, juste un coucou à travers la vitre du premier étage. Roméo et Juliette, version Montaigu et Chat-pulet. Non, non, ce n'est pas drôle,

et ce n'est pas du tout ce qui est prévu. Il faut que je trace !
J'entends une porte s'ouvrir. Et la voix de ma Juliette qui grommelle.
« C'est toujours à moi de descendre les poubelles. Pourtant c'est pas moi qui les remplis ! »
Là, l'occasion est trop belle. Je l'appelle, de ma voix la plus virile pour faire bonne figure, comme d'habitude :

« Mia-miaou ! »

Évidemment, dans ces conditions, ça ne fait pas le même effet. Mais j'ai attiré son attention.

« Salut petit chat ! »

Je la rejoins en gambadant, trop heureux de ce cadeau inespéré déposé sur ma route. Elle me caresse avec tendresse, et là j'apprécie réellement qu'elle ne puisse pas me voir rougir. Est-ce que je suis en train d'abuser ?

« C'est drôle, tu me rappelles carrément un minou qui habitait pas loin d'ici. Le mignon Lucifer. Tu l'as connu ? »

Ok, là ça devient chaud. Maintenant qu'on a partagé cette intimité spontanée, j'aimerais mieux qu'elle ne me reconnaisse pas. Une léchouille râpeuse sur sa douce main, et je m'éclipse dans la nuit.

À peu de choses près, c'était très romantique.

Mais mon cœur est pris par d'autres considérations ce soir. Et l'heure tourne.

J'arrive devant l'Ehpad un peu plus tard. Je n'ai aucun mal à me faufiler à travers la haute clôture qui ceint le parc, ni à pénétrer dans le bâtiment principal par la chatière. L'établissement est *cat-friendly*, les résidents peuvent séjourner avec leur animal de compagnie. Comme prévu, je profite de la tournée du soir du personnel soignant pour me glisser dans la chambre de mon grand-père. L'infirmier me remarque et lui signale ma présence :

« On dirait que vous avez de la visite, mon ami ! »

Ici, tout le monde a vu l'épisode de Dr House où le chat de l'hôpital devine qui va succomber durant la nuit, et dort avec lui. Une question de température corporelle, pour les rationnels (et c'est vrai qu'en chat je discerne les dégagements de chaleur). Mais maintenant que je suis dans la peau d'un félin, je sais que c'est plus profond que ça. Ils ont un rapport différent avec la vie et la mort, ça leur permet de percevoir des choses qui nous sont inconnues. Et moi, ce soir, je sens que j'ai choisi le bon moment.

Je bondis sur le lit et tourne la tête vers mon grand-père. Il me regarde et il sourit. Je suis tellement heureux de le revoir, pour de vrai. Il a toujours aimé les chats. Est-ce qu'il reconnaît Lucifer ? Est-ce qu'il s'imagine voir un fantôme ? Malgré son état, il y a toujours cette aura de bienveillance qui l'entoure, chaude, rassurante. Il tend lentement la main vers moi. J'avance et frotte ma tête contre sa paume parcheminée. Puis je remonte vers son visage et cale ma tête au creux de son cou.

« Grand-père... »

Il me serre contre lui et susurre quelques mots que je n'arrive pas à comprendre. Et puis, tandis qu'il éteint la lumière :

« Bonne nuit. »

Je me blottis tout contre lui et me laisse aller à un repos bien mérité, après toutes ces acrobaties. Tandis que la somnolence me gagne, je me repasse le film de cette folle soirée. À la fin, cette fois, je comprends ce que mon grand-père m'a glissé à l'oreille.

« Je sais que c'est toi. »

À l'aube, je pars sans un regard en arrière. À quoi bon ?

Le vent frais du matin me revigore et me donne des forces pour parcourir le chemin de la veille en sens inverse, malgré mon ventre vide. Il sèche aussi mes yeux qui s'embuent.

Quand ma mère se rend dans ma chambre, je suis à nouveau moi-même. J'ai refermé la fenêtre, enfilé un pyjama et me suis glissé dans les draps. Rien ne peut trahir mon escapade.

Pendant mon trajet de retour, elle a reçu le coup de téléphone qu'elle redoutait. Elle me l'explique, la gorge nouée. Il n'a pas souffert, lui a-t-on assuré. Il avait même l'air... heureux. Mais cette maigre consolation ne semble pas lui suffire :

« Il n'aurait pas dû être seul dans ce moment-là, gémit-elle en essuyant ses larmes. Ce n'est pas bien. Il n'aurait pas dû. »

Je découvre alors qu'il est des circonstances où l'on ne peut pas être réconforté.

Parce qu'on a besoin de souffrir au diapason. Le danger, c'est qu'on ne peut se retenir d'alimenter sa propre douleur.

Et moi, je pourrais alléger son chagrin, mais je suis coincé. Que puis-je dire sans trahir sa consigne ? Que révéler sans risquer de la blesser ? J'ai beau m'exprimer assez bien pour mon âge (c'est ce qu'affirme ma prof de français), je n'ai pas encore quinze ans. Il y a tellement de choses qui me dépassent.

Mais je sais que je dois réagir, je ne peux pas la laisser comme ça. Alors je prends une grande inspiration et, doucement, je réponds :

« Ne t'en fais pas maman, il ne l'était pas. »

Elle me serre très fort contre elle, puis prend un peu de recul et me fixe, les yeux toujours humides. Un sourire se dessine au coin de ses lèvres. Un sourire retenu, indescriptible comme celui de la Joconde. Elle ne dit rien, mais elle tient mon regard, et insiste jusqu'à ce que je me décide à y déchiffrer ce qu'elle n'exprimera pas avec des mots.

Au-delà de l'émotion chaleureuse de sa reconnaissance, en filigrane, c'est de la fierté que j'y lis.

Le Matin des Métamorphoses

de Pierre Sensfelder

Alyssa venait de s'endormir. Ses longs cheveux blonds dessinaient un soleil sur la table de marbre vert où sa tête reposait, à la lueur de la lune pâle. Le contact dur et froid de la pierre ne la gênait pas, n'empêchait pas ses rêves, ne retenait pas ses pensées. Tandis que ses paupières papillonnaient, que les images d'un songe nouveau naissaient dans le tendre berceau de ses yeux clos, quelque chose fit frémir le rideau pourpre de ses lèvres. Ses dents s'écartèrent imperceptiblement, son menton trembla un court instant, puis la tête de la chenille rouge émergea à la lumière. L'animal se fraya un chemin lentement, centimètre par centimètre, hors de la bouche de la jeune femme. Lorsqu'elle fut entièrement sortie, la larve longea la joue d'Alyssa, comme une caresse, un geste d'étrange affection, puis se dirigea tranquillement vers le bord de la table. Par la fenêtre, le vent, qui faisait trembler les feuillages odorants des tilleuls, apportait des effluves enivrants, tièdes et sauvages. La lumière des étoiles donnait à l'ombre mouvante d'un saule l'allure d'un nocturne géant, immobile et agité, attendant, impatient, la venue des feux. Les feux de l'aurore, les feux du matin, la chenille carmin y pensait en cheminant, doucement, vers l'arête de marbre. Dans son sommeil, d'un geste soudain, Alyssa posa sa paume sur la bête, comme pour la retenir, et puis, à regret, sa main dériva, laissant fuir l'animal, le livrant à son indéchiffrable destin.

*

Le soleil baignait la vaste salle de réception d'une lumière chaude et déjà aveuglante. À l'entrée du Premier Harmoniste Morinor Bryn et du Grand Consul Georg Yeravann, les vitres réorganisèrent leur composition moléculaire, filtrant les rayons en une douce clarté tamisée, diffusant un irréel flot orangé. Les deux hommes venaient d'achever leur évaluation mensuelle des turbulences dans l'île-cité de Siren lorsque le Consul avait posé une question incongrue :

« Finalement, qu'est-ce qui vous fait le plus peur, Messire Bryn ? »

En se laissant couler dans le fauteuil adaptatif, Morinor concentra d'abord ses pensées sur le récepteur de l'androïde de service afin qu'il ajustât la température de la pièce.

Puis il se mit à réfléchir sérieusement à sa réponse.

« La mort... »

Le Consul, encore debout, haussa les épaules et renifla avec mépris :

« Une peur ancienne, banale, dépassée, héritage malheureux de notre instinct animal. Notre mort fait partie du cycle de l'existence : elle est inéluctable et ne doit point nous effrayer. Mais, c'est une peur utile... »

Morinor observa le visage replet de son invité, la pâleur de ses joues piquetées d'or, le noir de ses moustaches humides de gel. Derrière son apparence, lisse et conventionnelle, le régent de la cité cachait une intelligence toujours en éveil. Il se mit à regretter d'avoir répondu aussi inconsidérément, car un avis défavorable de Yeravann pouvait entamer durablement ses perspectives de promotion au Ministère.

« Et vous, Maître Consul ?

- Pour ma part, le chaos, sans aucun doute. »

Prenant une inspiration, le petit homme s'approcha des vitres et désigna l'orbe solaire réduit à un disque vermillon :

« Voyez, Bryn, je n'aime rien tant que l'équilibre et la sérénité qu'ont patiemment bâtis les habitants des cités modernes. Le bonheur ne s'épanouit pas dans l'agitation de vaines émotions, mais dans le jardin tranquille des jours paisibles. »

Morinor approuva d'un hochement de tête. Le Consul reprit :

« L'âme humaine est semblable à ce soleil aveuglant : sans le contrôle des passions, sans la censure des idées folles, sa lumière brûle et détruit. »

Il effleura la vitre de la main.

« Mais grâce à notre patient travail de fourmis, par notre vigilance de chaque instant, l'énergie délétère redevient la douce source de chaleur et de clarté qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être... »

Il se tourna et acheva sa phrase en fixant Morinor dans les yeux :

« ... et c'est pour maintenir cet équilibre fragile que nous travaillons dur, vous et moi. »

Un long silence s'ensuivit.

Morinor frissonna. Yeravann avait-il quelque chose à lui reprocher ? Il accomplissait pourtant son devoir avec une grande conscience professionnelle qui confinait au zèle...

Le Consul lui demanda sur un ton plus léger :

« Viendrez-vous au bal de l'Équinoxe ? Nous serions ravis de vous y recevoir.

- Oui, bien sûr, j'essaierai de passer. »

Yeravann hocha la tête avec satisfaction, puis laissa l'androïde de service le revêtir de son large manteau cérémonial.

« Messire Bryn, à ce soir, donc ! Sérénité.

- Sérénité, Maître Consul. »

Morinor se retrouva seul dans le grand salon, incapable de dissiper une profonde impression de malaise. Pourquoi le Consul avait-il insisté ainsi sur les dangers du chaos ? Pourquoi l'avait-il alors fixé, d'une manière presque accusatrice ? L'Harmoniste se comportait pourtant comme l'imposaient les préceptes de son ordre. Son rôle de modérateur des faits, de censeur pour le bien de tous, lui tenait à cœur. Il enquêtait, étudiait les plus violents soubresauts qui affectaient la Cité-île, indiquait ceux qui devaient être passés sous silence ou réexaminés – autrement dit, réécrits. Puis, à travers le réseau d'androïdes de service de la ville, il communiquait à ses concitoyens le récit des derniers événements, l'annonce des nouvelles constructions, le point sur les évolutions technologiques ou écologiques, les déclarations du conseil...

Longtemps après la suppression des médias, jugés néfastes à l'équilibre général de la société, et l'interdiction de toute expression artistique, déstabilisante pour les individus, les Harmonistes étaient devenus les régents de l'information et les architectes de la pensée. Ils garantissaient ainsi une cité apaisée, même si la clé de leur succès reposait surtout sur la chirurgie prénatale, la Neutralisation.

Dorénavant, les enfants étaient modifiés in utero afin de limiter le développement des zones du cerveau responsables des sentiments et des émotions. Les progrès de la

cartographie cérébrale avaient permis un contrôle strict et presque toujours efficace des failles de la psyché, ainsi que des pulsions animales les plus violentes. Les névroses et les frustrations n'avaient pas disparu, bien sûr, mais elles se fondaient dans le courant tranquille d'une existence sans accroc, sans débordement, ni plongée au sein des abîmes d'une mélancolie malsaine. Évidemment, on déplorait encore quelques suicides : aucun monde n'est parfait.

Morinor se leva, déploya sa canne télescopique puis se laissa vêtir d'un chapeau de feutre connecté et d'un manteau doublé de zibeline synthétique. Une promenade matinale lui éclaircirait les idées.

*

En passant le seuil de sa villa cossue, alors qu'il glissait machinalement sa main gauche dans la poche de son vêtement, l'Harmoniste sentit un contact inattendu. Une carte de métal gravée, un message, délivré sans doute par un androïde de service. Il déchiffra la plaquette avec une curiosité mêlée d'incrédulité. Elle était de la main de son ami Alistair Crokes, adjoint au Ministère. Au fur et à mesure de la lecture, son étonnement grandit encore :

« Cher Morinor, te souviens-tu de nos discussions sur le destin de notre cité ? Une découverte d'une importance capitale a bouleversé ma vision de l'avenir ! Un garçon, pas comme les autres. N'en parle à personne ! Viens me retrouver au jardin du centre, devant le chêne, dès que tu le pourras. Ensemble, nous irons voir l'enfant que les Verts ont pris. Surtout, garde le secret. Signé : Alistair »

À quoi rimaient toutes ces cachotteries ?

« Ma foi, j'ai bien le temps d'y faire un tour... » se dit-il, intrigué, sans être tout à fait certain de vouloir entendre les révélations supposément extraordinaires de son ami. Il grimpa dans la calèche qui lui tenait lieu de véhicule professionnel. Les chevaux mécaniques s'ébrouèrent et le cocher lança son attelage sur la route tortueuse et escarpée qui descendait vers la ville. Par la vitre grillagée, l'Harmoniste observait les alentours. Dans la clarté resplendissante du soleil matinal, l'océan, hérissé de colonnes à perte de vue, faisait surgir çà et là quelque rouleau d'écume. Les fins pylônes bi-pôles, construits il y a des siècles pour capter les énergies hydraulique et éolienne sur des dizaines de kilomètres carrés, scintillaient par milliers, comme des aiguilles d'acupuncture dans une terre malade.

*

Morinor s'était assoupi. Dehors, d'innombrables cris, pépiements, croassements, stridulations, glougloutements, ululements, annonçaient dans un vacarme incessant qu'il était arrivé.

Il salua le cocher et s'étira longuement. Le soleil baignait la petite rue qui bordait en se tortillant l'enceinte du grand jardin. Une tiédeur humide émanait du sol encore imprégné des pluies torrentielles des jours précédents. Les moellons moussus du haut mur suintaient littéralement d'une vie luxuriante, laissant traverser des hordes d'insectes aux couleurs éclatantes. Alors qu'il battait le pavé de sa canne d'ivoire, Morinor vit soudain une forme bleutée descendre vers lui en voletant. Il s'arrêta, surpris. Sur sa main gantée de mitaines de cuir noir, un papillon-fée aux belles ailes azur

s'était posé. La petite créature possédait un corps presque entièrement humain, mais minuscule, asexué et à la peau toute lisse. Ses bras, tirés en arrière, se prolongeaient en une parure complexe et raffinée, deux larges membranes couvertes d'arabesques élégantes et de touches de couleurs entremêlées dans de ravissantes nuances de bleu. Cyan près de l'épaule, la teinte évoluait vers un doux turquoise, avant de plonger dans les variations d'un profond indigo. Ce n'était ni de lourds élytres ni de longues plumes, juste de petites ailes de lépidoptères. Cette double particularité et l'origine mystérieuse de ces animaux, récemment apparus sur l'île, leur valaient le nom poétique de papillon-fée.

La bouche se tordait comme pour former des mots. Mais aucun son n'en sortait et l'Harmoniste ne put rien déchiffrer sur les lèvres lilliputiennes. Lisait-il une déception sur le visage de la créature ? Impossible de le dire, et Morinor se jura de cesser de projeter ses interprétations anthropomorphiques sur le papillon.

Alors qu'il reprenait son chemin, il vit au loin deux Aiguilles pénétrer dans le Jardin. Que venaient faire ces exécutrices dans le parc, à ce moment précis ? Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence... Un affreux pressentiment lui fit faire demi-tour. Son ami Alistair avait-il enfreint la loi, avait-il été trop loin ? L'Harmoniste relut le message avec une attention redoublée. Il retourna vers la diligence et lança au cocher qui le regardait les yeux ronds :

« À l'Hôpital des Verts. Vite ! »

*

Le bâtiment des Docteurs de l'ordre Vert ressemblait plus à un gigantesque complexe hôtelier des temps anciens qu'à une clinique ou à un laboratoire de recherche. L'Harmoniste fut accueilli avec déférence. Son statut lui conférait une autorité sur l'ensemble des employés : il comptait bien en user pour arriver à ses fins. Il commença par inspecter le centre avec un intérêt poli, puis se mit en devoir d'interroger le guide qui l'accompagnait dans sa visite.

« Parlez-moi un peu de vos patients », lança-t-il d'un ton badin.

« Nous recueillons les personnes qui dysfonctionnent. Nos équipes sillonnent la ville au gré des signalements, et nous nous assurons du transfert rapide des individus affectés. Ainsi nous protégeons les malades d'eux-mêmes et garantissons la sérénité des bien-portants. »

« Et recevez-vous parfois des enfants ? » s'enquit Morinor, avec une désinvolture calculée.

À son grand étonnement, la question suscita une réponse fiévreuse de son guide :

« Oh, si vous saviez comme c'est rare ! Mais nous venons tout juste de recueillir un cas tout à fait exceptionnel... un garçon d'à peine douze ans, surpris en train... d'ingérer un animal.

- Quelle horreur ! »

Cela faisait des dizaines d'années que le végétalisme était devenu un dogme, plus encore qu'une loi. Inviolable. Quant à manger un être vivant ? Comment était-il possible que l'enfant fût toujours libre ? Bien sûr ! Avant l'âge de seize ans, aucun habitant de la cité n'était tenu responsable de ses actes...

« Avez-vous signalé ses parents ? »

Le médecin secoua la tête :

« Le gosse est un orphelin. Nous avons prévenu le Ministère afin qu'il prenne une décision à son sujet. En attendant, nous allons le garder en observation. »

Voilà comment Alistair Crokes avait eu vent de son existence ! Le guide poursuivait, tout à son exposé :

« Ce qui, je dois l'avouer, nous convient tout à fait : car en scannant son cerveau, nous avons fait une découverte surprenante... »

Il désigna l'un des hologrammes qui tournaient devant eux, se saisit d'un anneau de commande et figea l'image avant de zoomer sur une partie située dans le lobe frontal.

« Voyez, ici, le siège des sentiments. Toute cette portion est non seulement active, mais largement développée.

- Quoi ? Cet enfant n'aurait pas été Neutralisé ?

- Là réside tout le mystère. La zone aurait bien été traitée in utero. Elle s'est reconstituée plus tard.

- Vous voulez dire, après sa naissance ? »

Le médecin ne répondit pas. L'Harmoniste comprenait son embarras : il était impossible au cerveau de régénérer des parties manquantes de cette manière. Cela faisait des siècles que l'on n'avait rien vu de tel !

« Je voudrais lui parler. »

Lorsque le panneau de la salle d'entretien se referma, Morinor se dirigea vers la table centrale pour s'y asseoir, retira méthodiquement ses gants puis les étala devant lui.

Timidement, mais sans crainte, le garçon déploya son corps pelotonné, se massa vigoureusement un pied ankylosé puis vint s'asseoir en face de l'Harmoniste, aussi naturellement que s'il se trouvait dans sa propre maison. Ses iris d'un marron limpide brillaient d'un éclat extraordinaire, et Morinor ne pouvait s'empêcher de contempler ces yeux pétillants qui le dévisageaient avec impertinence.

« C'est vrai que tu manges des animaux ? Pourquoi fais-tu ça ?

- Je ne mange que les petites fées aux jolies ailes colorées.

- Les papillons-fées ? »

Il acquiesça.

« Mais tu te rends compte que tu les fais souffrir ? Que tu les tues ? »

L'enfant le regarda, médusé. Il éclata de rire, un rire libre et joyeux comme Morinor n'en avait jamais entendu.

« Mais non, je ne leur fais pas mal ! Et puis elles ne meurent pas inutilement, vous savez ? Elles transmettent...

- Voilà une justification absurde ! Autrefois, les humains mangeaient des animaux, pensant y puiser des éléments introuvables ailleurs. Certains seigneurs de guerre dévoraient le cœur de leurs ennemis, pour s'approprier leur force vitale. Tout cela n'était encore qu'un moyen de satisfaire leurs instincts barbares...

- Non, ce n'est pas pareil ! Et ce sont elles qui me le demandent : je ne peux pas leur refuser... Vous savez, la nature finit toujours par nous faire entendre raison ! »

L'Harmoniste revit soudain la petite tête inclinée du papillon-fée.

« C'est de la folie ! » éructa-t-il malgré lui. « Mais enfin, tu dois bien te rendre compte

que c'est mal ! Elles ne se débattent pas ?

- Oh non, elles fondent et elles neigent à l'envers.

- Elles... quoi ?

- Sur mon palais, dans ma gorge, mes narines. Je ressens leurs âmes qui montent jusqu'à moi. Mais c'est juste une impression parce qu'en fait elles disparaissent complètement. »

L'Harmoniste secouait la tête, incapable d'accepter un tel mélange d'innocence et de barbarie. Soudain, l'enfant lui prit la main et lui demanda avec un regard pénétrant : « Si vous voulez tout savoir, Monsieur, vous devez me faire une promesse. Si on me condamne à mort, il faudra que toute la cité connaisse mon histoire, d'accord ? Sans aucune censure. »

Surpris, Morinor se mit à réfléchir. Il ne comprenait pas le motif de cette requête, d'une maturité presque inquiétante. Le garçon avait commis un crime certes abject, mais à son âge, rien qui méritât la peine capitale... Quant à narrer pareille affaire, c'était compliqué... peut-être en édulcorant un peu certains détails ?

« D'accord » finit-il par répondre, encore hésitant.

« Merci ! Alors je vais vous dire toute la vérité... »

*

En sortant de l'établissement Vert, Morinor inspira profondément. Il était parvenu à rester totalement impassible devant les médecins, mais il se sentait troublé par les implications des révélations qu'il venait d'entendre. Il devait en avoir le cœur net ! Il contacta son androïde de service et lui demanda où exerçait la meilleure spécialiste d'entomologie évoluée. Par chance, elle vivait tout près de là. Il décida d'y aller à pied. La Naturalienne habitait un pavillon-fleur entouré d'arbres majestueux, dont le volume disparaissait sous des gerbes de buissons bourdonnants et de feuillages aux mille nuances émeraude. Elle vint lui ouvrir en personne et l'accueillit dans un petit laboratoire radicalement différent de celui dont il sortait. Le bois, des couleurs chaudes, une moiteur moelleuse, un vent tiède qui faisait voler les nombreuses étoffes suspendues, et puis la vie, partout : des insectes, quelques lémuriers, de minuscules meutes de souris-louves...

La femme se posta en face de lui et repoussa en arrière ses longs cheveux blonds bouclés qui scintillaient dans les rayons mordorés du soleil couchant. Elle était jeune pour une Maîtresse. Après quelques instants, elle se présenta :

« Je me nomme Alyssa. Je suis Première Entomologiste. Qu'est-ce qui vous amène, Sire Harmoniste ?

- Je... Tiens, vous possédez un livre ? »

Morinor désigna l'objet rectangulaire, proscrit, bordé de fil doré, posé sur une large table de marbre près du sol.

« Il était à ma mère. Je... je ne lis évidemment jamais, mais elle avait gardé cette lubie. Elle me contait des histoires pendant mon enfance. »

Elle sourit. De son visage constellé de taches de rousseur dans la lumière déclinante émanait une certaine gaieté et une profonde quiétude, une douceur paradoxale, vibrante et vivace, qui convainquit Morinor de lui confier sans plus attendre le motif de

sa visite.

« Je voudrais en savoir plus sur les papillons-fées.

- Oh ? »

« C'est professionnel... » se sentit-il obligé d'ajouter.

« Installons-nous par ici » fit-elle en lui désignant un large banc de pierre naturelle couvert d'une myriade de coussins aux tons pastel. Mal à l'aise, il s'assit prudemment dans cet amoncellement de couleurs molles.

« Par où commencer ? » la jeune femme cherchait l'inspiration. Son regard tomba sur un scarabée géant aux élytres de la taille d'une petite main qui grimpait à d'immenses rideaux de velours vert.

« Il s'agit d'une espèce issue de la Fécondation, sans doute même encore plus récente.

- Plus récente ? Que voulez-vous dire ?

- Hé bien... les êtres vivants évoluent, changent au gré des mutations, de la sélection naturelle et d'autres contingences qui nous échappent. Les tentatives des gouvernants écologistes du XXIIème siècle pour rétablir la diversité génétique avec les bombes d'ADN, ce que nous avons appelé la Fécondation, n'ont pas seulement favorisé la création de nouvelles variétés animales et végétales, elles ont accéléré et peut-être modifié subtilement la manière dont l'ensemble des écosystèmes s'équilibrent et se transforment. Ainsi, les papillons-fées ne sont pas issus d'une unique famille, j'en suis persuadée !

- Ce serait un hybride ?

- On dirait un croisement entre une humaine et un lépidoptère, n'est-ce pas ? C'est cette légende, fantaisiste évidemment, qui leur a valu leur joli nom, si poétique. La nature est friande de ces hasards. Les hippocampes ne singent-ils pas la forme des chevaux ? Encore que parfois, l'apparent arbitraire dissimule aussi une logique obstinée ! Le principal mystère pour nous, entomologistes, réside dans l'absence d'organes sexuels : les papillons-fées ne disposent d'aucun mécanisme de reproduction. Nous sommes face à une espèce qui ne peut pas assurer sa subsistance. Et pourtant, ils existent ! D'ailleurs on en croise de plus en plus dans les rues de Siren...

- Très étrange...

- Mais avéré. Aussi bien que leur espérance de vie dérisoire. Aucun spécimen que nous avons pu observer n'a survécu plus d'une journée, que ce soit en captivité ou en liberté. Comme une fleur qui s'étiole et meurt à la tombée du soir. »

« Serait-il possible... » il hésita. Il avait peur de ce qu'il allait dire. De tels mots dans la bouche d'un homme comme lui avaient une portée bien différente que les affabulations ou les hypothèses d'un enfant.

« Oui ?

- Serait-il possible que ces créatures soient destinées à être consommées par une autre espèce ?

- Consommées ?

- Mangées... afin d'activer une sorte de métamorphose. Ce serait possible ? »

« Ce n'est pas envisageable... » finit par répondre la Naturalienne après une longue réflexion. « Une transformation en parasite, en quelque sorte : c'est une conjecture

fascinante ! Mais qu'est-ce qui aurait pu générer une telle symbiose ?

« Un traumatisme à l'échelle d'une espèce ? » hasarda l'Harmoniste qui ne parvenait pas à admettre l'énormité de son propos.

- Hé bien... oui, pourquoi pas ? Comme une manière de lutter contre une agression massive... »

Elle s'interrompit. « Mais vous avez l'air d'en savoir plus que vous ne le dites, Sire Harmoniste... À quelle espèce pensez-vous ? »

« À... la nôtre » lâcha-t-il.

Elle demeura interdite un instant avant de protester :

« Non. Non, c'est impossible. Vous faites référence à la Neutralisation ? Au contrôle des sentiments, des émotions ?

- Serait-il envisageable qu'en ingérant ces créatures, nous soyons capables de nous transformer en ce que nous étions autrefois : des humains sensibles, instables, fragiles ?

- Je... Non... Je ne crois pas.

- *Mais la nature finit toujours par nous faire entendre raison, n'est-ce pas ?* »

Alyssa pâlit à ces mots et ses mains tremblèrent imperceptiblement.

« Où avez-vous entendu cela ? Cette phrase ! Je l'ai conçue il y a quelques jours à partir de mes travaux sur les sagesses populaires des siècles passés. C'est le titre de mon exposé. Personne ne la connaît encore !

- Un enfant la connaît. Un enfant qui mange des papillons-fées. »

*

Lorsque Morinor rentra chez lui, ce soir-là, un flux de sensations nouvelles irradiait ses nerfs. Ses membres désarticulés lui semblaient soudain agir de concert avec une miraculeuse harmonie. Le souffle du vent, le bruissement des vagues au loin, tout concourrait à verser sur le monde une couleur heureuse dont il voyait partout les nuances, la raison, et la fin.

Face au grand portail, il s'arrêta brusquement. Deux Aiguilles se détachèrent dans l'éclairage autogénéré de sa villa. Il fit demi-tour pour tomber nez à nez avec Yeravann.

« M... Maître Consul... je pensais que vous présidiez le bal de l'Équinoxe.

- Et j'y retournerai. Mais une triste affaire m'appelle en ces lieux.

- De quoi s'agit-il ? »

Le Consul lança d'un clignement des yeux un ordre aux exécutrices en faction. Puis il sourit mielleusement :

« Voyez-vous, Sire Bryn, je suis un homme d'action. Je ne me contente pas d'observer les tempêtes déchirer les digues et submerger nos terres. J'interviens, en amont. » Il laissa à Morinor le temps de saisir le sens de ses paroles, puis continua :

« Croyez-vous que j'aie pu ignorer les agissements de ce pauvre Alistair Crokes ? Nous le surveillons. Votre proximité avec lui nous a conduits à suivre de près vos activités, également.

- Vous m'espionnez ?

- Une simple vigilance... N'êtes-vous pas notre Premier Harmoniste ? Votre cocher nous a fourni un rapport tout à fait détaillé de votre itinéraire. Alistair vous avait donné rendez-vous dans le grand jardin, n'est-ce pas ? Quelle tragédie ! Vous avez bien fait de

ne pas y entrer : le spectacle de sa noyade aurait sans doute gâché votre journée. »
Ainsi, les craintes de Morinor n'étaient pas vaines : son ami était mort.

« Mais le cocher nous a également informés de votre étrange visite au centre Vert. Les médecins ont évoqué votre intérêt pour l'enfant. »

L'Harmoniste tressaillit, incapable de maîtriser ses émotions.

« Tss... Sire Bryn, vous auriez dû nous en parler directement. Alistair avait tenté de le cacher. Cela justifiait un signalement au Consulat, ne pensez-vous pas ? Quoi qu'il en soit, nous avons comblé cette lacune et avons interrogé nous-mêmes le garçon. Il s'est montré étonnamment coopératif, et nous a tout révélé. »

Il marqua une pause avant d'achever, sur le même ton :

« L'enfant sera exécuté à minuit.

- Mais il est trop jeune ! Ce n'est pas un crime à son âge.

- Le cannibalisme ? Non. Abject, certes, mais pardonnable. Ce n'est pas le cas de la subversion. Il nous a vanté les mérites de son acte, avec une certaine conviction. Nous n'avons d'autre choix que de le faire taire... Lui, et tous ceux qui souhaiteraient colporter cette vision du monde. »

Morinor pensa aussitôt à Alyssa. Non, il s'était rendu à pied chez elle, le cocher ne l'avait pas suivi : elle était hors de danger, et assez intelligente pour rester discrète.

« J'ai compris », dit-il simplement.

« Je venais m'en assurer. J'attends de votre part un récit circonstancié sur les fautes de cet enfant.

- Je... je souhaite assister à l'exécution de la sentence.

- Ah bon ? Voilà qui est surprenant ! Mais pourquoi pas ? Allez-y. Ensuite, accomplissez votre devoir, Harmoniste !

- Ce sera fait... Comptez sur moi... »

Yeravann le jaugea encore un instant puis, satisfait, salua et prit congé, escorté des deux sinistres Aiguilles.

*

Morinor décida de se rendre à pied sur la Place des Supplices. Il arriva juste avant minuit. Une foule clairsemée était réunie autour de la machine de métal dont on se servait pour la peine capitale, un gigantesque broyeur qui faisait symboliquement disparaître le criminel et son crime dans les entrailles de Siren. On amenait déjà l'enfant. Il monta dignement dans un silence macabre entre les mâchoires d'acier hérissées de diamants. Morinor contemplait son visage sérieux sans gaieté ni tristesse. Il croisa son regard. Le garçon esquissa un sourire puis ses lèvres bougèrent. L'Harmoniste lut ses paroles :

« Souviens-toi de ta promesse. »

Il hocha la tête, les larmes lui venaient. Il ne connaissait même pas son prénom.

L'enfant fit enfin un geste vers les jardins et ajouta :

« Je suis comme elles aujourd'hui. Je transmets ce que j'ai reçu. »

Morinor ne vit pas la machine de mort l'avaloir. Ses yeux s'étaient couverts d'une brume salulaire...

Une heure avant l'aube, L'Harmoniste acheva le récit et posta le petit tube de métal-

Lumière. Dans quelques heures, chaque habitant apprendrait l'histoire du garçon, ainsi que la véritable nature de ses actes... et comprendrait quel crime avait été commis, autrefois, contre la nature. Morinor perdrait son poste, à n'en pas douter, et sans doute davantage ! Certains le croiraient, tenteraient l'expérience, en parleraient autour d'eux, recommenceraient, se transformeraient peu à peu... Quelque chose était en marche. Il s'endormit, bercé par ces belles idées, porté par les émotions qui avaient éclos en lui comme un bouquet de feux d'artifice. Cette nuit-là pour la première fois, une chenille passa ses lèvres. Une longue chenille verte et vive. Et au matin, lorsqu'elle mua, ce fut un monde nouveau qui l'attendait.

*

Alyssa mit timidement, tout délicatement, la petite fée verte dans sa bouche ourlée de rose. Elle n'eut pas besoin de la refermer. La créature avait déjà répandu l'élixir des rêves de l'homme qui l'avait enfantée. La jeune femme éclata d'un rire gai, tendre, insolent et joyeux sous les frais rayons du soleil d'automne. Cela lui rappela le conte, le conte bordé d'or, que sa mère lui lisait.

Et puis à un instant, elle eut une vision du garçon. Mais elle ne pleura pas. Car il n'était pas mort. Pas davantage que le souvenir radieux des pages du livre de son enfance.



Communauté d'agglomération Paris - Vallée de la Marne
5, cours de l'Arche Guédon à Torcy 77207 Marne-la-Vallée Cedex 01
01 60 37 24 24 • www.agglo-pvm.fr